ANNALES DU MUSÉE GUIMET
BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION
TOME XXIII

LA RELIGION
DES ANCIENS ÉGYPTIENS

Chalon-s.-Saône. – Imprimerie Française et Orientale, E. BERTRAND

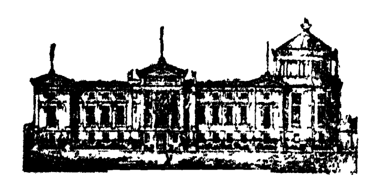
LA RELIGION
DES
ANCIENS ÉGYPTIENS

Six Conférences faites au Collège de France

en 1905

PAR

ÉDOUARD NAVILLE
Correspondant de l'Institut
Professeur d'Égyptologie à l'Université de Genève.



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

1906

PRÉFACE

Les six conférences contenues dans ce volume sont les premières qui aient été instituées au Collège de France en vertu de la fondation Michonis. Elles ont été prononcées en novembre 1905.

La religion des anciens Égyptiens, qui en est le sujet, est un champ trop vaste; elle soulève des questions trop variées, pour qu'il soit possible d'en faire une étude complète en quelques leçons, ou d'entrer dans les discussions auxquelles cette religion a donné lieu.

Aussi ai-je choisi six points principaux dont le développement me paraissait propre à donner une idée d'ensemble de la

religion égyptienne, malgré de nombreuses lacunes que le peu de temps dont je disposais rendait inévitables. C'est pourquoi j'ai tenu, dans cette publication, à laisser à ces études le caractère et la forme de conférences. Je n'y ai fait presque aucun changement.

Je demande pardon à mes savants confrères, si dans cette revue générale destinée à un public d'auditeurs, je n'ai pas pu faire la part de chacun et citer souvent leurs noms. C'est aux belles et instructives recherches de M. Maspero et de M. Wiedemann, que j'ai puisé le plus abondamment. D'autres reconnaîtront dans ces pages, à côté d'opinions qui me sont personnelles, les résultats de leurs travaux et de leurs découvertes, qui sont devenus notre bien commun à tous.

Désirant faire pénétrer le plus possible mes auditeurs dans l'esprit du peuple dont

nous avions à étudier les croyances, j'ai souvent laissé les Egyptiens parler eux-mêmes. De là le grand nombre de traductions qu'on trouve dans ce volume, et dont j'ai presque toujours indiqué les auteurs.

Seule la première conférence a un caractère un peu différent. Il fallait d'abord montrer qui étaient les Égyptiens, et quelle était leur origine ; c'est ce qui m'a conduit à faire un exposé de ce que nous ont appris les dernières fouilles, sur cette question encore très controversée.

Malagny, près Genève. Juin 1906.

ÉDOUARD NAVILLE.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Origine des anciens Égyptiens. — Rapports possibles avec Babylone.

Qui étaient les Égyptiens? A quelle race appartenaient-ils? Étaient-ils autochthones, ou ont-ils apporté de l'étranger cette civilisation si curieuse, dont le caractère est si nettement tranché, et qui, vue de dehors paraît s'être maintenue sensiblement la même pendant plus de quatre mille années?

Voilà des questions qui dès longtemps se sont posées à ceux qui s'adonnent aux études égyptiennes. Elles les ont préoccupés d'autant plus vivement, qu'il semblait que cette civilisation surgît tout d'un coup, sans préparation, sans que rien eût annoncé sa venue. Elle apparaissait d'emblée avec sa beauté particulière, beauté peut-être imparfaite et inférieure, mais

qui semblait cependant ne pas manquer d'éléments de croissance et de développement. Il est vrai qu'elle a préféré n'en pas faire usage; avec des alternatives de splendeur et de décadence, elle est restée à peu près ce qu'elle avait été au début. Mais ces débuts eux-mêmes d'où venaient-ils, et combien avait-il fallu de siècles pour y parvenir ?

Pendant longtemps nous avons pu croire que l'énigme resterait insoluble, et que nous ne parviendrions pas, malgré tous nos efforts à lever ce voile impénétrable. Mais, depuis une dizaine d'années la lumière a commencé à luire; elle a jailli de cette vieille terre d'Égypte, de ce sable qui a conservé pieusement tant de trésors archéologiques, et qui, nous en sommes convaincu, garde encore une riche moisson si ce n'est pour nous-mêmes, du moins pour nos descendants.

Les fouilles faites récemment par MM. Amélineau, Morgan, Petrie, Quibell, et d'autres encore, nous ont appris qu'aussi haut que nous pouvions remonter, il y avait en Égypte une population qui n'était pas sortie de ce que nous nommons l'âge de pierre. C'était évidemment une race africaine, celle qu'on a appelée plus tard

les Libyens, et qui est représentée de nos jours par des peuples du Nord de l'Afrique tels que les Berbères.

Quand nous parlons de Libyens ou de Berbères, c'est dire qu'il ne s'agit point d'une race nègre, tout au contraire. « J'écarte dès le premier abord la race nègre », nous dit le Dr Fouquet qui a fait une étude attentive des crânes de cette époque reculée, et qui, sans se prononcer d'une manière absolue sur l'origine de la race égyptienne, constate qu'elle a des cheveux lisses, même quelquefois blonds, et qu'on ne trouve point chez elle le prognathisme qui est, avec les cheveux crépus, le caractère le plus marqué du type nègre.

Des peintures grossières qui ornent les poteries trouvées dans les tombeaux de cette époque, nous donnent une description abrégée du genre de vie de cette population que j'appellerai aborigène.

C'étaient des chasseurs, leur arc et leurs flèches leur procuraient leur nourriture, car ils ne semblent pas s'être adonnés à la culture du sol.

A en juger par les dessins quelque peu informes qu'on trouve sur ces poteries, dessins

qu'on a interprétés de diverses manières, leurs habitations en osier étaient dans des enclos formés par des pieux, et destinés en premier lieu à les protéger contre les bêtes fauves. Dans ces enceintes on voit des hommes l'arc à la main, des femmes, et plusieurs espèces d'animaux du désert, que ces archers semblent avoir non seulement apprivoisés, mais domestiqués. Je signale en particulier diverses espèces de gazelles et d'antilopes, dont, quelques siècles après, les Égyptiens riches aimaient encore à avoir de grands troupeaux. Plus tard, quand les animaux plus utiles les ont remplacées on les a laissé retourner à l'état sauvage. Dans ces enceintes des primitifs, on ne voit ni bœufs, ni ânes, ni moutons, qui doivent être des importations de l'étranger venues avec les conquérants qui subjuguèrent la population indigène. On y reconnaît diverses espèces d'oiseaux, malgré l'imperfection du dessin et de la peinture, en particulier les autruches, qui paraissent avoir tenu une grande place dans les basses-cours de ces primitifs. En général les huttes représentées dans ces enclos sont au nombre de deux, une de chaque côté de la porte. Des barques poussées par des rameurs ou par des

voiles montrent qu'on savait naviguer ; on devait se servir de ces barques surtout pour la pêche. Rien encore ne révèle un culte quelconque chez ces aborigènes, sauf une sorte d'étendard planté sur l'une des huttes, et qui peut être ou le totem ou l'animal sacré de la famille dont nous voyons l'habitation.

Cette culture encore si rudimentaire est une culture africaine. On l'a appelée libyque, d'un nom qui ne représente rien de déterminé.

Les Libyens ou les Africains dans l'ancienne Égypte comprenaient diverses peuplades, et il paraît bien qu'à l'époque de la V[e] dynastie une population africaine blanche occupait la région voisine de ce qui est maintenant le Soudan, c'est-à-dire le Darfour et le Kordofan. Ces peuples que nous retrouvons plus tard sur la frontière occidentale de l'Égypte, d'où ils ont plusieurs fois menacé le royaume des Pharaons, se nommaient les Tamahou ou les Tehennou. On voit qu'ils avaient l'habitude de se tatouer, ce que nous constatons aussi sur une ou deux figurines de l'époque très ancienne, et de s'orner la tête de plumes d'autruche ainsi que le faisaient les archers, les primitifs.

Je crois que ceux-ci portaient aussi un autre

nom, celui d'*Anou* qui veut dire les archers; de la Nubie jusqu'au Sinaï on les retrouve comme adversaires de la race conquérante.

Ainsi le fond de la population égyptienne était africain, de type caucasique, et cette race paraît s'être étendue beaucoup plus au midi que plus tard, et avoir été refoulée vers le nord par les nègres. Cette ancienne race africaine a encore des représentants de nos jours, par exemple les Berbères et les Kabyles, chez qui l'on retrouve presque exactement l'industrie et surtout la poterie des Égyptiens de l'époque préhistorique.

Ces Anou avaient-ils des villes ? Il est curieux que la ville qui était la métropole religieuse de de l'Égypte, celle qui s'est appelée plus tard Héliopolis, se nomme précisément *An*. L'un des noms de l'Égypte, c'est : les deux pays d'An. Les mythes religieux les plus anciens nous conduisent aussi à Héliopolis. Il ne serait donc pas impossible que les conquérants dont nous allons parler eussent installé leur propre culte dans l'ancienne métropole indigène qui n'était peut-être alors qu'un simple village, qui continua à être entourée du plus grand respect, et qui conserva tout son prestige; car, dans la

géographie mythologique, la ville par excellence, celle que nous pourrions rapprocher de la Jérusalem céleste, c'est la ville d'An.

Les historiens grecs et les listes hiéroglyphiques les plus anciennes nous apprennent que le premier roi historique s'appelait Ména ou Ménès. Il est certain qu'avec son avènement il se passa en Égypte quelque chose qui produisit un grand changement dans tout l'état du pays. Il paraît bien qu'il fut le premier à réunir sous son sceptre les tribus ou les peuplades éparses tout le long du fleuve. Ménès était-il autochthone ? Appartenait-il à ce fond africain dont nous avons constaté la présence, ou était-il lui-même un étranger ? A-t-il été le conquérant, appartenait-il à cette race qui subjugua les indigènes, et qui se serait établie sur les bords du fleuve avant lui ? A ces questions nous ne pouvons pas faire de réponse positive, mais ainsi que nous allons chercher à l'établir, il paraît bien probable cependant qu'il était des conquérants ; car tous les auteurs qui parlent de lui sont unanimes à déclarer que c'est qui introduisit dans le pays ce que nous appellerions la civilisation. Évidemment il représentait un élément nouveau qui développa et transforma

l'ancien fond de la population autochthone encore assez retardé.

Il s'agit maintenant de rechercher d'où venait cet élément étranger. Si nous consultons non seulement les documents hiéroglyphiques, mais ceux qui se rapportent soit au peuple d'Israël, soit à l'ancienne Babylonie, il en ressort que le long de la mer Rouge, des deux côtés, aussi bien en Arabie qu'en Afrique, s'étendait une région qui a porté divers noms, dont l'un est Kousch, qu'on a souvent traduit à faux par l'Éthiopie ; un autre c'est celui de Pount, très fréquent dans les inscriptions hiéroglyphiques, ou même de Tanouter, le pays divin, par lequel il est le plus souvent désigné. Il semble que la contrée qui a primitivement porté ce nom, c'est l'Arabie du Sud, de laquelle ont émigré les populations qui se sont établies sur la côte d'Afrique. Cette Arabie du Sud paraît avoir été peuplée par une race dont nous ne connaissons pas l'apparence à cette époque reculée, mais dont nous avons des représentations d'une époque postérieure, lorsqu'elle habitait la partie africaine du pays de Pount. Ce sont des hommes au type aquilin, à la barbe pointue, à la chevelure soyeuse retenue quelquefois par un bandeau ou ornée

d'une plume d'autruche ; ils portent un pagne comme les Égyptiens. En somme une race toute semblable à celle des bords du Nil, quoique les peintures qui nous la montrent, soient postérieures de plusieurs milliers d'années au séjour dans le sud de l'Arabie des conquérants de la vallée du Nil. La seule différence notable à signaler est une différence de couleur ; les habitants de Pount sont peints d'un rouge plus carminé que les Égyptiens. C'est donc du sud de l'Arabie que nous faisons venir l'élément étranger de même race que les Africains qui subjugua les premiers occupants du pays, et qui leur apporta la civilisation.

Par où sont-ils arrivés ? Les opinions diffèrent considérablement sur ce point. On a dit, c'était l'opinion de Lepsius, qu'ils avaient pénétré par l'isthme de Suez, mais ce point de vue paraît abandonné maintenant. Ils ont dû traverser la mer Rouge ; il est difficile de dire où. M. Petrie croit qu'ils ont abordé à ce qu'on nomme maintenant le port de Kosseir, et qu'ils ont traversé la vallée de Hamamât, ce qui les aurait conduits vers la ville de Keneh, dans la Moyenne-Égypte, un peu au nord de Thèbes. Pour moi, je ne puis m'empêcher de croire

qu'ils ont traversé plus au sud, peut-être dans la région de Massowah ou même sur la côte d'Abyssinie. Cette opinion est conforme aux données des auteurs classiques, dont je citerai un seul, Diodore de Sicile. « Les Éthiopiens, nous dit-il, affirment que l'Égypte est une de leurs colonies. Le sol lui-même est amené de leur pays par les dépôts du Nil. Il y a des ressemblances frappantes entre les usages et les lois des deux pays », et il en cite plusieurs comme ceux-ci : « les rois avaient le même costume, et le serpent uraeus ornait leur diadème ». Je me bornerai à cette citation; je pourrais en produire d'autres, car pour les auteurs grecs, c'est bien d'Éthiopie que les Égyptiens sont venus. Il y a là, me semble-t-il, une allusion lointaine à cette migration venue d'Arabie et qui se serait d'abord arrêtée au bord du fleuve, au-dessus de l'Égypte.

On peut en donner de meilleures preuves, en particulier la manière dont l'Égyptien s'oriente. Il se tourne toujours vers le sud, l'occident est à sa droite et l'orient à sa gauche. Il ne faut pas croire que cela veuille dire qu'il marche vers le midi, suivant la direction qui lui a été indiquée par ses ancêtres. Je

crois que l'explication en est toute différente. Dans les traditions mythologiques, Horus le roi d'Égypte est considéré comme descendant le Nil, et conquérant l'Égypte sur Set. Il est donc naturel que l'Égyptien se tourne vers le dieu ; en même temps il se tourne vers le Nil, et il salue le grand fleuve dont les eaux bienfaisantes lui apportent sa nourriture, et lui permettent d'exister. D'ailleurs il est incontestable que dans la division en deux qui déjà aux époques les plus reculées apparaît toutes les fois que l'Égypte est nommée, l'Égypte du Midi, la Haute-Égypte est toujours nommée la première, elle a toujours le pas, la prééminence sur l'autre. Les rois de la Haute-Égypte sont cités avant ceux de la Basse. Le mot roi, royal, veut dire à proprement parler, roi de la Haute-Égypte. Dans certains sacrifices, lorsqu'au lieu d'immoler deux taureaux, on se contente d'un seul, c'est celui de la Haute-Égypte. Le caractère national a toujours été beaucoup plus marqué dans la Haute-Égypte que dans la Basse. Je considère que cette sorte de prédilection des Égyptiens pour le midi venait d'une tradition rappelant que le sud avait été leur premier établissement. Ces

émigrants venus du sud de l'Arabie, marchant toujours plus au nord, suivant le cours du fleuve, ont dépassé la première cataracte, ils sont sortis de cette région où les montagnes et le sable arrivent jusque dans le Nil ; la cataracte franchie, ils se sont trouvés dans une vallée large, inondée chaque année par les eaux du fleuve, couverte d'une végétation qui devait être exubérante. C'est là qu'ils se sont adonnés à l'agriculture qui les a conduits à une civilisation avancée.

Le degré de culture de ces envahisseurs nous est connu par les fouilles que ces dernières années MM. Amélineau, Petrie et Morgan ont faites dans diverses parties de l'Égypte. Ils sont arrivés à des édifices quelquefois souterrains, composés d'une chambre centrale autour de laquelle sont rangées des séries de chambres étroites contenant toutes des vases, des restes de meubles, et surtout des amphores, dont les bouchons en terre portaient une marque faite avec un cylindre imprimé sur l'argile pendant qu'elle était encore molle. On a appelé ces édifices des tombes, et même des tombes royales, et vous verrez que dans tous les ouvrages récents, on parle des tombes royales d'Abydos.

La plus fameuse est celle qu'on a voulu attribuer à Ménès dans une localité appelée Négadah. Je ne puis me ranger à cet avis ; je considère ces édifices comme des chapelles funéraires dans lesquelles on rendait un culte au défunt, qui était enterré ou à une certaine profondeur au-dessous, ou dans le voisinage.

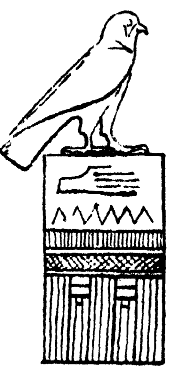
Mais ce ne sont pas les seuls monuments qui nous soient restés de cette époque reculée. Nous avons aussi ce qu'on nomme des palettes, en schiste, de grandeurs différentes, et dont nous ne connaissons la provenance que pour une seule. Les plus grandes ont 76 et 74 centimètres de long, elles n'ont guère plus de deux centimètres d'épaisseur. Elles sont en général couvertes de sculptures des deux côtés, et il n'est pas impossible qu'une mince feuille d'or vînt encore rehausser les ornements. Au centre de l'une des faces est un petit godet rond que l'on a voulu considérer comme servant à broyer des couleurs. Je crois que la destination de ce godet est tout autre, surtout si l'on regarde les représentations qui l'entourent ; il devait contenir l'emblème d'un roi ou d'un dieu, emblème qui était peut-être de forme aniconique, c'était ou une pierre précieuse, ou un morceau

de bois en forme de cône ou de pyramide. La plupart de ces palettes ne sont ornées que de représentations d'hommes ou d'animaux, mais il y en a un petit nombre qui portent des inscriptions véritables en hiéroglyphes, et même en hiéroglyphes tout-à-fait semblables à ceux que nous rencontrerons plus tard. Il faut donc admettre que l'écriture telle que nous la connaissons a été importée par ces conquérants étrangers. Et quand je dis importée, est-ce le mot propre ? L'avaient-ils déjà quand ils étaient encore en Arabie ? Je ne saurais l'affirmer. J'incline au contraire à croire que l'écriture s'est développée depuis qu'ils ont occupé la vallée du Nil. Car il est certain que l'écriture a un caractère égyptien très prononcé, on n'y voit pas de mélange avec un élément étranger.

Les poteries, les palettes, les ivoires, les bouchons d'amphore qui ont été trouvés dans les fouilles de diverses localités, mais surtout d'Abydos, nous permettent de nous faire une idée approchée de ce qu'était la civilisation de ces étrangers.

Et d'abord commençons par les rois et remarquons que les noms sont écrits d'une manière toute particulière, et dont le cadre est toujours

le même. Au sommet du groupe on voit un oiseau de proie qu'on a longtemps appelé un épervier, et que M. Loret a déterminé comme étant un faucon, le faucon pèlerin. Cet oiseau est perché sur un rectangle oblong, qu'on désigne souvent sous le nom de bannière, et qui est terminé à la partie inférieure par un ensemble de lignes rappellant la façade d'une chapelle funéraire, la porte par laquelle le double du mort est supposé pénétrer. Au sommet du rectangle, sous les pieds du faucon, est un espace vide dans lequel sont inscrits un ou deux signes hiéroglyphiques qui sont une épithète caractéristique du roi, ou la qualité maîtresse par laquelle il désirait surtout se distinguer. Ainsi ce groupe n'est pas le nom même du Pharaon, le prénom par lequel il était désigné, c'est une qualification, et c'est le premier titre ou le premier élément de ce protocole compliqué qui compose un nom royal. Mais le fait que les rois des premières dynasties sont cités presque toujours par cette qualification



et non par leur prénom, nous enseigne cependant plusieurs choses d'une grande importance. Les anciens rois sont tous des faucons, des hommes faucons, les compagnons du faucon; c'est nous dire que cet oiseau est l'emblème, l'enseigne de la tribu à laquelle ils appartiennent. Or le faucon, en égyptien *heru*, c'est, depuis l'origine, jusqu'au moment où disparaissent les croyances de l'ancienne Égypte, le dieu Horus; soit qu'il soit représenté sous la forme de cet oiseau, soit qu'il ait l'apparence d'un homme avec la tête de faucon. Il y a plus, le mot égyptien *heru*, le faucon, est aussi un mot arabe, et cela nous conduit encore à l'idée que nous soutenions il y a un instant, que l'origine des conquérants égyptiens doit être cherchée en Arabie.

Ainsi ce sont les compagnons d'Horus qui, en assujettissant la race indigène africaine qui peuplait l'Égypte, lui ont apporté la civilisation; ce fait que nous apprenons par les plus anciens monuments est confirmé soit par les légendes, soit par les données des historiens grecs. D'après plusieurs chronographes, Horus est le dernier des dieux qui régnèrent sur l'Égypte et qui précédèrent les rois historiques.

Dans les inscriptions hiéroglyphiques, les compagnons ou les suivants d'Horus représentent l'époque légendaire, celle que les Grecs ont appelée l'époque des Mânes, quoiqu'ils fussent cependant des humains. Ce qui s'est passé au temps des suivants d'Horus, c'est pour les anciens Égyptiens des événements d'une antiquité dont on ne peut pas mesurer la durée. Un plan trouvé dans un mur de briques, et qui avait été dessiné au temps des compagnons d'Horus, remonte aux temps antérieurs à l'histoire. Ainsi à l'origine, à l'aube de l'histoire, on trouve Horus et ses compagnons, ce clan, cette tribu qui avait pour animal sacré, pour dieu le faucon ; chaque roi est lui-même un Horus et dans les inscriptions les plus anciennes que nous possédions, le roi n'est pas désigné par son prénom, il est un Horus auquel on a appliqué tel ou tel qualificatif. C'est là ce qui importe pour le faire reconnaître, c'est qu'il soit bien le double de l'oiseau sacré de la tribu, c'est là ce qui en établissant sa nature divine, fera de lui le roi à l'autorité duquel personne ne pourra se soustraire. Si nous considérons que tous les souverains d'Égypte, même les empereurs romains, ont compté parmi les titres qu'on leur

donnait celui d'Horus, on reconnaîtra qu'il y a là une tradition d'une vitalité extraordinaire, puisqu'elle a duré plus de quatre mille ans. En tout temps l'idée de royauté, par conséquent de pouvoir et d'autorité à été associée au nom d'Horus; s'asseoir sur le trône d'Horus, c'est entrer en possession de tous les droits que confère la royauté, c'est en même temps devenir un être divin.

A l'époque des rois macédoniens, la conquête de l'Égypte par Horus faisait l'objet d'un long récit qui a été retrouvé gravé sur l'une des murailles du temple d'Edfou. Alors, par le fait des modifications qui s'étaient produites dans la religion et dans la mythologie, Horus n'était plus seulement le faucon que la tribu conquérante avait suivi dans un âge ténébreux, il était devenu le dieu local d'Edfou, auquel on avait élevé un temple magnifique desservi par un nombreux collège de prêtres. Il s'agissait de glorifier le dieu de la localité. Aussi la légende racontait que son père Ra Harmachis régnait en Nubie, et que l'an 363 de son règne, il était monté dans une barque, suivi de soldats sans nombre pour descendre en Égypte, alors occupée par Set et ses compagnons. Commençant

par Edfou et suivant le cours du fleuve, son fils Horus avait livré de nombreuses batailles, dont les divers épisodes étaient rappelés par les noms donnés aux localités où il avait remporté ses victoires. Sans doute il ne faut pas dans cette légende chercher de l'histoire, mais cependant il en ressort que même sous les Ptolémées, on croyait encore que l'Égypte avait été conquise par les suivants d'Horus, partis de Nubie où ils étaient établis depuis longtemps. Pour nous, nous considérons que ce séjour en Nubie n'est que la première étape, dans une migration qui était partie d'Arabie.

Les listes hiéroglyphiques, aussi bien que les historiens grecs, nous disent que le premier roi fut Ménès. Les historiens grecs parlent souvent de ce roi qui partit de This, une localité de la Moyenne-Égypte, tout près de ce qui fut appelé plus tard Abydos; c'est pourquoi l'époque de Ménès et de ses successeurs immédiats est appelé l'époque thinite. Il descendit le fleuve et vint fonder Memphis, à l'entrée du Delta. On parle de guerres qu'il fit en dehors de l'Égypte, de travaux qu'il entreprit pour l'endiguement du Nil, de progrès de tout genre qu'il fit faire à la civilisation. Diodore même nous fait à son

sujet ce récit bizarre. « Ménès enseigna à ses peuples à craindre les dieux, et à leur offrir des sacrifices, et aussi à se servir de tables, de lits et d'étoffes précieuses, en un mot il introduisit le luxe et la vie somptueuse. Aussi, bien des générations après, quand le roi Tnephachtos, le père de Bocchoris le sage, marcha contre l'Arabie, et que les vivres manquèrent à cause de la solitude et du dénuement de la contrée ; obligé pendant un jour de se contenter de la nouriture la plus grossière et la plus misérable, le roi en éprouva un plaisir extrême ; il maudit le luxe et il se répandit en imprécations contre le roi qui le premier avait donné l'exemple de la magnificence. Et il mit si bien son cœur à changer entièrement dans sa nourriture, sa boisson et son coucher, qu'il ordonna que ses imprécations fussent consignées dans les livres sacrés du temple de Jupiter à Thèbes. Ce qui me semble la raison pour laquelle la gloire et les honneurs attribués à Ménès n'ont pas duré jusqu'aux derniers temps. » Ici Diodore se trompe, le culte de Ménès dura fort tard.

Ménès est certainement le premier souverain que les Égyptiens aient considéré comme roi

l'Égypte. Il n'y a pas à en douter, les listes que nous avons conservées sont formelles. Aussi ne puis-je me ranger aux théories qui ont été émises récemment sur les roi pré-Ménites ou pré-dynastiques. Quand un roi comme Ramsès II faisait la liste des souverains qui avaient régné avant lui, en remontant jusqu'à l'origine, afin de montrer quelle nombreuse et glorieuse série l'avait précédé, il est certain qu'il commençait par le premier, ou celui que de son temps les annalistes citaient comme le premier. S'il y en avait eu d'autres avant lui, il n'aurait pas manqué de nous l'indiquer.

Ména ou Ménès appartient à ces étrangers, à cette tribu d'Horus qui assujettit la race indigène, et finit par s'amalgamer avec elle, de manière à former un seul peuple; comme cela a été le cas pour les Normands et les Saxons dans la Grande Bretagne. Quoiqu'on nous dise que Ménès fonda Memphis, c'est cependant dans la Moyenne Égypte que resta la capitale des premiers rois, à Abydos, où ont été trouvés jusqu'à présent le plus de monuments appartenant à cette époque reculée, en particulier ce qu'on a appelé leurs tombes.

Si nous étudions les objets qui ont été décou-

verts dans ces tombes que, pour ma part, je persiste à considérer comme des chapelles funéraires, c'est-à-dire la partie du tombeau destinée au culte, et non l'endroit où le défunt était déposé, nous remarquerons que la civilisation égyptienne y est déjà très avancée. Elle ne diffère pas beaucoup de ce qu'elle sera quand les contemporains des rois memphites se feront creuser les tombes magnifiques dont plusieurs font l'admiration des voyageurs. D'abord l'écriture hiéroglyphique existe ; elle est moins développée que plus tard, mais cependant les signes sont les mêmes et ont la même valeur. Nous pouvons lire presque toutes les inscriptions gravées sur les cylindres avec lesquels on marquait les bouchons d'amphores, ou sur les plaques d'ivoire, ou encore sur les palettes ou les massues. Comme plus tard, l'inscription accompagne souvent une scène sculptée ou peinte, elle en est l'explication.

Ces scènes et ces inscriptions nous donnent déjà une idée assez exacte du degré de culture qu'avaient atteint ces vieux Pharaons ; ils bâtissaient en briques, mais aussi en pierre; les cérémonies relatives à la fondation d'un édifice se voient déjà à l'état encore rudimentaire.

S'agit-il de marquer l'enceinte d'un temple, le roi prend une houe pour en tracer les lignes sur le sol, tandis que devant lui on verse du sable ou du gravier dans le sillon qu'il vient de creuser, pour en marquer l'empreinte ; comme le fera encore, plusieurs milliers d'années plus tard, un empereur romain à Dendérah. Derrière le roi sont des porteurs d'éventail. Il faut voir dans ces objets non pas simplement un instrument destiné à procurer au roi de la fraîcheur. Ils ont une signification symbolique, ils sont le signe qui représente un élément vital de la personnalité, c'est l'emblème de ce qu'on a appelé l'ombre, ou le double dont un même homme pouvait avoir plusieurs et qui est un élément, indispensable à la personne. A défaut de ce double, la personne était anéantie ; aussi est-il devenu comme le génie protecteur qui devait toujours accompagner le roi, et sans lequel le roi ne serait pas un être complet. L'éventail, l'emblème de ce double, est un talisman qui préserve le roi même à la guerre, et qu'on représente derrière son char lorsqu'il combat.

On le voit, cet ensemble d'idées symboliques ou mystiques que nous rencontrons au travers de toute l'antiquité égyptienne, existait déjà

dans la période des rois de This Nous en avons encore d'autres exemples. Devant le roi, on porte quatre étendards dont deux surmontés de faucons, un autre d'un chacal ou plutôt d'un chien, et un autre encore de l'emblème qui est devenu la représentation du dieu Chons. Ces étendards, comme l'a fait ressortir M. Loret, sont à la fois des noms hiéroglyphiques de divinités, des emblèmes de tribus, puis ils sont devenus les désignations des nomes, c'est-à-dire des provinces que comprenait l'Égypte. On retrouve au travers de toute l'antiquité égyptienne ces étendards dans les cérémonies religieuses, ou dans les fêtes. Ainsi chez ces premiers descendants des tribus d'Horus, nous discernons les premiers exemples de ces manifestations extérieures du culte, de toute cette pompe religieuse quelque peu bizarre, qui plus tard prendra un si grand développement.

Alors déjà nous constatons aussi qu'il y avait une hiérarchie administrative, des prêtres de rang et d'attributions diverses, et aussi une division du sol, une organisation économique, puisque certains terrains sont indiqués comme étant des propriétés appartenant aux chapelles funéraires ou tombeaux. Les magasins renfer-

maient les redevances en nature provenant de ces terrains, ou les offrandes. Si nous nous tournons du côté de l'industrie ou de l'art, nous reconnaissons chez les contemporains des Thinites une grande habileté à travailler la pierre dure telle que le cristal de roche. La sculpture fait déjà son apparition, car nous avons deux ou trois statues qui remontent aussi haut. Quelques fragments de meubles que nous avons conservés, des pieds de table ou de chaise en ivoire pourraient être attribués à la meilleure époque de l'art égyptien. Les armes du roi sont les mêmes que plus tard; ses massues sont ornées de scènes sculptées, où le souverain apparaît coiffé alternativement du diadème du nord et du midi, comme le serait un Ramsès ou un Psammétique. Sur les palettes de schiste, ce sera le roi frappant ses ennemis, ou célébrant une grande fête; sur d'autres il se livrera à la chasse des animaux du désert. Ces palettes étaient quelquefois, comme celle du roi duquel je lis le nom Boëthos, des objets de luxe, qui ne sont pas l'ouvrage d'un peuple enfant et encore peu avancé. Sans doute la civilisation est venue avec l'élément conquérant étranger. Ce que les conquérants ont trouvé chez les indigènes africains,

c'est la poterie, et une grande habileté à faire certains objets de pierre, tels que des vases, même de grande dimension, ou des instruments en silex; mais ce que j'appellerai l'élément intellectuel de la civilisation, ce qui sort du travail manuel, en particulier tout ce qui touche au culte, nous n'en discernons aucune trace chez ces indigènes qui ont peuplé les nécropoles qu'on nomme préhistoriques.

Et ici, nous nous retrouvons en face de la même question qu'on s'est toujours posée dans les études égyptiennes. Nous nous imaginions être arrivés à une solution, à une réponse, et nous n'avons fait que reculer la difficulté. Sans doute les manifestations de la civilisation égyptienne ne commencent plus seulement à l'époque des pyramides, comme on le croyait il y a dix ans. Nous avons reconnu que sinon Ménès lui-même, dont nous n'avons pas encore retrouvé le nom d'une manière certaine sur un monument contemporain, du moins les hommes de son temps ou ses successeurs immédiats, étaient arrivés à un degré de culture fort semblable à celui qu'atteignirent les rois des époques historiques. Nous avons reculé le point de départ de plusieurs centaines d'années, et pour em-

ployer les termes de la chronologie égyptienne pure, de la quatrième à la première dynastie. Mais si cette première dynastie, comme nous le croyons, est venue de l'étranger; si, partant d'Arabie elle a passé la mer Rouge pour atteindre le Nil et se fixer définitivement à l'extrémité de la vallée du grand fleuve, a-t-elle apporté d'Arabie aussi cette civilisation, et s'il en est ainsi, comment se fait-il qu'on n'en découvre pas de traces dans les étapes où elle s'est arrêtée en chemin ? Comment se fait-il que ce ne soit qu'en Égypte qu'on trouve cette civilisation avec ses caractères si tranchés ?

Si nous l'étudions de près, nous ne tarderons pas à reconnaître que la culture égyptienne est déterminée dans tous ses traits par la nature du pays où elle s'est développée, et par conséquent qu'elle ne peut guère être née en dehors de la vallée du Nil. Cette civilisation est essentiellement agricole par ses origines, elle procède comme du reste la plupart des civilisations, de la culture du sol. Arrêtons-nous donc un instant sur cette nature si curieuse, si différente des autres pays du monde. Et d'abord la contrée entière est la création ou, comme disait Hérodote, le don du grand fleuve. On sait que

le Nil a un niveau qui varie presque tous les jours. Il n'a pas une hauteur normale à laquelle il se tienne pendant un temps prolongé. Il croît et décroît sans cesse. Au solstice d'été, c'est le moment où il est le plus bas ; il commence alors à monter, ce qui dure à peu près cent jours ; puis quelques jours après il se remet à descendre pendant huit mois. A mesure que les champs se montrent à découvert, les habitants du pays s'y répandent et font les semailles, auxquelles succède la moisson, dans les mois du printemps. On comprend que dans ces conditions les Égyptiens n'aient eu que trois saisons. Ils avaient diverses années, l'année tropique, l'année solaire vague de 365 jours, et comme le soutient avec raison Brugsch, une année lunaire. Mais ce qui dans la pratique devait être le calendrier véritable de la population rurale, c'était la marche du Nil, les phases ascendantes et descendantes de l'inondation.

L'Égyptien n'a pas dû tarder à s'apercevoir que la boue du Nil séchée au soleil était une matière facile à travailler, et très durable, surtout dans un climat aussi sec. Il ne semble pas qu'il ait fallu un grand effort d'imagination pour arriver à faire une brique, dès l'instant qu'il ne

s'agissait que de la découper, car il n'y avait pas à la cuire. Les briques égyptiennes ont toujours été des briques crues, elles le sont même encore aujourd'hui. La brique cuite a été importée en Égypte par les Romains. L'action du feu est nécessaire dans les pays où l'on n'a pas un limon compact. La construction égyptienne a d'abord été une construction en briques et en bois; ce n'est que plus tard que la pierre a été employée, et encore pour des édifices de luxe, et surtout pour les temples. Il ne paraît pas qu'à aucune époque on ait fait grand usage de la pierre pour les habitations, même pour les palais. Les souverains de l'Orient aiment à se construire leurs propres demeures; ils ne tiennent ni à habiter celles de leurs pères, ni à transmettre à leurs descendants celles qu'ils ont élevées, aussi faut-il que ces constructions soient faites rapidement.

Dans les tombes de l'époque thinite, on peut constater le passage de la brique à la pierre. A cet égard l'Égypte était particulièrement favorisée, les matériaux de construction abondaient et ils étaient de qualité supérieure. C'était d'abord le grès facile à travailler, qui se trouve dans la Haute-Égypte, à Silsilis et dans

les environs, et avec lequel ont été construits tous les grands édifices de Thèbes. Puis c'était un beau calcaire blanc, assez tendre et qui prenait fort bien la couleur, tout à fait approprié à la sculpture des hiéroglyphes. On a employé diverses espèces de granit, le noir, qui vient de carrières entre le Nil et la mer Rouge, et le fameux granit rose d'Assouan, cette pierre superbe dont on a fait grand usage à toutes les époques, qui est susceptible d'acquérir un très beau poli, et même d'être travaillée avec une grande finesse. Rien de plus facile que de passer de la brique à ces matériaux excellents, que les habitants du pays avaient sous la main. On comprendra que des Égyptiens aient été des constructeurs, qu'ils n'aient pas tardé à le devenir, dès qu'ils se sont établis dans cette vallée placée entre deux haies de montagnes qui leur fournissaient toutes les pierres dont ils avaient besoin. La construction est certainement le côté de la civilisation que les Égyptiens ont poussé le plus loin. C'est là qu'à certains égards ils ont dépassé les autres nations de l'antiquité. C'est aussi ce à quoi ils donnaient eux-mêmes le plus de prix. Un roi lorsqu'il veut se faire valoir, pourra parler en termes

vagues de ses conquêtes, de sa puissance, et de ce qu'il a reculé les limites de son empire jusqu'au commencement du monde au sud, ou jusqu'aux marais du nord, mais tout cela ce sont des expressions conventionnelles qui se répètent d'un souverain à l'autre. Il sera beaucoup plus précis lorsqu'il parlera de ses constructions, qui doivent durer autant que le ciel. Dans tout ce qui tient à l'a.chitecture égyptienne, il est impossible de discerner aucune trace d'influence étrangère. C'est bien un art qui est né dans le pays, et qui est déterminé par les conditions spéciales dans lesquelles il a pris naissance.

Nous avons constaté que dans les représentations des primitifs, les animaux domestiques étaient absents; qu'on n'y trouvait que des animaux du désert. Dernièrement les naturalistes se sont beaucoup occupés de l'étude des animaux momifiés, et ils se sont demandé si ces animaux, en particulier les moutons et les bœufs étaient bien d'origine africaine, ou s'ils avaient été importés d'Asie. A cet égard ils ne sont pas unanimes dans leurs conclusions. Il paraît bien probable que plusieurs variétés d'animaux domestiques vinrent de l'extérieur,

probablement d'Asie ; mais les autres font bien partie de la faune africaine, et c'est en Afrique qu'ils ont dû être domestiqués. Il serait étonnant, si les animaux domestiques étaient tous arrivés d'Asie avec les conquérants Horiens, que ceux-ci n'eussent pas amené le cheval qui ne se voit pas dans les anciennes sculptures. Il n'apparaît qu'après la grande invasion asiatique des Hyksos venus probablement de Mésopotamie.

Parmi les animaux sacrés, lesquels tous aussi sont indigènes, il est curieux que l'un des plus vénérés ait disparu de la faune d'Égypte ; l'ibis blanc, l'oiseau du dieu Thoth. Il en est de même d'un végétal dont les Égyptiens ont fait un très grand usage, le papyrus, lequel se trouve encore sur le Haut Nil, tandis qu'il ne se voit plus en Egypte même. Il paraît qu'il est spontané sur le Haut Nil, c'est donc de là que les Egyptiens l'auraient tiré, et l'auraient apporté avec eux, non pas en premier lieu pour faire du papier. Le papyrus a des usages divers, la partie inférieure de la tige est charnue et peut servir de nourriture, puis les tiges longues et flexibles servent à des travaux de vannerie, et même à faire des

nacelles. On comprend que les Egyptiens aient pris avec eux une plante aussi utile. Ils auront appris à la connaître et à l'utiliser pendant la station qu'ils firent dans le sud en venant d'Arabie.

A l'époque thinite nous voyons déjà la mention de la vigne et du vin. D'où les Égyptiens l'ont-ils tiré? Il semble que ce soit d'Asie, car nous connaissons le nom de plusieurs crûs estimés, qu'on offrait aux dieux dans les temples. Ces crûs viennent tous du Delta. Il faut donc admettre que la vigne a été apportée par une migration postérieure à celle des Horiens, et qui est venue d'Asie par le Delta.

Si nous passons de l'agriculture à l'industrie, nous trouvons déjà à l'époque la plus ancienne l'usage de l'ivoire qui est aussi un produit africain. Quant aux pierres précieuses, telles que l'améthyste ou la cornaline, elles devaient venir du pays même, et dans les tableaux si riches et si instructifs des tombes de l'Ancien Empire, il n'y a rien qui ne soit tout à fait indigène, et qu'on ne puisse considérer comme le développement normal d'une culture à l'état encore rudimentaire à l'époque thinite, mais qui plus tard a pris soudain un épanouissement

dont nous ne nous expliquons pas la cause.

Ce qui devrait le mieux conserver la trace d'un élément étranger, c'est l'écriture. Or comme nous l'avons vu, c'est bien là le domaine qui a le caractère égyptien le plus prononcé. Évidemment l'on a commencé par une écriture figurative. Tous les caractères que nous rencontrons dès les époques les plus reculées sont exclusivement égyptiens ; ce sont des représentations des objets que les Égyptiens voyaient tous les jours. Ils les ont sculptés tels qu'ils les voyaient, d'une main souvent enfantine et maladroite ; mais sans qu'on puisse y discerner aucune réminiscence de quelque chose qu'on a vu ailleurs. De cette analyse il ressort donc que l'ensemble de la civilisation égyptienne est né dans la vallée du Nil, depuis que les Horiens se sont établis au-dessous de la première cataracte.

Il y a cependant un trait de cette civilisation qui certainement a été importé par les envahisseurs, et qui doit venir de l'extérieur, je veux parler de la métallurgie. L'Égypte est un pays trop pauvre en minerais pour que ses habitants aient eu par eux-mêmes l'idée d'employer, par conséquent de travailler le métal. La lé-

gende ptolémaïque, à laquelle j'ai déjà fait allusion, et qui raconte la conquête de l'Égypte par Horus, nous dit qu'une partie de ses compagnons étaient des forgerons, qu'il établit en diverses parties du pays. Comme l'a fait ressortir M. Maspero, il y a peut-être là un écho de l'irruption en Égypte de tribus ayant parmi elles une caste de forgerons. Ces forgerons peuvent à l'occasion travailler autre chose que le métal, mais ce qu'ils font avant tout, ce sont les armes, et cela s'accorde avec le caractère belliqueux d'Horus, du dieu dont ils sont les compagnons ou l'escorte.

Un peuple de métallurgistes est certainement une race supérieure à des primitifs qui n'usent encore que d'instruments de silex, quand même ces primitifs sont arrivés à une certaine habileté dans les arts qui leur sont familiers, tels que celui de la poterie, ou même dans la fabrication de vases de pierre. Les Horiens paraissent avoir été plus susceptibles de développement que les Africains indigènes. Ils ont mieux su tirer parti des ressources que leur présentait le pays. On comprend du reste que l'homme qui travaille le métal, ne le fait que pour fabriquer un instrument dont il a besoin.

Un proverbe familier dit que la nécessité fait l'industrie. C'est la nécessité aussi qui est à la base de toutes les civilisations. L'homme a été conduit à créer l'instrument, parce qu'il fallait que sa main eût un secours, quelque chose qui lui facilitât son travail, lequel a consisté tout d'abord à se procurer de quoi vivre. Je crois qu'on peut affirmer que la métallurgie a eu comme premier but d'aider à la culture du sol, ce qui veut dire que dans l'ordre des temps elle est toujours précédée par l'agriculture. Rien d'étonnant donc à ce que les Horiens arrivant dans la vallée du Nil, d'une fertilité admirable, aient de suite mis à profit toutes les richesses que leur offrait la contrée dans laquelle ils s'établissaient. Ils ont fort bien su s'assimiler ce qu'ils ont trouvé dans la population indigène qui n'était pas sauvage, loin de là. Du mélange des deux éléments est sortie l'Égypte telle que nous la connaissons, dont nous admirons les côtés brillants, lesquels cependant ne peuvent dissimuler de certaines lacunes, de certaines imperfections qui nous étonnent. On a appelé ces imperfections des conventions. Je crois qu'il faut les interpréter tout autrement. Elles proviennent de ce qu'il a toujours manqué

aux Egyptiens l'idée du progrès, le besoin de faire mieux, et par conséquent de laisser derrière soi les procédés de l'enfance. Rien ne tombe en désuétude en Egypte, et si ce qu'on avait fait jadis répondait au but, à quoi bon chercher mieux, et pourquoi ne pas le conserver pour en faire usage à l'occasion ?

Les conquérants, nous l'avons vu, ont été les suivants du dieu Horus, et ceci m'amène à parler de ce que nous connaissons de la religion, soit de l'époque thinite, soit de celle qui a précédé. Dans les représentations que les poteries nous ont conservées de l'état de la population préhistorique, la seule chose qui puisse nous faire penser à un élément religieux, ce sont les enseignes qui surmontent l'une des tours ou des huttes gardant les enceintes qu'habitait ce peuple primitif. Ces enseignes se composent d'une perche ou d'une pique, au sommet de laquelle est planté le signe distinctif de la tribu : ce signe n'est pas toujours reconnaissable, mais quelquefois on y distingue soit une plante, soit un animal, tel qu'un éléphant ou une bête à cornes. Il semble bien que ces enseignes soient le point de ralliement, l'élément constitutif, ou pour employer un mot fort à la mode aujourd'hui, le

totem de la tribu. Etait-ce déjà une divinité ? considérait-on le totem comme un dieu ? lui rendait-on un culte, quelque élémentaire qu'on puisse se le figurer ? c'est là ce que nous ne saurions encore dire.

Il en est autrement des compagnons d'Horus, ou de ces conquérants étrangers que j'ai appelés du nom de Horiens. Horus le faucon est bien leur dieu, c'est bien une divinité à laquelle on rend un culte que nous connaissons mal, mais dont on peut discerner certaines cérémonies. Un trait cependant qui rappelle l'état primitif, c'est que le faucon, comme du reste d'autres animaux, apparaît souvent sur une enseigne. Si Horus le faucon est le dieu par excellence de ces conquérants, il n'est pas le seul ; il y en a d'autres, dieux ou déesses, en particulier Set ou Sit, un quadrupède qu'on n'a pas encore déterminé exactement, dans lequel on a voulu voir l'ogapi, ou un lévrier, et qui est le dieu d'un autre clan aussi d'origine étrangère, avec lequel les Horiens sont tantôt unis, tantôt en guerre. Set domine peut-être sur une partie du pays que les Horiens ont eu de la peine à conquérir, si bien que l'un des rois ajouta à son nom qu'il a réuni les deux dieux, Horus et Set.

Il y a aussi des déesses représentées par un vautour, par des serpents, ou par un emblème, tel que celui de Neith, qui se compose d'un bouclier et de deux flèches. L'un de ceux qu'on rencontre le plus fréquemment, c'est Apouatou ou Oupouatou, littéralement : celui qui ouvre les chemins. Ouvrir les chemins, veut dire en égyptien donner accès à des régions inexplorées, vous faire entrer dans ce qui était inconnu ; c'est un grand mérite, un titre de gloire dont les souverains aiment à se vanter. Cet Apouatou, c'est un chacal, ou plutôt comme vient de le reconnaître M. Lortet, un chien placé sur ce que nous avons appelé une enseigne, c'est-à-dire sur une barre ou potence au sommet d'une perche. Les rois aiment à voir ce dieu devant eux quand ils vont à la guerre, c'est évidemment leur guide, celui qui leur montrera le chemin et qui leur fera surmonter les obstacles. Ce dieu est le grand dieu d'Abydos à l'époque thinite, plus tard il prendra le nom d'Osiris.

Tous ces dieux, nous les retrouverons aux époques postérieures, c'est à eux que s'adressera ce culte si compliqué, si riche en cérémonies et qui paraît avoir tenu une place si grande dans la vie de la nation ; mais alors ils auront quelque

peu changé de caractère. Tout en ayant conservé encore quelque chose de leur apparence animale, ils auront revêtu la forme humaine sinon entièrement, du moins dans la plus grande partie de leur être. Horus ne sera plus qu'un homme à tête de faucon; Neith sera une femme avec certains ornements et certains attributs distinctifs: son emblème d'autrefois, le bouclier et les flèches, ne servira qu'à écrire son nom. A l'époque thinite l'anthropomorphisme des dieux naît à peine, il ne se montre que vers la fin; auparavant les dieux sont ou des animaux ou des emblèmes, on les voit encore souvent sur leurs enseignes. Et ici surgit cette question à laquelle il est difficile de donner une réponse précise : est-ce l'animal servant d'enseigne à la tribu qui est devenu le dieu, ou au contraire est-ce le dieu qui est devenu le point de ralliement, le drapeau de la tribu ? Ce n'est qu'avec une certaine hésitation que je hasarde une réponse. C'est la seconde de ces alternatives qui me paraît le plus probable. Je crois que l'animal, faucon, chacal, vipère, par ce qu'il a d'un peu mystérieux pour l'homme primitif qui le voit reparaître sans cesse, qui est témoin du renouvellement perpétuel de l'espèce, frap-

pait l'imagination de ces humains sans culture. L'animal n'hésite pas, il va droit au but, il sait exactement ce qu'il lui faut, et comment il arrivera à se le procurer. L'animal est mené par l'instinct qui ne le trompe pas, et l'on comprend que cet instinct ait pu être interprété comme un élément surnaturel, quelque chose dépassant l'humanité, et ait provoqué une crainte religieuse qui a conduit à voir dans les animaux des dieux. Qu'une tribu se distinguât ensuite par son dieu, par l'être auquel elle rendait un culte; que les adorateurs du faucon fussent un clan séparé des adorateurs de l'ibis; que chacun ait eu pour enseigne son dieu spécial, c'est là un fait qui s'est reproduit dans tous les temps. Je crois donc que c'est le dieu qui est devenu le drapeau de la tribu, mais je le répète, je sens que cette opinion n'est qu'une conjecture.

Avant de quitter cette antique civilisation, je voudrais toucher une question qui depuis ces dernières années a été l'objet de vives discussions. Cette civilisation égyptienne que nous constatons être en partie venue de l'étranger, a-t-elle pris naissance en Babylonie ? La Mésopotamie inférieure est-elle la mère patrie d'où est sortie la culture des bords du Nil ? Cette

idée a été soutenue récemment en Allemagne par M. Hommel, en France par M. de Morgan, et cela à la suite des fouilles qu'il a faites en Egypte même pendant plusieurs années. Qu'il y ait des analogies entre les deux civilisations, cela est incontestable, mais le développement de chacune a suivi des voies si différentes, qu'on ne peut guère supposer que l'une dérive directement de l'autre. Je ne puis croire que l'Egypte soit une fille de Babylone. En revanche nous pouvons admettre qu'elles sont toutes deux parties de la même région, de l'Arabie ; c'est de là qu'elles ont divergé, et c'est ce point de départ commun qui explique les analogies qu'il y a entre elles.

En résumé une population africaine conquise et civilisée par des Asiatiques venus d'Arabie, qui ont traversé la mer Rouge et envahi le pays par le sud, et qui n'ont pas tardé à se fondre avec leurs sujets, voilà en deux mots ce que les recherches récentes nous ont appris sur la nature et l'origine des Egyptiens.

SOURCES PRINCIPALES

AMÉLINEAU, E. *Les nouvelles fouilles d'Abydos*, 3 vol. in-4°. Paris.

CAPART, Jean. *Les débuts de l'art en Égypte*. Bruxelles, 1904.

MORGAN, J. de. *Recherches sur les origines de l'Égypte. L'âge de la pierre et les métaux*. Paris, 1896.

— *Ethnographie préhistorique et tombeau royal de Négadah*. Paris, 1897.

NAVILLE, Ed. *Les plus anciens monuments égyptiens. Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, vol. XXI, XXIV et XXV.

PETRIE, FLINDERS. *Royal tombs of the first dynasty at Abydos*. Part. I. Londres, 1900.

— *The royal tombs of the earliest dynasties*, part. II, 1901.

— *Abydos*. Part. I, 1902.

— — Part. II, 1903.

QUIBELL, J.-E. *Hieraconpolis*. Part. I. Londres, 1901.

— — Part. II. Londres, 1902.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Différents modes de sépulture. — La vie à venir.

Avant de commencer l'étude des croyances religieuses des anciens Egyptiens, jetons un rapide coup d'œil sur leurs modes de sépulture. Aussi bien, par la manière dont ils traitent les morts, nous pouvons juger de ce qu'était leur conception relativement à l'autre vie. Il est clair que s'ils tenaient à conserver le corps du défunt, s'ils voulaient le préserver de la destruction, c'est que l'existence de ce corps était une condition nécessaire de la vie d'outre-tombe, ou peut-être qu'elle assurait aux survivants quelques conditions de bonheur ou de sécurité. A cet égard, à l'époque historique nous pourrons constater chez les Egyptiens des idées très arrêtées, qui ont conduit à la momification à laquelle ils donnaient une grande importance, et qui était si bien ancrée dans leur esprit, que cette coutume a duré jusqu'à l'époque chrétienne, et a même provoqué les reproches sévères de certains Pères de l'Eglise. La momie

est devenue l'expression consacrée pour le défunt de la Terre d'Egypte, et il semble qu'il n'en ait jamais été autrement.

Aussi, grand a été l'étonnement des premiers explorateurs qui ont trouvé qu'à l'époque très ancienne, préhistorique ou primitive comme on veut l'appeler, il n'en avait point été ainsi. Bien au contraire, les modes de sépulture paraissent avoir répondu à une idée tout autre que celle qui prévalut plus tard. Dans les nécropoles de cette population indigène qui a été subjuguée par les conquérants étrangers, nous trouvons de petites tombes rectangulaires ou ovales ; le cadavre y est placé tout entier sans aucune trace de momification, les genoux ramenés contre la poitrine, les mains tenant les genoux ou devant la bouche ; quelquefois dans l'une des mains est une plaque de schiste en forme de losange, ou rappelant grossièrement un poisson, un oiseau, un animal. On a appelé cette position « embryonnaire », et l'on y a vu comme une attitude préparatoire à une seconde naissance, la meilleure pour un corps qui allait renaître à une vie nouvelle.

Il me semble que cette explication est un peu savante pour la population dont il s'agit ; et

qu'il y en a une autre beaucoup plus simple, qui nous est fournie par le père de l'histoire. Hérodote. Il nous dit que les Nasamones, une population africaine, « en tenant leurs morts assis, prennent bien garde, quand l'âme de l'un d'eux s'échappe, de le mettre sur son séant et de ne point le laisser mourir étendu sur le dos. » Quand on nous parle d'hommes assis, il ne faut pas se représenter qu'ils sont sur une chaise ou sur un siège quelconque. En Orient on s'assied sur ses talons, les genoux alors sont appliqués contre la poitrine, et les mains à la hauteur du visage ; c'est la pose d'une foule de statues égyptiennes. Prenez un bédouin ou même un fellah, il n'a pas l'idée de s'asseoir autrement, les chaises n'entrent point dans le mobilier d'un habitant du désert. Renversez sur le côté un homme assis de cette manière, et vous aurez absolument la pose des défunts des nécropoles primitives.

Ce que nous dit Hérodote nous aide aussi à découvrir le sens qu'il faut donner à cette coutume. La position assise, c'est celle de la vie, c'est celle que prend le chasseur quand il rentre dans sa hutte ou dans sa tente, qu'il se repose de ses fatigues, ou qu'il s'apprête à

manger son repas frugal. Qu'on mette à côté du défunt, comme cela se fait presque toujours, quelques vases renfermant peut-être du grain ou quelque nourriture, et sa tombe deviendra l'image de la hutte où il est assis avec son mobilier primitif. C'est la représentation rudimentaire de ce qu'était la vie qu'il devait continuer après sa mort, vie toute semblable à celle qu'il avait quittée.

Dans ce cas-ci, il me semble que nous pouvons bien nous rendre compte de l'idée qui a présidé à ce genre de sépulture. Je ne saurais en dire autant d'un autre genre qu'on rencontre souvent à cette époque reculée, et où nous constatons le démembrement du corps ; soit qu'il ait été exécuté immédiatement après la mort, soit qu'il provienne d'un enterrement secondaire. Dans certains cas, le corps a été mis en pièces aussitôt après la mort, dans d'autres on a d'abord enterré le cadavre, puis lorsque les chairs ont été détruites par la corruption, on a recueilli les os et on les a déposés dans un tombeau. Quelquefois on a essayé de donner au squelette la pose embryonnaire, d'autrefois on a jeté les ossements pêle-mêle, qu'ils fussent complets ou qu'ils ne le fussent

pas qu'ils appartinssent au même corps, ou qu'on eût mélangé ensemble des ossements provenant de différents cadavres. Cette dernière circonstance se rencontre souvent dans la nécropole de Négadah qui a été fouillée par M. Petrie ; aussi ce savant a voulu y voir d'abord les restes de festins d'anthropophages. Je crois que ces dernières années M. Petrie a abandonné cette hypothèse. Cette coutume de l'enterrement secondaire se rencontre chez d'autres peuples que les Egyptiens, et il est assez difficile de se rendre compte de l'idée qui est à la base soit du démembrement, soit de cet enterrement temporaire qui doit devenir définitif lorsqu'il ne reste plus que les ossements.

M. Wiedemann explique le démembrement par le désir de faire quitter la terre au double, à cette sorte d'image de la personne dont la présence est une condition nécessaire de l'existence, et qui survit après sa mort. C'est dans ce but en particulier qu'on décapitait le défunt. Et non seulement la personne elle-même doit subir ce traitement, mais aussi les objets qu'on déposait à côté d'elle ; on les brisait, on cassait les vases ou les quelques objets de parure qu'on

avait mis dans son tombeau. C'est incontestablement une idée égyptienne dont on retrouve fréquemment l'expression aux époques récentes ; on allait même jusqu'à briser un ostracon, un éclat de pierre qui portait une inscription, afin que cette inscription suivît le sort du défunt. Cette explication de M. Wiedemann ne dépasse-t-elle pas le niveau intellectuel des populations qui pratiquaient le démembrement ? Avaient-elles déjà cette idée du double qui est à la base de la conception égyptienne de la vie d'outre-tombe ? Cependant il est difficile d'interpréter autrement cette coutume étrange, à moins d'y voir une sorte de sacrifice qu'on fait aux divinités d'au-delà de la tombe.

On comprend mieux l'enterrement secondaire ; il me semble qu'il provient du désir de débarrasser le corps des éléments qui se détruisent rapidement, et de n'en garder que ce qui se conserve, que ce qui dure, surtout si dans la seconde tombe on cherche à reconstituer le squelette, à le remettre dans la position qu'on a appelée embryonnaire. Cela répond au même sentiment que la momification, le désir que le défunt subsiste, parce qu'il doit continuer sa vie ailleurs.

Que s'est-il passé vers la fin de l'époque thinite lorsque la résidence du pouvoir royal passa de This à Memphis ? Y a-t-il eu une nouvelle invasion asiatique ? Nous ne pouvons le dire, toujours est-il qu'en dehors du développement extraordinaire de la civilisation qui signale cette époque, nous voyons s'introduire définitivement et s'établir en ce qui concerne la sépulture, une manière tout à fait opposée aux coutumes des primitifs. Au démembrement succède l'embaumement, la momification, la préoccupation intense de conserver le corps intact, à l'abri soit des violations auxquelles il pourrait être exposé, soit surtout de la corruption. Ce n'est pas à dire que le souvenir des anciens usages ait absolument disparu ; mais on ne se les rappelle que pour les détester, pour exprimer l'horreur qu'on éprouve de tout ce qui ressemble à un démembrement. Dans un livre dont nous nous occuperons plus tard, on voit sans cesse reparaître les protestations contre cette perspective, contre tout ce qui porte atteinte au corps, et surtout contre la corruption, l'agent le plus actif du démembrement, de la puissance destructive de laquelle on ne saurait trop se préserver. Plusieurs des cha-

pitres de ce livre promettent au défunt qu'on ne lui ôtera pas sa tête, ou telle autre partie de son corps. Au chapitre CLIV, un chapitre fort rare dans les éditions anciennes, et qui a pour titre le chapitre « de ne pas laisser le corps se corrompre dans le monde inférieur », la description de ce que le grand orateur français a appelé un je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue, est revêtue des couleurs les plus réalistes. Cette perspective est pour l'Egyptien quelque chose d'odieux, et le chapitre conclut par ces mots : « Je suis, je suis, je vis, je vis... ma tête ne sera point enlevée de mon cou, ma langue ne me sera point ôtée, mes cheveux ne seront point coupés, mes sourcils ne seront point rasés. » Ainsi le défunt ne passera par aucun démembrement quelconque, c'est pour cela qu'il a été embaumé et momifié.

Ce qui fait que les Egyptiens tenaient autant à la conservation du corps, c'est que la destruction de celui-ci entraînait celle de l'élément immatériel ; c'est l'anéantissement de l'individu, et en particulier de l'un des éléments essentiels de la personnalité, celui qui subsistait dans la vie d'outre-tombe, le double. La personnalité humaine n'était pas une unité.

Elle se composait de divers éléments, c'est d'abord le corps, puis le double, un second exemplaire du corps, en une matière moins dense que la matière corporelle, une projection de l'individu, le reproduisant trait pour trait, son sosie comme l'appelait Nestor l'Hôte, le compagnon de Champollion. Pendant la vie, le support du double, c'était le corps lui-même ; le corps embaumé cessait de l'être ; le double se séparait de lui et devait prendre pour support les statues, les portraits qu'on mettait dans les tombes et qui rappelaient parfaitement le défunt. Pendant la vie, le double, ou comme l'appelaient les Egyptiens, le *ka* s'identifiait si bien avec le corps, qu'il avait fini par devenir un thème pronominal : « à ton ka » veut dire « à toi-même ». Après la mort, il se retirait dans le tombeau, il pouvait entrer et sortir, et il était l'objet d'un culte soit de la part de la famille du défunt, soit de la part de prêtres qui lui étaient spécialement attachés. Il s'appuyait sur les statues du mort qu'on mettait dans la tombe, et pour assurer mieux son existence, on multipliait ces statues. Du reste, l'être humain pouvait avoir plusieurs doubles ; il pouvait en avoir jusqu'à quatorze. Les offrandes représentées

sur les murs, qui étaient des doubles aussi, servaient de nourriture au double du défunt. Il n'y avait même pas besoin que l'offrande fût réelle, il suffisait en passant devant le tombeau de réciter à une divinité une invocation énumérant ces offrandes, cette invocation suffisait pour les faire naître.

A côté du corps et du double, il y avait un troisième élément auquel on donne quelquefois deux noms différents, ou même qu'on divise quelquefois en deux. C'est certainement un élément immatériel, c'est ce que nous appellerons l'âme. Tantôt il a pour symbole un oiseau à tête humaine, et d'après les caractères qu'on lui donne ce serait plutôt la volonté qu'il faudrait y reconnaître ; tantôt il s'appelle le lumineux, le brillant, et ce serait alors l'intelligence symbolisée par la lumière et le feu. L'âme va dans l'Occident, dans l'autre monde. Elle peut y revêtir toutes les formes qu'elle veut, y compris la forme humaine. Mais ces trois éléments sont solidaires, le double et l'âme ne peuvent subsister sans le corps, et d'un autre côté l'âme a un certain empire sur la vie du corps, et peut même l'empêcher de mourir, si elle veut encore jouir de la vie. Toutes ces doctrines

sont très vagues, mal définies ; il y a là, comme dans tout ce qui tient aux idées des Egyptiens, un manque absolu de système et de logique. Aussi ne peut-on donner que les grands traits. Nous rencontrons des textes qui nous apprennent que la division de la personnalité humaine est non en trois, mais en quatre ou en six. On nous parle de l'ombre, laquelle, à mon sens, est une autre manière de nommer le double, on nous parle du cœur qui, comme chez d'autres peuples, est le siège de l'élément moral. Il n'y a rien de bien arrêté, sauf ce que nous savons de la nature du double, autour duquel se concentrent toutes les idées que se faisaient les Egyptiens sur la vie à venir.

Quelles étaient les perspectives qui s'ouvraient devant les défunts à l'époque de ce qu'on appelle l'Ancien Empire, c'est-à-dire au temps des constructeurs des pyramides ? Nous sommes renseignés exactement là-dessus par les magnifiques tombes dont on trouve chaque jour de nouvelles, et qui constituent les grandes nécropoles de Ghizeh, de Sakkarah, de Daschour et d'autres encore. Ces tombes nous montrent un développement de l'art, de la peinture et de la sculpture, qui ne sera pas dépassé plus tard, et

qui fait un contraste dont nous ne savons comment expliquer l'origine, avec ce que nous a laissé la période thinite. Elles nous peignent ce qu'était la vie d'un grand seigneur égyptien, possesseur de vastes terres, ayant à son service un nombreux personnel, et commandant à une foule de vassaux qui pratiquent pour son compte toutes les industries connues à cette époque. Nous avons ainsi un tableau complet de la civilisation égyptienne dans ses détails, de ce qui constituait la richesse du pays, et du luxe dont aimaient à s'entourer les gens haut placés.

Comme les inscriptions de ces tombes nous apprennent toujours quels ont été les titres et les emplois du défunt, on a été tenté d'abord de voir dans ces représentations si riches et si variées l'image de ce qu'avait été sa vie passée, de la fortune qu'il avait eue à sa disposition, de ce qu'avaient été sa maison et sa table, des divertissements qu'il s'était accordés, des troupeaux de tout genre qui paissaient dans ses champs ou qui remplissaient ses étables, de tous les ouvriers qui travaillaient pour lui. Mariette, qui a fouillé un grand nombre de ces tombeaux, et qui a déblayé plusieurs des plus complets et des plus remarquables, s'est le

premier élevé contre cette idée. Il avait été frappé de ce que, quels que soient les titres des défunts, les représentations sont toujours les mêmes ; elles n'ont donc pas un caractère personnel ; puis l'on voit souvent se répéter d'une tombe à l'autre des chiffres de troupeaux qui sont tout à fait invraisemblables. D'après Mariette il est donc impossible que ces peintures des tombeaux de l'Ancien Empire soient des peintures de la vie réelle. Elles nous montrent le défunt transporté dans un monde idéal commun à tous les Egyptiens. C'est la vie future telle qu'ils se la représentaient, et telle qu'ils désiraient l'avoir en partage. C'est donc une sorte de livre dont les chapitres épars ont servi à la décoration des tombeaux. A cet égard qu'il me soit permis, tout en adoptant l'idée de Mariette, d'y ajouter un point de vue qu'il n'a pas pris en considération. Je crois que dans le cas de ces tombes nous avons un exemple frappant de ce qu'on a appelé la magie imitative, l'idée que le semblable produit le semblable, et que la représentation d'un être donne naissance à l'être représenté. Cette opulence au sein de laquelle nous voyons un défunt qui s'appelle Ti ou Phtahhotep, ces ri-

chesses, ces esclaves, ces troupeaux, ces domaines, tout ce nombreux personnel occupé à son service, tout cela il n'est point certain qu'il en ait joui pendant sa vie. Cette prospérité inouïe, il ne l'a pas connue dans ce monde, mais on la lui souhaitait, on voulait la lui assurer. Peut-être pensait-on qu'il méritait cette récompense, peut-être l'affection filiale de ses enfants ou de ses proches le jugeait-elle digne d'atteindre à cette félicité. Pour être certain qu'il y arriverait, il n'y avait pas de moyen plus sûr que de peindre ou de sculpter sur les murs de sa tombe tout ce milieu dans lequel on voulait qu'il pût se mouvoir. Pour cela il n'y avait pas besoin de grands frais d'imagination, le bonheur futur se présentait aux yeux de tous les Egyptiens d'une manière fort semblable ; c'était la vie large et opulente telle qu'elle était déterminée par le degré de civilisation et par les conditions physiques et climatériques du pays ; de là vient cette grande ressemblance d'une tombe à l'autre.

Les tombes de l'Ancien Empire sont toutes sur un plan assez uniforme. C'est d'abord à l'extérieur, et en général posé sur le rocher, ce

qu'on nomme la *mastaba*, c'est-à-dire une construction massive et lourde dont le plan est un rectangle, dont les quatre faces sont des murs à peu près nus, et qui sont symétriquement inclinés vers un centre commun. La construction a l'air d'une pyramide tronquée, dont le sommet est une plateforme unie, sans accident d'aucune sorte. Sur l'un des côtés est une porte donnant accès à une chambre dans laquelle se trouve toujours une stèle, celle-ci est la partie importante de la chambre. Cette chambre peut être unique, simple, n'ayant d'autre décoration que la stèle, ou au contraire, comme à la IVe et Ve dynastie, il y a plusieurs chambres soit en croix, soit disposées de diverses manières et séparées par des couloirs. Le plafond est quelquefois soutenu par des colonnes ou par des piliers, c'est alors que les parois se couvrent des magnifiques sculptures dont nous avons parlé.

Non loin de la chambre et plus souvent au sud, se trouve caché dans la maçonnerie un réduit bâti de grosses pierres. Ce réduit auquel on a donné le nom arabe de *serdab* est sans communication d'aucune sorte avec les autres parties du mastaba. Il ne renferme que des

statues du mort, statues qui quelquefois sont en assez grand nombre. C'est là le double, le *ka* du défunt, ou plutôt l'image ou les images qui lui servent de support ; et afin qu'il puisse jouir des offrandes que ses amis et ses parents apporteront dans la chambre, ou de la fumée de l'encens qu'ils y brûleront, un étroit boyau rattache le serdab à cette chambre. C'est par là que le double communique avec l'extérieur.

Au sommet du mastaba est l'orifice d'un puits rectangulaire de profondeur variée, il peut n'être que de douze mètres, il peut aller jusqu'à près de trente ; aucun escalier ne permet d'y descendre ; mais lorsqu'on est arrivé au fond à l'aide de cordes, on aperçoit l'entrée d'un étroit couloir qui tout d'un coup s'élargit en tous sens, c'est la chambre mortuaire qui est dans la verticale de la chambre extérieure, en sorte que les survivants qui y étaient réunis avaient le défunt sous leurs pieds. La chambre mortuaire est en général dénuée de tout ornement ; dans un coin est le sarcophage en pierre ; à l'origine on l'avait scellé avec soin, il contenait un corps embaumé dans du bitume ; mais non encore enroulé dans des linges et des bandelettes comme ce fut l'usage plus tard. Quel-

quefois un chevet en bois ou en albâtre était posé à côté du corps ; dans la chambre même aucun ameublement funéraire sauf deux ou trois grands vases qui devaient contenir un liquide, et des ossements de bœufs. Une fois le corps dans le sarcophage, on murait l'entrée du couloir, on remplissait le puits de pierres et de décombres ; personne donc ne pouvait pénétrer jusqu'au mort qui était ainsi entièrement préservé de toute violation possible, ou du moins qu'on avait cherché à préserver de toute atteinte. Ce n'était pas chose facile, car les violateurs et les pillards de tombes nous ont laissé mainte preuve de leur habileté et de leur persévérance.

Nous avons dit que la partie importante de la chambre c'est la stèle, une dalle en pierre qui a souvent la forme d'une fausse porte, et qui porte une inscription qui varie de longueur, mais dont le sens général est toujours le même. C'est une invocation à Anubis, le dieu représenté sous la forme d'un chacal, et qui est si intimement lié au « dieu grand », à Osiris, qu'un égyptologue anglais, Le Page-Renouf, considère les deux comme une même personne sous des noms différents. On demande à Anubis que

le défunt ait une bonne tombe dans l'Occident, et qu'il reçoive des offrandes en grand nombre dans certains jours de fête. Deux de ces jours sont consacrés à des divinités qui jouent un grand rôle dans le panthéon égyptien, Thoth, l'Hermès des Egyptiens, et Min, Amon générateur. Cette stèle est à tout prendre le seul élément religieux qu'on trouve dans la tombe de l'Ancien Empire, il n'existe aucune représentation des dieux ou d'actes de culte qui leur soit adressé. On voit parfois les cérémonies funéraires célébrées pour le mort, mais aucun acte d'adoration ou d'offrande à une divinité quelconque. Il ne semble pas que le mort ait besoin des dieux, sauf ceux auxquels s'adresse la stèle, et encore, comme le fait ressortir M. Maspero, l'invocation est-elle conditionnelle ; on promet aux dieux une offrande à la condition qu'ils procureront aux défunts toutes les offrandes auxquelles ils ont part eux-mêmes. J'irai même plus loin ; il me semble que cette demande en faveur du mort qu'il ait une bonne sépulture dans l'Occident, ne s'applique pas à la tombe dans laquelle la stèle est érigée, puisque la tombe est faite et achevée, mais à une tombe idéale qu'il aura dans l'Occident et

qui sera le double de celle qu'il a sur la terre, de même que les offrandes qu'il recevra seront le double de celles qui sont gravées sur les murs De cette tombe idéale, « il suivra les bons chemins, » il sortira pour arriver à l'existence riche, opulente et heureuse qui est dépeinte sur les murs.

On voit quelle importance a le double dans les idées des Egyptiens relatives à la vie future. Cette vie future est absolument copiée sur la vie présente dans ce qu'elle a de plus attrayant. C'est un bonheur tout à fait terrestre, et duquel l'élément religieux est presque absent ainsi que l'élément moral. Rien ne fait penser au jugement par lequel, d'après la doctrine du Livre des Morts, le défunt doit passer. Et cependant il est certain que le défunt est devenu un être divin, car on lui rend un culte, et on lui fait des offrandes comme à un dieu véritable ; son double a des prêtres, ce qui indique bien qu'il est autre chose qu'un simple mortel. Il y a lieu de remarquer que le titre de prêtre veut dire proprement esclave, serviteur ; le double a donc ses serviteurs, comme aussi les dieux qui ont la même catégorie de prêtres; les inscriptions bilingues traduisent ce

titre par prophètes. Le mort ou plutôt son double, arrivé dans l'autre monde est un être divin, objet d'une vénération spéciale, mais duquel les vivants n'attendent rien. On ne voit pas qu'il exerce la moindre influence sur ses descendants. Ce culte d'ancêtre est donc un simple hommage que l'on rend à un ascendant qui n'est plus, et auquel on souhaite toute espèce de prospérité. Cette adoration est une sorte de conséquence ou de prolongation de la vie terrestre. Les ancêtres, on les a connus ; de nombreux témoins ont assisté aux diverses phases de leur existence ; maintenant qu'ils échappent à la vue de ceux au milieu desquels ils ont vécu, qu'ils ont quitté cette existence qui a eu un matin et un soir, tout naturellement on suppose que, pareils au soleil qui reparaît après la nuit, ils reviendront à la vie.

Si pour les grands personnages de l'Ancien Empire celle-ci est peinte sous des couleurs absolument semblables à ce qui se voit dans ce monde, il n'en est pas ainsi du roi. Le souverain paraît être d'une nature différente de celle de ses sujets. Il n'est pas de la même race, et il est appelé à des perspectives tout autres.

Le roi est enterré dans une pyramide, et les textes qui sont gravés sur les murailles de la chambre funéraire n'ont aucun rapport avec ceux des tombes de l'époque. Rien qui rappelle la vie présente ou même le passé du souverain ; aucune allusion à un genre de vie semblable à celui qu'il menait sur la terre ; uniquement des textes religieux d'un mysticisme bizarre et souvent impossible à comprendre, et qui nous introduisent d'emblée au milieu de cette foule de dieux, de déesses, de génies bienfaisants ou de démons hostiles, de serpents et d'animaux étranges, dont l'imagination égyptienne a peuplé la région d'outre-tombe.

Il est peu de sujets sur lesquels on ait autant écrit, et sur lesquels on ait émis autant d'opinions les plus étranges que les pyramides. Cela vient en partie de ce que la plupart des auteurs de ces livres croyaient qu'il n'y avait qu'une pyramide, tout au plus deux, les grandes pyramides de Ghizeh, et qu'ils ignoraient que ce mode de sépulture avait été fort répandu parmi les rois de l'Ancien Empire. Nous connaissons maintenant plus de soixante-dix pyramides, de hauteurs, il est vrai, fort différentes, mais

dont la destination est la même. Une pyramide n'est qu'un tombeau, ce n'est qu'un tertre artificiel destiné à cacher une chambre sépulcrale. Ce qui l'a fait élever, c'est toujours cette même idée, le désir de préserver le corps des violations possibles, de le conserver absolument intact, afin que le double puisse survivre dans l'autre monde, et ne pas être anéanti. Une pyramide renferme du reste les mêmes éléments que ceux que nous avons décrits à propos de mastaba. A l'extérieur le temple, c'est-à-dire les salles où l'on vient rendre un culte au défunt, lui apporter les offrandes ; puis le long escalier conduisant à la chambre funéraire et qui correspond au puits : enfin la chambre placée au-dessous de la masse de la pyramide, et dans laquelle reposait le sarcophage en pierre qui, en plusieurs cas, est arrivé jusqu'à nous. La ressemblance est même poussée encore plus loin : sur la chambre funéraire ouvre une chambre plus petite reliée à l'autre par un étroit couloir et qui doit être le serdab, le réduit où l'on déposait les statues du roi défunt, qui étaient les supports de son double.

Les grandes pyramides de Ghizeh étant complètement dépourvues de toute inscription

et de tout ornement dans les chambres qu'elles renferment, on a longtemps cru que toutes étaient muettes et qu'elles ne nous apprendraient rien sur le sort de ceux qui y étaient déposés. Mariette lui-même soutint longtemps cette opinion, mais quelques fragments trouvés à Sakkarah ayant eveillé sa curiosité, à peine arrivé en Egypte en 1880, il fit immédiatement commencer des travaux dans deux pyramides à moitié ruinées qu'on avait négligées jusque-là. L'ouverture de ces deux pyramides fut son dernier triomphe. Cloué sur un lit de maladie dont il ne devait pas se relever, il envoya son ami, l'égyptologue allemand Brugsch voir quel était le résultat des travaux; au retour Brugsch apportait la nouvelle que les pyramides étaient ouvertes, qu'on avait trouvé les murs des chambres couverts d'inscriptions religieuses dont il avait copié quelques fragments; ce fut la dernière nouvelle scientifique qui arriva aux oreilles du mourant. Cette nouvelle fit grande sensation parmi les égyptologues; c'était une révélation, cela nous apprenait qu'à une époque aussi reculée que la cinquième dynastie, la religion, j'entends les croyances

de l'Egypte étaient déjà fort semblables à ce qu'elles furent dans la suite. Les principaux dieux du panthéon étaient déjà l'objet de la vénération des Egyptiens, les formules magiques existaient, et avaient la même efficacité qu'on leur attribuait plus tard ; les cérémonies, les offrandes s'y voyaient aussi. Tout cela nous est décrit dans une langue dont les caractères généraux sont tout semblables à ceux de l'époque classique. Les textes des pyramides sont un morceau de la littérature sacrée qui a dû exister déjà depuis longtemps. Et cela nous ramène à la question que nous posions il y a un instant : Que s'est-il passé entre l'époque thinite et l'époque memphite qui ait pu produire non pas un bouleversement, mais un développement si rapide et si prodigieux ?

Il y a maintenant cinq pyramides qui ont été ouvertes, et qui nous ont fourni des textes religieux ; ces textes se répètent de l'une à l'autre, mais ils ne sont pas tous exactement les mêmes. Il est évident que ce qui a été copié sur ces murs, ce sont des extraits d'un livre ou d'un recueil tout analogue au Livre des Morts, et qui décrivait la destinée du roi défunt après sa mort.

Voici le premier fragment qui ait été copié et traduit par Brugsch d'abord, puis par Lauth et enfin par M. Maspero auquel nous devons la collection et une traduction complète des textes des pyramides, qui est encore la seule que nous possédions. Ce que nous allons citer vient de la pyramide de Merenra, un roi de la Ve dynastie :

Celui qui se tient devant son père, celui qui se tient devant Osiris Merenra, c'est moi ton fils, je suis Horus, je suis venu vers toi, tu es purifié, tu es lavé, tu es ramené à la vie, j'ai réuni tes os, j'ai retrouvé ce que l'eau avait emporté, j'ai réuni ce qu'on avait séparé de toi, car je suis Horus, le vengeur de son père ; j'ai frappé pour toi celui qui te frappait, et je t'ai vengé, mon père Osiris Merenra, de celui qui te causait de la douleur. Je suis venu vers toi comme le messager Horus, celui qui t'offre des parfums, mon père Merenra, sur le trône de Ra Toum ; tu es le guide lumineux ; descends dans la barque de Ra, où les dieux aiment à entrer, où les dieux aiment à descendre, et où navigue Ra. Quand il fait jour, Merenra y descend, car il est Ra. Assieds-toi donc sur le trône de Ra, fais entendre tes paroles aux

dieux, car tu es Ra issu de Nout. Ra est enfanté tous les jours, Merenra est enfanté tous les jours comme Ra. Empare-toi de l'héritage de ton père Keb devant les neuf dieux d'On, puisqu'il l'a été préparé par les dix-huit dieux, les très grands, qui sont à la tête des esprits d'On. Les deux dieux, les très grands, qui sont à l'entrée des champs d'Aalou, t'établissent sur le trône d'Horus,... ceux qui te conduisent à leurs demeures excellentes, pures, qu'ils ont faites à Ra lorsqu'ils l'ont installé sur leurs trônes. »

On le voit, ce court fragment nous introduit d'emblée au cœur des doctrines égyptiennes telles que nous les retrouvons, avec quelques différences, à toutes les époques. Dans ce morceau qui est l'un des plus compréhensibles, Horus se présente devant Merenra qu'il appelle son père Osiris, et lui dit ce qu'il a fait pour lui. Il a accompli pour lui les rites de la purification, et moyennant cela Merenra revit, ses restes épars comme ceux d'Osiris se rapprochent et reconstituent son corps mis en pièces. Ce n'est pas le roi défunt qui parle, comme dans le Livre des Morts ; on s'adresse à lui, c'est un dieu qui lui annonce qu'il va revivre, et ce dieu se dit son fils,

Horus. Ainsi, à cette époque, le mythe d'Osiris est déjà connu, constitué si l'on peut s'exprimer ainsi, et il forme déjà le fond de la doctrine relative à la vie d'outre-tombe. Osiris est le fils de l'océan céleste Nout et de la terre Keb, c'est l'époux de sa sœur Isis. Attiré par la ruse de Set, il est tué et mis en pièces, c'est le soleil qui descend dans la tombe, dans la nuit; mais le fils d'Osiris, Horus, venge son père, il reconstitue son corps par ses purifications et ses moyens magiques, il le met sur le trône de son père Keb.

Quelquefois le mythe a des variantes, c'est Horus qui est considéré comme la nouvelle apparence d'Osiris, la forme sous laquelle il renaît ; mais ce qui est important à constater, c'est le souvenir lointain qui persiste dans cette légende, d'usages abandonnés depuis longtemps. Osiris n'est pas seulement mis à mort, il est mis en pièces, il est démembré par Set, et son fils, Horus, comment le venge-t-il ? en reconstituant son corps, en unissant ensemble et en resserrant ses membres épars. Il y a là certainement une trace de ce démembrement pratiqué dans les âges primitifs, et qu'on avait pris en horreur.

Chaque roi défunt doit subir un sort analogue à celui d'Osiris. Il devra passer par la mort, il devra lui aussi succomber sous les coups d'une puissance plus forte que lui, et à laquelle il ne peut pas résister. Mais il aura part aussi aux mêmes privilèges qu'Osiris, son fils le rappellera à la vie, et procurera à son double cette existence ; il faudra pour cela que toutes les cérémonies prescrites soient religieusement célébrées, et alors ce double divin sain et sauf jouira de la vie qui est le partage des dieux. Il deviendra Osiris lui-même, et c'est pour cela que le roi défunt s'appelle toujours l'Osiris. Comme tel il jouira d'une puissance et d'une intelligence divines. Il n'est plus lié par les bornes de la nature humaine, il peut faire ce qu'il veut, revêtir toutes les formes qu'il lui plaît, s'accorder toutes les jouissances de cette terre, et celles de l'au-delà, naviguer dans la barque de Ra, le soleil lumineux, et comme l'on ne voit pas très bien où commence le dieu et où il finit, ni ce qui le sépare d'un autre, il sera Ra lui-même, il naîtra comme Ra tous les jours, ainsi que le dit le fragment que nous avons cité. Il pourra même devenir tout autre dieu. Les perspectives de l'avenir sont

pour lui sans limites, à condition cependant que les formules magiques qu'on prononce à ses funérailles ou qu'on lui met dans la bouche soient suffisamment efficaces, qu'elles puissent briser toutes les résistances, réduire à l'impuissance tous les ennemis qu'il aura à affronter. On le voit, cette doctrine est une sorte de panthéisme, elle est fort semblable à ce que nous trouverons dans le Livre des Morts. Il est vraisemblable même que c'est le recueil où l'on a puisé les textes des pyramides qui est devenu le Livre des Morts, lequel sera pour tous, pour l'homme de condition inférieure aussi bien que pour le roi. Il est d'autant plus curieux qu'à cette époque ancienne, ce livre des pyramides paraisse être à l'usage exclusif des rois, et que le sort des autres défunts même haut placés nous soit dépeint comme une vie toute terrestre de laquelle l'élément divin est absent. Il y a là un contraste que nous ne savons comment expliquer.

En dehors de ce qu'ils nous apprennent sur le sort réservé aux défunts, les textes des pyramides nous apportent la doctrine de la ville d'Héliopolis, ou comme les Egyptiens l'appelaient, de la ville d'On ou An. Nous aurons

bientôt à nous occuper de cette doctrine, qui en résumé revient à ceci : Toum, le dieu qui sort de l'élément liquide, est devenu Ra, le dieu solaire, le roi qui gouverne l'Egypte. Comme Toum, Ra est le créateur de toutes choses, de ses propres membres, de son fils Horus qui naît tous les matins, et qui, ainsi que nous l'avons vu, venge son père, tombé sous les coups de Set. Nous trouvons déjà dans ces textes un nombre considérable d'êtres divins et de génies ; car la fertilité d'invention que les Egyptiens ont montrée dans le domaine de la religion et de la mythologie est quelque chose d'incroyable.

Retournant à notre point de départ, les défunts et la manière dont on les traitait, nous trouvons qu'à partir du Moyen Empire la coutume de l'embaumement, de la momification devient générale, elle prend pied d'une manière définitive. Le tombeau est la demeure du défunt, et les murs, quand ils sont décorés, porteront des représentations non seulement de la vie qu'on lui attribue dans l'autre monde, mais aussi des scènes de sa vie passée dont on suppose la prolongation. Les inscriptions deviennent quelquefois des biographies ; la car-

rière, la personnalité du défunt y prend une place plus grande, avec cela l'élément religieux n'y est point oublié comme dans les belles tombes de l'Ancien Empire ; les textes du Livre des Morts sont peints ou gravés sur les murs ou sur le sarcophage.

Quant aux rois des grandes dynasties, ils continuent à séparer le réduit où leur momie est déposée, des vastes salles où étaient admis leurs adorateurs. Les grands temples construits sur la limite du désert à Thèbes, et qui se nomment Deir-el-bahari, le Ramesseum, Medinet-Habou, ne sont que les chapelles funéraires rattachées au tombeau caché à quelque distance dans la vallée sauvage à laquelle les Arabes ont donné le nom de « portes des rois ». J'ai déblayé complètement l'un de ces temples construit par une reine dont le nom populaire est Hatasou. Sur les murs des terrasses dont il se compose, on voit d'abord ce qui concerne sa vie passée, sa naissance miraculeuse, car c'est Amon lui-même qui était son père ; son éducation, son couronnement par son père Touthmès qui voulait se l'associer et le placer à côté de lui sur le trône, puis ses guerres, son expédition dans le pays de Poun[1] à la

recherche de l'encens ; ses constructions, le transport de ses obélisques. Comme elle était non seulement de race divine, mais un dieu, elle avait institué dans certaines chambres de ce temple un culte qui lui était rendu, des offrandes toutes semblables à celles qu'on présentait à son père mort. Et cependant elle était encore en vie, et les dieux lui avaient promis un règne d'une durée illimitée. N'importe, son culte funéraire était déjà institué, il continuerait après sa mort. L'an passé on a trouvé sa tombe, dans la vallée sauvage que les rois ont choisie pour leur retraite. A l'extrémité d'un couloir qui a 270 mètres de long, on a pénétré dans sa chambre funéraire : la momie avait été enlevée ; sur le sarcophage ne sont gravées que des inscriptions religieuses, rien qui rappelle sa vie passée.

Les grands rois ses successeurs ont suivi son exemple. Le temple qui fait l'admiration des voyageurs et qu'on nomme le Ramesseum, est la chapelle funéraire de Ramsès II. Là aussi il a fait graver dans les détails les campagnes où il a triomphé de ses ennemis de l'Orient. Sa tombe est dans la vallée, et les représentations qu'on voit sur les murs sont

uniquement des textes religieux, tirés d'un livre que les rois affectionnaient, le Livre de l'hémisphère inférieur, qui nous décrit la course du soleil aux différentes heures de la nuit. Dans ce qu'on nomme les tombeaux des rois, il en est comme des pyramides, il n'y a jamais rien qui se rapporte à ce qui a été leur vie, aux événements dont elle a été marquée, tout au plus quelques noms de membres de leur famille.

J'ai cité le Livre de l'hémisphère inférieur. Le nom égyptien, c'est le « Livre de ce qu'il y a dans le Douat. » Le Douat, c'est l'autre monde, c'est la région que le soleil parcourt, lorsqu'il disparaît à l'Ouest, et avant de renaître à l'Orient. Cette région est bornée par deux montagnes. Quant à l'endroit où les Egyptiens la plaçaient, M. Maspero croit qu'elle se trouvait dans le même plan que le monde visible, mais au-delà des pays connus des Egyptiens. C'était comme une large vallée entourée de montagnes, au milieu de laquelle coulait un grand fleuve. Commençant à l'ouest, cette vallée remontait vers le nord, et faisant un grand circuit aboutissait à l'est où était la montagne près de laquelle le soleil se levait. Je crois cependant que la traduction « monde infé-

rieur » est bien exacte. A en juger par différents mots qui s'appliquent au Douat ou même à certaines représentations, c'est bien au-dessous de ce monde qu'il se trouvait, et le soleil quand il se couche descend plus bas que le monde visible.

Chaque centre religieux se figurait le Douat d'une manière un peu différente, et cherchait à glorifier son dieu local. Celui que nous connaissons le mieux, c'est celui de Thèbes, et le livre où il est décrit est une composition des prêtres d'Amon, composition dans laquelle ils ont peut-être fait rentrer un certain nombre d'idées venues d'ailleurs, mais où ils exaltent surtout leur divinité, Amon. Si le soleil n'est pas désigné sous le nom d'Amon, il n'en est pas moins représenté sous la forme d'un homme à tête de bélier, cet animal étant par excellence l'emblème d'Amon. Pendant la nuit le soleil traverse le Douat, nous assistons à ce qui se passe à chaque heure. A la douzième, il était arrivé à l'endroit d'où il devait sortir pour éclairer de nouveau le monde.

Nous avons conservé le livre sous deux formes différentes. A l'origine, il était à l'usage exclusif des rois, représenté avec les illustra-

tions sur les murailles des tombeaux ; puis on en composa une forme plus abrégée qui est contenue dans divers papyrus. C'est dans les tombeaux que nous trouvons la forme la plus complète. On a toujours soin de nous dire que cette description de chaque heure reproduite sur les murs du tombeau ou dans le papyrus, est la copie exacte de ce qui se trouve dans la partie la plus cachée du Douat, on nous indique même quelquefois de quel côté de ce réduit mystérieux on peut voir l'original dont ce qu'on nous montre est la copie.

Dans la première heure, le soleil traverse une sorte de vestibule qui a une longueur de 120 stades, il se nomme *ârrit*[1] : « cette ârrit, nous dit le texte, ce dieu grand la traverse en bélier », car il en a pris la forme. « Lorsqu'il a atteint cette ârrit, les morts qui le suivent ne montent point avec lui. Il adresse la parole aux dieux qui sont dans cette ârrit. » Ainsi, lorsque le soleil atteint l'Ament, l'Occident, il prend la forme d'un bélier, qu'il conserve pendant toute sa course nocturne. Il y a donc ici encore une différence entre les morts. Le mort royal, assi-

1. Les traductions qui suivent sont tirées de l'étude de M. Maspero : Les hypogées royaux de Thèbes

milé à Ra, participe à tous les privilèges du *soleil et fait le même voyage. Quant aux autres morts, ils n'ont pas tous la même destinée. Il y* en a qui restent dans ce vestibule de la première heure ; d'autres sont échelonnés sur divers points que le soleil doit atteindre. Il est vraisemblable que ce qui les condamne à rester ainsi dans une sorte d'état d'infériorité, c'est qu'ils ne sont pas en possession des formules magiques qui leur permettraient ou de monter sur la barque solaire, ou même d'être assimilés au dieu lui-même. Les dieux que Ra rencontre dans la première heure, il les retrouvera plus tard ; c'est une sorte de garde ou d'escorte qui l'attendait à l'arrivée ; ce sont des cynocéphales, puis des uraeus crachant des flammes pour l'éclairer, et les douze déesses qui successivement prendront place sur la barque divine. Le dieu leur parle ainsi : « Ouvrez-moi vos portes, donnez-moi accès à vos pylônes, éclairez-moi, guidez-moi, afin que vous soyez de mes membres, pour que je vous donne de mon corps, pour que je vous fasse avoir de mon âme, pour que je vous donne de mon pouvoir magique... » Et les dieux de répondre : « Voici qu'elles te sont ouvertes, les portes des régions mystérieuses...

voici qu'elles te sont ouvertes les portes de l'autre monde. »

Pendant les heures suivantes, le dieu traverse différents domaines. Dans chacun d'eux il a des ennemis à vaincre, qu'il punit en les livrant aux dieux cruels qui leur infligent les supplices les plus terribles. En revanche, il récompense ses fidèles, il leur distribue des champs qui produiront les victuailles dont ils ont besoin. C'est ce qui arrive dans la seconde heure où l'on voit des dieux couronnés d'épis et tenant à la main des pousses de palmiers. Ils sont cependant aussi chargés de combattre les ennemis de Ra. « Vous dont la forme est vivante, leur dit le dieu, et qui prononcez vos formules, vous qui êtes armés de vos épées et qui taillez en pièces les ennemis d'Osiris, vous dont les saisons sont durables, dont les années sont établies solidement... Demeurez en vos champs avec votre orge pour pains et pour gâteaux... Mon âme vit comme si elle était l'un de vous ; comme vous combattez pour moi et que vous me défendez contre Apopi, vous avez vie par mon âme, vous respirez par mon corps... faites que j'arrive vers l'horizon et que j'accomplisse mon passage vers l'Orient. Poussez des

cris de joie, dieux de l'autre monde, car c'est moi qui vous défends ; poussez des cris de joie, car je règle vos destinées. » La différence n'est pas très bien établie entre les diverses catégories de divinités. D'un côté Ra dit à ces dieux qu'ils dépendent de lui et qu'il est leur créateur, de l'autre il leur demande de lui venir en aide, de le défendre contre ses ennemis, et en particulier contre Apophis.

Pendant les heures trois à cinq, le dieu est sur un domaine qui appartient à Osiris Sokaris, c'est-à-dire la forme d'Osiris qui était surtout adorée à Memphis. Il semble donc, comme on l'a soutenu, que ce livre soit une compilation ; les prêtres d'Amon auraient rassemblé les différentes formes du Douat tel qu'on se le représentait dans plusieurs villes d'Egypte, et en auraient fait un livre unique, en y adaptant un commencement et une fin. C'est dans la description de ces heures que nous voyons s'exercer l'imagination fantastique des Egyptiens. L'on y voit des génies, mâles et femelles ; les uns, à tête d'oiseau, sont armés de couteaux, les autres sont des serpents monstres qui ont quelquefois deux ou trois têtes, ou sont munis de grandes ailes et perchés sur des jambes

humaines. L'un de ces serpents porte sur son dos quatorze têtes humaines, accompagnées de disques et d'étoiles. Tous ces êtres sont loin d'être inoffensifs. Voici par exemple ce qui est dit de ceux de la troisième heure : « Ceux qui sont dans ce dessin et qui sont dans la demeure d'Osiris, ils adorent ce dieu grand, et quand ce dieu grand leur a adressé la parole ils vivent, car en leur parlant, il leur accorde leur cœur, et ils reçoivent leurs têtes en même temps que son discours. Leurs occupations dans l'Occident, c'est de tailler et de trancher les âmes, d'emprisonner les ombres, d'entraîner quiconque leur tombe sous la main à leur place d'anéantissement ; ils lancent des flammes, ils produisent des feux, et les ennemis sont décapités par leurs épées. Ils acclament et ils poussent des hurlements de douleur lorsque ce dieu grand les laisse derrière lui ».

C'est au milieu d'êtres de cette nature que navigue Ra. Ils sont soldats de Ra et d'Osiris, ils combattent les ennemis des dieux, en même temps ils veillent sur les eaux célestes ; ce sont les âmes mystérieuses à qui Ra adresse ces paroles : « O vous dont j'ai rendu mystérieuses, dont j'ai caché les âmes, que j'ai mis à ta suite

d'Osiris pour le défendre, pour escorter ses images, pour anéantir ceux qui l'attaquent... vous dont les formes sont stables, vous dont les rites assurent l'existence, vous qui respirez l'air de vos narines, qui voyez de vos faces, qui êtes coiffés de vos voiles... qui avez des revenus d'offrandes à vous sur terre par l'office des prêtres du dieu... vous dont les âmes ne sont point renversées, dont les corps ne sont point culbutés, ouvrez vos cercles et tenez-vous à vos places, car je suis venu pour voir mes corps, inspecter mes images qui sont dans l'autre monde, et vous m'avez convoqué pour me permettre de leur apporter mon aide, si bien que je conduis à la rame ton âme au ciel, ô Osiris, ton âme à la terre... je monte en terre et le jour est derrière moi ; je traverse la nuit, et mon âme se réunit à vos formes pendant le jour, j'accomplis de nuit les rites qui vous sont nécessaires ; j'ai créé vos âmes pour moi afin qu'elles soient derrière moi, et ce que j'ai fait pour elles vous empêche de tomber au lieu d'anéantissement.

Le nome ou le domaine de la cinquième heure est le centre du territoire de Sokaris. Le dieu y réside, enfermé dans une sorte de

cellule qui a la forme d'une ellipse, qui est entourée de sable, et qui a pour gardiens des sphinx couchés. Sokaris a une forme très complexe ; il se compose d'un grand serpent ayant à droite deux têtes humaines et à gauche une seule tête humaine. Il a deux ailes entre lesquelles un dieu à tête d'épervier est debout. Tout cet ensemble, la légende nous le dit, ne forme qu'un seul dieu. Dans cette heure on voit aussi neuf haches plantées en terre dont la première porte une couronne blanche, et la dernière une couronne rouge, c'est évidemment une ennéade de dieux Devant eux sont les gardiens de « l'étang des plongés », cinq dieux à corps humain et à têtes d'animaux. L'étang est figuré dans les sculptures. Les plongés sont des génies dont la tête est embrasée et dont le corps est dans l'eau.

Nous ne suivrons pas Ra dans son odyssée à travers les douze heures de la nuit, dans laquelle les figures changent, mais où les paroles prononcées par Ra ou les dieux parmi lesquels il circule, sont d'une monotonie que des prêtres égyptiens pouvaient seuls accepter. A la douzième heure le soleil renaît sous la forme d'un scarabée. Pour cela, tiré à la remorque par douze femmes,

il est entré par la queue d'un énorme serpent qui se nomme « la vie des dieux », et il est ressorti par la bouche ; c'est ainsi qu'il arrive à l'orient du ciel, d'où il naît de la déesse Nout. Il n'est pas seul à être entré dans le serpent, avec lui sont ses dévots : « ils entrent, âmes fidèles, en cette image mystérieuse du serpent, et ils en sortent serviteurs rajeunis de Ra chaque jour » ; ce sont les morts qui en accomplissant exactement toutes les pratiques magiques, ont obtenu de monter sur la barque de Ra, « ils naissent en terre chaque jour après que ce dieu grand, le Soleil, est né en l'est du ciel ». Tel est l'un des rares passages qui parle de défunts autres que le roi, car celui-ci est d'emblée assimilé au soleil. Encore ne voyons-nous pas bien comment ces défunts arrivent de la terre à la douzième heure de la nuit, ni si tout le monde peut prétendre au privilège de traverser le grand serpent et d'en ressortir rajeuni.

Le livre dans ce qui est dans le Douat est l'un des meilleurs exemples de l'incohérence qui règne dans les idées religieuses des anciens Egyptiens. Il serait bien difficile au milieu des scènes fantastiques qui passent sous nos yeux,

de démêler une unité de conception, en dehors de ce qu'il s'agit de la course du soleil, ou plutôt du roi qui est devenu le grand dieu. Si l'on voulait chercher la clef du symbolisme bizarre qu'on rencontre dans ce livre, on se heurterait sans cesse à des contradictions, à des idées qui sont en opposition directe les unes avec les autres. Je crois que pas plus que les anciens Égyptiens nous ne devons chercher à les concilier.

Après les couloirs où était gravé le livre que nous venons d'analyser, se trouvait la chambre funéraire où il y avait presque toujours un mobilier, des présents et des offrandes, afin que le double pût, en sortant du sarcophage, s'accorder quelques délassements. On y mettait aussi des figurines qui avaient un double but : elles aidaient le défunt dans les travaux qu'il avait à faire dans les champs Elysées, puis elles égayaient sa solitude. Les morts craignaient d'être seuls ; cette idée n'est pas spéciale à l'Egypte, on la trouve aussi en Grèce ; c'est là ce qui a poussé les survivants à mettre dans les tombes les figures de tout genre qu'on recueille aussi bien dans les nécropoles d'Egypte que dans celles des îles grecques ou de Tanagra.

La conclusion à tirer de cette rapide revue de la sépulture égyptienne aux diverses époques, c'est que pour les habitants des rives du Nil, la vie se prolongeait par le double, par cette projection, cette sorte d'ombre du corps qui était nécessaire à la vie, et qui continuait à exister au delà, à condition cependant que le corps fût préservé de la destruction. Voilà pourquoi les Egyptiens ont cru nécessaire d'embaumer les morts, et cela avec tant d'art et d'habileté, que les momies au travers de plusieurs milliers d'années sont arrivées jusqu'à nous.

SOURCES PRINCIPALES

Jéquier (G.). *Le livre de ce qu'il y a dans l'Hadès.* Paris, 1894.

Mariette (A.). *Les tombes de l'Ancien Empire* (extrait de la *Revue archéologique*, 1868).

Maspero (G.). *Etudes de mythologie et d'archéologie égyptiennes*, vol. I et II. Paris.

— *Les inscriptions des Pyramides de Saqqarah*, Paris, 1894.

Wiedemann (A.). *Menschenvergötterung im Alten Aegypten.* Urquell, Bd VII, le même auteur dans Morgan, *Recherches sur les origines de l'Egypte*, t. II, ch. v.

TROISIÈME CONFÉRENCE

La doctrine d'Héliopolis, l'Ennéade, le dieu Amon de Thèbes, la réforme religieuse d'Aménophis IV.

Y a-t-il une religion égyptienne ? Telle est la question que nous devons nous poser avant d'aborder l'étude des croyances qui ont été à la base du culte, et de toutes les cérémonies que nous voyons représentées sur les monuments. Si l'on entend par religion un corps de doctrines parfaitement définies, au moins dans les grandes lignes, et auxquelles se rattachent tous les adhérents : un système bien coordonné dans lequel tout se tient, où il n'y a pas de contradiction et formant un ensemble harmonique, on peut hardiment répondre qu'il n'y a pas de religion égyptienne. Il y a des croyances très variées, et très vivantes, il y a des divinités, il y a des mythes, il y a des cultes ; mais tout cela ne se manifeste nullement avec l'unité qui se présente d'emblée à notre esprit, quand nous parlons de la religion chrétienne, ou de la religion musulmane.

Il y a à cela des causes multiples qu'il importe d'envisager ici. Et d'abord si sous nous reportons aux origines, nous voyons un certain nombre de tribus ou de clans ayant chacun leur dieu ou leur enseigne, et que Ménès a réunis sous son spectre lorsqu'il a fondé un royaume unique. Mais quand Ménès a réussi à subjuguer ces tribus, peut-être plus ou moins errantes avant lui, quand il les a forcées à s'établir dans les diverses localités qui sont devenues pour chacune sa résidence, et qui ont formé ce qu'on a appelé plus tard les nomes ou les provinces, il n'a pas fait passer le niveau sur leurs cultes, et sur leurs croyances ; il n'a pas contraint ces tribus à adopter son dieu quel que fût son nom. Il en résulte qu'elles ont continué à révérer et à adorer chacune le dieu qui lui était propre. La divinité qui était à l'origine l'enseigne de la tribu est devenue le grand dieu de la province, et ce grand dieu avait un nom différent de celui de la province voisine, il était représenté par un autre symbole.

A côté de cela, en dépit de cette diversité d'origine, si quelque chose devait pousser les Egyptiens à l'unité, c'étaient les conditions phy-

siques et climatériques absolument les mêmes dans lesquelles vivaient tous les habitants, d'un bout à l'autre du royaume. Prenez une autre région du monde, l'Italie ou la Grèce l'habitant de la plaine ne vit pas exactement comme celui de la montagne, ni comme celui du bord de la mer. Ce qui détermine les mœurs et les habitudes, c'est ici le pâturage, la neige qui recouvre la montagne, les forêts qui croissent sur les pentes ; là c'est la saison favorable au labour, aux semailles et à la moisson ; là encore les vents et l'état de la mer. En Egypte, depuis Assouan jusqu'à la côte de la Méditerranée, les conditions étaient absolument identiques. Pas moyen d'habiter sur les montagnes entièrement arides ; la vie n'était possible que dans la vallée, et là seulement où arrivait l'eau fertilisante du Nil. Le grand fleuve, c'était le monarque absolu qui par son inondation dispensait le nécessaire à la terre : l'Egypte était un don de sa générosité. Encore la terre ne pouvait-elle produire que grâce au soleil, cet autre roi qui gouvernait l'humanité. Les phénomènes naturels si simples et si peu nombreux, frappaient l'esprit des hommes primitifs qui instinctivement les rapportaient à leurs dieux : mais comme ces

dieux n'étaient pas les mêmes, il y avait des différences dans la manière dont on rattachait ces phénomènes à leur action ; en particulier ils conservaient leurs noms différents.

Cependant si l'on étudie la véritable nature des divinités dont le culte était établi dans les principales villes d'Egypte, on verra que ce qui les distingue, c'est avant tout le nom et l'apparence qu'elles revêtaient dans telle ou telle localité ; à Thèbes, c'était Amon le bélier ; à Dendérah, Hathor une déesse ; à Hermopolis, Thoth un ibis ; à Edfou, Horus un faucon ; mais en somme ils ont tous les mêmes attributs fondamentaux, parce qu'ils sont tous les mêmes forces de la nature, ou pour mieux dire, car il faut renoncer aux mots abstraits, ils sont tous les êtres vivants dont l'action se manifeste dans les mêmes phénomènes naturels. Toute philosophie naissante, a dit Cousin, est une philosophie de la nature, et incline déjà au panthéisme . Cette phrase est absolument vraie appliquée à la religion égyptienne, c'est une religion de la nature, ce sont les manifestations des forces de la nature sous toutes leurs formes, ou, pour employer l'expression égyptienne, toutes les naissances qui sont les dieux , tout peut devenir dieu à

un moment donné. Mais cette conception n'a rien de fixe, de déterminé ; il n'y a, je le répète, point de système, point de logique serrée qui soit à la base de cette philosophie. Ces idées sont venues à l'esprit de tel ou tel, peut-être dans l'ancien temps, elles existent, personne ne leur contestera le droit de vivre et de subsister à côté d'autres qui semblent en être la négation ; de là souvent les contradictions les plus flagrantes qu'on rencontre d'un texte à l'autre. Ajoutez à cela la tendance de l'esprit égyptien à tout conserver, et l'on comprendra que ce domaine des croyances religieuses soit devenu à première vue un dédale inextricable.

Nous trouvons dans la religion une tendance tout à fait analogue à ce qu'on rencontre dans d'autres domaines, par exemple la langue ou l'art. Voyez la peinture, regardez les figures dans les tombeaux de la plus belle époque. A côté d'une hardiesse et d'une fermeté de trait étonnantes, à côté d'une habileté extraordinaire à représenter en deux ou trois coups ce qui caractérise une figure ou un animal, vous vous trouvez en présence de fautes énormes que pas plus que nous un artiste grec n'aurait supportées, même n'eût-il pas été l'un des grands maîtres.

Par exemple une tête de profil placée sur un corps de face, ou telle position des épaules qui viole de la manière la plus odieuse les lois élémentaires de l'anatomie. C'est par là qu'on a commencé, ce sont les procédés de l'enfance, et un artiste même de la belle époque ne craindra pas d'y recourir ; personne ne le lui défend ; cette loi inflexible du progrès qui fascinait les artistes grecs, n'existe pas pour lui.

Il en est de même en religion, il n'y a pas de doctrine arrêtée, par conséquent il n'y a pas d'hérésie ; les dieux eux-mêmes admettent cette diversité. Amon ne trouvera pas mauvais que dans les sculptures de son temple on fasse une place à d'autres divinités que lui : au contraire il les recevra gracieusement, et même il leur donnera une part des offrandes que lui apportent ses fidèles.

On peut pourtant dire de certaines divinités qu'elles sont reconnues dans toute l'Egypte. Ce sont les personnifications des éléments cosmiques : Ra, le soleil ; Hapi le Nil ; Osiris qui est souvent aussi le Nil ; Hathor en qui l'on peut quelquefois reconnaître la terre. Mais si l'on étudie de près telle divinité locale, on trouvera qu'on lui applique les mêmes épithètes

qu'à l'un des grands dieux cosmiques, et qu'elle aussi peut être considérée comme la personnification d'un de ces éléments.

Il y a cependant une localité d'Egypte où l'on a essayé d'arriver à une sorte d'unité dans la croyance, et même de la faire prévaloir dans le pays, c'est Héliopolis, appelée en égyptien An ou On. Cette ville est certainement l'une des plus anciennes d'Egypte, et elle devint une sorte de capitale religieuse du pays. Son collège de prêtres était puissant et très lettré : il avait eu longtemps une réputation méritée, on y enseignait tout ce qui tenait à la religion, dont faisait partie la médecine.

Plus tard, à l'époque romaine, la ville et son collège étaient tout à fait tombés. Strabon en parle avec beaucoup de mépris. Il nous dit qu'il a vu là les maisons de prêtres, lesquels autrefois étaient des philosophes et des astronomes ; mais que de son temps ils ne s'occupaient qu'à faire des sacrifices et à montrer le temple aux étrangers, comme un certain Chérémon qui vint à Héliopolis avec Aelius Gallus, et qui affichait un grand savoir, mais dont on se moquait comme d'un fanfaron et d'un sot.

Héliopolis joue un grand rôle dans les inscriptions religieuses, et elle a une place importante dans la géographie mythologique qui n'est point la même que la géographie terrestre. Car il y a une Egypte mythologique avec ses villes et ses sanctuaires. Dans ce pays céleste, On est la capitale, la ville par excellence.

C'est donc une erreur, quand dans un texte religieux, on interprète toujours un nom géographique par le sens qu'il a dans la carte terrestre du pays. Nous voyons souvent par exemple qu'Osiris est nommé comme étant le dieu de Didou, la ville de Busiris dans le Delta, et l'on en a conclu qu'Osiris était une divinité de la Basse-Egypte. Mais si l'on consulte le Livre des Morts, on verra que Didou ne correspond point à une ville du Delta, c'est une région de l'est, où Osiris doit naître et recevoir le souffle de vie, et où il est représenté comme étant le soleil levant. Ailleurs Didou est en parallèle avec l'est, comme Abydos avec l'ouest. A un moment donné le culte de ces grands dieux s'est localisé ici ou là, on leur a fait une demeure à laquelle on a donné le nom de l'une des régions qu'ils habitaient dans

la légende, et depuis lors on s'est habitué à les considérer comme originaires de cette localité. Cela se voit pour plusieurs. Il s'est passé pour la déesse Neith ce qui est arrivé à Osiris. Neith est certainement l'une des divinités que les Horiens ont apportées avec eux puisqu'elle s'appelle quelquefois « celle qui montre le chemin » : elle s'est fixée à Saïs dans le Delta, son culte y a été établi. Sous les dernières dynasties Saïs est devenue une ville d'une grande importance, et l'on a élevé à sa déesse des édifices magnifiques ; mais ce n'est pas de là qu'elle est sortie, elle n'a pas remonté le fleuve pour rejoindre les Horiens de l'époque thinite, elle a suivi le chemin inverse.

Il est curieux de rechercher comment il se fait qu'Héliopolis soit devenue la capitale religieuse de l'Egypte. Son nom An ou On est comme nous l'avons déjà fait remarquer, celui des Anou que nous considérons comme étant la population autochthone, indigène, à laquelle sont venus se mêler les conquérants étrangers. An veut dire aussi un pilier en pierre. Ce pourrait donc être la ville du pilier. Cela peut venir de ce que dans cette ville le dieu Ra Toum était adoré sous la forme d'une

pyramide ou d'un obélisque. Quoi qu'il en soit, il est curieux qu'On, qui par son origine paraît se rattacher à l'élément indigène, soit devenu celle des villes d'Egypte qui seule a exercé une certaine prééminence dans ce qui touche à la religion.

Le corps, l'ensemble des dieux d'Héliopolis constituait une neuvaine. Pourquoi ce nombre neuf ? il faut y voir une idée particulière sur la nature et l'influence des nombres. Si trois était considéré comme le symbole de ce qui était complet, auquel il ne manquait rien, à plus forte raison trois fois trois, neuf, l'était-il ; il représentait quelque chose de parfait, de forme arrondie, un cercle irréprochable comme un certain gâteau auquel on avait donné ce nom. Ce n'est pas à dire que la neuvaine soit toujours composée d'une manière identique. Le plus ancien catalogue que nous en trouvions se lit dans les textes des pyramides : « O vous la grande neuvaine des dieux qui est dans Héliopolis, Toum, Schou, Tafnout, Keb, Nout, Osiris, Isis, Set, Nephthys, enfants de Toum, son cœur se dilate sur vos naissances, en votre nom des neuf. » Il y a là un jeu de mots que nous ne pouvons rendre en français, une asso-

nance entre le mot se dilater et le mot neuf. Cette liste est répétée absolument la même dans le Rituel d'Abydos, à propos du don du collier, par conséquent dans une inscription de près de deux mille ans postérieure à la première. On remarquera que dans ces deux listes le nom d'Horus manque complètement. Les huit dieux qui suivent Toum sont appelés ses enfants, mais lui-même est inclus dans la neuvaine Dans les textes des pyramides, on trouvera d'autres exemples où les dieux sont dix, onze ou même douze, parce que l'un ou l'autre a été dédoublé, a été cité sous deux natures différentes. Dans un chapitre du Livre des Morts, les dieux sont neuf y compris Toum; la plupart des versions remplacent Set par Horus, quelques-unes citent Hathor à la place de Nephthys. Enfin dans un livre dont nous aurons à parler, et qui se trouve à l'entrée de presque tous les tombeaux des rois, la liste de la neuvaine est la suivante : Toum, Khopri, (Ra scarabée), Schou, Tafnout, Keb, Nout, Isis, Nephthys et Nou. Cette fois c'est Osiris qui manque et qui est remplacé par Nou, l'élément liquide.

Cherchons maintenant à nous rendre compte

du sens que les théologiens d'Héliopolis attachaient à cette Ennéade. D'emblée nous sommes frappés de ce que nous avons en premier lieu des dieux cosmiques, et une description très sommaire, un résumé de ce qu'a été la création. A l'origine existe Nou, l'eau primordiale, l'élément liquide duquel sort Toum le soleil, l'agent qui va créer et organiser le monde. Mais Toum a un autre nom, Ra, le premier roi des dieux et de l'humanité. Les textes des pyramides appellent le dieu toujours Ra Toum ; mais le nom de Ra a fini par prévaloir. Ra est le dieu par excellence, celui qui a une sorte de prééminence sur tous les autres dieux d'Egypte, tandis que le nom de Toum a été appliqué surtout au soleil couchant. Le soleil levant c'est Ra Khopri, Ra scarabée, celui qui sort de sa propre substance, c'est-à-dire qui renaît de lui-même. Quoique la forme du dieu qui a nom Ra ait très vite éclipsé Toum, néanmoins Toum est le plus ancien, c'est lui qui était seul dans le Nou, sortant du Nou, à tel point qu'on pourrait presque le confondre avec le Nou lui-même. Il y a lieu de remarquer que Toum n'est en général représenté que sous l'apparence d'un homme, ainsi l'agent créateur primordial a la forme

humaine. Cela ne veut pas dire qu'on le considérât comme ayant été un homme, mais tous les dieux, tous ces créateurs, ceux qui font naître ou qui organisent, tous ceux qui contribuent à donner au monde l'apparence qu'il a, ce ne sont pas des êtres abstraits, ce sont des êtres vivants, auxquels il faut bien donner une forme, peut-être même plusieurs, suivant le moment où s'exercera leur activité. Il y aura d'autres dieux que Toum qui auront la forme humaine, mais il est le premier à l'avoir eue, aussitôt après sa sortie de l'eau.

Les dieux qui suivent nous sont donnés comme ses enfants. M. Maspero partant de cette idée a reconstitué une filiation complète de ces dieux ; ce ne seraient pas les enfants de Toum seulement, ce serait toute sa postérité dans laquelle on peut reconnaître plusieurs générations. Les enfants de Toum seraient les deux premiers Schou et Tafnout qui auraient donné naissance à Keb et Nout ; ces deux divinités auraient eu les deux couples suivants pour enfants : Osiris et Isis, Set et Nephthys. En dépit du grand savoir que M. Maspero a mis à sa démonstration, on peut se demander s'il n'a pas été trop précis, s'il n'a pas donné aux con-

ceptions des prêtres d'Héliopolis une forme plus arrêtée qu'ils ne leur en donnaient eux-mêmes. Car cette filiation ne semble pas établie d'une manière invariable dans les textes.

Le premier couple d'enfants qui naît de Toum, et de Toum seul, c'est Schou et Tafnout, qu'on appelle quelquefois des jumeaux. Schou est aussi un dieu à forme humaine qui porte souvent une plume sur la tête, il s'appelle le fils de Ra et même le premier-né. Il a une fonction spéciale, il se glisse entre deux autres des enfants de Toum, Keb et Nout, et il soulève Nout, le ciel, qu'il sépare de la terre. Le « soulèvement de Schou », c'est l'expression habituelle pour le firmament, et l'on voit souvent le dieu les deux bras levés, soutenant la déesse Nout qui est arquée au-dessus de la terre. Il n'est pas douteux qu'il faille voir dans Schou, l'air : du reste le nom du vent est le même ; c'est donc l'air qui supporte le ciel. Ce soulèvement du firmament par l'action de Schou est l'un des premiers actes de la création ; avant cela il n'y avait que Ra Toum ainsi que nous l'apprend un texte du Livre des Morts où le défunt dit ces paroles : Je suis Toum, quand je suis seul sortant de Nou ; je suis Ra à son apparition,

lorsqu'il a commencé son règne », et le commentateur ajoute : « Ra a commencé à apparaître en roi lorsqu'il n'y avait point encore de soulèvement de Schou. »

Schou est devenu le dieu local de deux villes, Thinis dans la Moyenne Egypte, et Sébennyte dans le Delta. Dans les temples qui lui sont dédiés, il porte un double nom Anhour Schou, c'est-à-dire Schou qui apporte le ciel supérieur. Il est considéré comme un dieu guerrier, et il se confond avec une forme d'Horus qui se distingue aussi par son caractère belliqueux.

La sœur de Schou, c'est Tafnout, dont le nom vient d'un verbe qui veut dire cracher, c'est *la cracheuse. Il est naturel de voir* en cette déesse l'eau du ciel, la pluie qui tombe sous l'influence de Schou. Tafnout est une déesse léontocéphale ; sous son nom de Tafnout elle n'a pas de sanctuaire spécial, nous ne connaissons pas ainsi que pour Schou, de ville qui lui ait été consacrée, mais on trouve Tafnout comme second nom d'autres déesses à tête de lion, en particulier de Sokhit, la compagne de Phtah ; et alors de même que toutes les déesses léontocéphales, ce n'est pas l'eau qu'elle représente, c'est au contraire le feu destructeur, et on

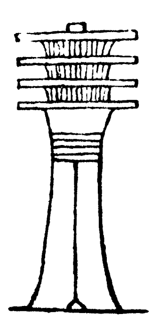
lui donne l'épithète de « la brûlante, celle qui vit dans la fournaise ». On voit par ces deux exemples que le sens primitif de ces divinités cosmiques a promptement dévié de leur nature première, et qu'il y a peu de logique et de fixité dans les conceptions religieuses.

Une seconde paire d'enfants de Toum, c'est Keb et Nout. M. Maspero veut les faire naître de Schou et Tafnout, mais si un texte de très basse époque parle de Keb comme étant le fils de Schou, il n'en est pas de même de la déesse Nout, sa compagne ; elle est toujours appelée fille de Ra. Ce sont ces deux divinités que Schou a séparées en soulevant la déesse, dont le corps touche la terre par la tête et les pieds, en sorte qu'il forme comme une voûte au-dessus de la terre. Il n'y a aucun doute à avoir sur ces deux divinités, c'est la terre et le ciel, la terre étant ici l'élément masculin, est représentée comme un homme couché à terre. Ces deux époux ont une nombreuse postérité dans le panthéon. Keb est souvent appelé le père des dieux, non pas de tous, puisque plusieurs l'avaient précédé, mais des autres membres de la neuvaine d'Héliopolis. Keb, c'est le plus ancien père, comme Nout est la

plus ancienne mère dans l'ordre des divinités. Nout cosmique est toujours représentée comme la déesse abritant le monde de son corps, et soutenue quelquefois par les bras de Schou. C'est d'elle que naissent les étoiles, et tout ce qui peuple le firmament. Keb et Nout seront les parents des deux dernières paires de l'Ennéade, Osiris et Isis, puis Set et Nephthys.

Osiris est certainement le plus intéressant des dieux Egyptiens, c'est le seul, comme nous le verrons, chez qui l'on retrouve quelque chose qui ressemble à un caractère moral ; mais ici, il est dieu cosmique, il représente un élément ou une création, et nous avons à rechercher quelle est sa nature dans l'Ennéade. Qu'il soit fils de la terre et du ciel, de nombreux textes nous l'attestent ; mais à quelle idée répond son nom ? Ne faut-il pas peut-être le considérer comme étant l'emblème ou la figure de différents êtres? Nous inclinerions volontiers à cette dernière idée, d'autant plus que cette variété, ce vague, dans la conception d'Osiris, correspondrait bien à la tendance générale que nous avons déjà souvent signalée dans les croyances religieuses. Il est certain qu'Osiris est d'abord l'élément humide, le Nil, et c'est pourquoi dans une des listes de

l'Ennéade, il est remplacé par Nou. Il serait l'eau fertilisante, l'eau fécondante qui, unie à Isis la terre végétale, la terre qu'il contribue à enrichir par l'inondation, donnerait à l'Egypte sa richesse et sa végétation luxuriante. Ici donc la terre qui était l'élément masculin dans le couple de Keb et Nout, deviendrait la mère par excellence suivant le titre qu'on donne souvent à Isis.



L'un des emblèmes les plus fréquents d'Osiris, c'est ce qu'on transcrit sous le nom de *dad* ou *didou*, qu'on a interprété de diverses manières. On l'a appelé un quadruple autel, on y a vu une série de quatre colonnes dont on ne distingue que les chapiteaux étagés; M. Maspero le considère comme étant un arbre ébranché dont les contours ont été régularisés. Les textes ne nous laissent point de doute à cet égard. Le didou est une représentation conventionnelle du squelette humain, de l'épine dorsale à laquelle les côtes sont attachées et qui est posée sur les deux jambes. Il n'est pas rare qu'on surmonte ce squelette d'une tête, même portant

des plumes. Or, si ce squelette est celui d'un homme, on peut en conclure qu'Osiris est une représentation de l'être humain mâle, et Isis de la femme. Osiris et Isis seraient donc dans la cosmogonie d'Héliopolis les êtres humains primitifs. Ils donneront naissance à Horus, mais celui-ci n'apparaît pas dans l'Ennéade ancienne, il est d'une date postérieure. M. Maspero nie qu'Osiris représente jamais le soleil ; mais je me permettrai de faire remarquer à mon savant confrère que dans l'une des vignettes du Livre des Morts, l'emblème Didou figure le soleil levant; c'est au chapitre XV, où se trouvent les hymnes à Ra à son lever et à son coucher. Or, si Osiris est le soleil, et si en même temps il est l'être humain issu de la création, né de Keb et de Nout, cela nous conduit tout naturellement au mythe Osirien par excellence, à cette assimilation entre la vie de ces deux êtres ; Osiris le soleil, disparaît, c'est qu'il est mis en pièces et périt, comme le corps de l'homme à sa mort.

Un dernier couple se compose de Set et Nephthys; ce couple est souvent en guerre avec Osiris et Isis, mais cependant pas toujours. Je suis enclin à croire avec M. Maspero que Set

représente la terre du désert, rocheuse, aride, celle qui ne produit rien, et que par conséquent on peut considérer comme ayant une sorte d'hostilité à l'égard de la terre bienfaisante à laquelle Osiris fait produire de riches moissons. Nephthys dans cette idée n'aurait été attribuée à Set comme épouse que par symétrie, et pour donner naissance à ceux qu'on appellera ses compagnons. Il y a lieu de remarquer que dans la théologie d'Héliopolis la lutte entre Osiris et Set apparaît à peine. Ces mythes, ces légendes, où l'on parle de la mort d'Osiris sous les coups de Set, ou de la vengeance qu'Horus tire de Set qui a fait périr son père, tout cela, ce sont des développements postérieurs, qui ont pris naissance dans telle ou telle localité du pays.

Set représente-t-il autre chose que la terre aride du désert, a-t-il comme Osiris une signification astronomique? On pourrait le croire à lire certains passages du Livre des Morts ; mais il y a peut-être une autre assimilation à faire du dieu du désert. De même qu'Osiris représente l'être humain primitif, il me semble qu'on peut voir dans Set le monde animal, et surtout l'animal sauvage du désert, celui qui habite cette terre dont Set est le dieu. Qu'on remarque

combien souvent il est dit dans le Livre des Morts que Set lui-même ou ses compagnons prennent des formes d'animaux. C'est que ces animaux, avec la terre dans laquelle ils vivaient, formaient le domaine, l'élément qui portait le nom de Set, et qui était né aussi de la terre et du ciel.

Les légendes subséquentes nous apprendront que ce n'était pas là toute la postérité de Keb et de Nout. Ils avaient pour enfants des êtres malfaisants, ceux qu'on appelle quelquefois du nom de révoltés, et d'autres encore, que les dieux eurent de la peine à vaincre. Mais là nous sortons de l'Ennéade.

Si nous résumons chronologiquement ce que nous a appris la série de ces neuf noms, nous voyons que de l'élément liquide primordial Nou, sort le soleil créateur Ra Toum, qui de sa propre personne fait naître d'abord Schou et Tafnout, l'air et l'humidité, puis un autre couple Keb la terre dans son ensemble, la terre considérée comme le support, la base sur laquelle reposent toutes choses, et Nout le ciel. Le ciel ne prend sa place et ne vient former une voûte au-dessus de la terre que lorsque Schou a soulevé la déesse, la séparant de la terre.

Alors peuvent naître d'autres dieux, enfants de Keb et de Nout, c'est d'abord Osiris et Isis, le Nil qui féconde la terre et la couvre de végétation, c'est aussi le couple humain primordial qui doit faire sa demeure sur la terre, puis c'est Set et Nephthys, la terre aride du désert, qui ne saurait rien produire, qui n'est que pierre et rochers, et le monde animal qui s'y trouve et contre lequel l'être humain a quelquefois à combattre. On le voit, cet historique de la création tel qu'il ressort de l'Ennéade d'Héliopolis est assez complet. Il n'y manque guère qu'un élément, c'est le feu. A cet égard nous pouvons nous demander si nous n'avons pas fait erreur dans l'une de nos interprétations. Ne nous sommes-nous pas laissé tromper par l'étymologie du nom de Tafnout que nous avons appelée la cracheuse, et en qui nous avons vu l'eau du ciel ? Ne devrions-nous pas nous attacher plutôt à son apparence, qui est celle d'une déesse léontocéphale, et nous rappeler que les déesses à tête de lion sont en général des déesses du feu. Je n'émets cette idée qu'à titre d'hypothèse ; de cette manière les deux premiers jumeaux seraient l'air et le feu, et aucun des éléments ne ferait défaut à la liste.

Il existe un livre qui nous donne la doctrine d'Héliopolis sous une forme plus développée que l'Ennéade. Ce livre est gravé à l'entrée de toutes les tombes royales, il se nomme « l'adoration de Ra dans l'Ament et l'adoration de Temt, dans l'Ament ». L'Ament, c'est l'Occident, c'est la région où se dirigent les morts. Ce livre est donc l'adoration de Ra Toum, car je considère cette forme Temt comme étant une forme plus ancienne du nom de Toum. Il y a soixante-quinze formes de Ra, a chacune desquelles le lecteur s'adresse ; il l'appelle par son nom, en lui disant : « Acclamation à toi, puissance suprême ! » et il y ajoute une phrase qui résume l'attribut principal de cette forme. Pendant ce temps soixante-quinze figures de porcelaine, qui sont les formes de Ra, sont placées sur le sol. Il n'y a donc que des formes ou des naissances de Ra ; c'est lui-même qui se donne tous ces corps, ces apparences dans lesquelles nous retrouvons les différents éléments cosmiques. En outre ces formes variées indiquent qu'il est en possession de certaines qualités, de certains attributs, dont chaque forme est l'emblème. Ainsi on s'étonnera peut-être de ce que l'une des

premières formes de Ra soit celle du scarabée ; mais cela revient à dire qu'il se reproduit par lui-même, qu'il est son propre fils. L'appeler un scarabée, c'est dire qu'il n'aura point de fin puisqu'il pourra sans cesse renaître de sa propre substance. Une autre forme de Ra, c'est Tonen, l'un des noms de la terre ; il revient à deux reprises ; une fois il est dit qu'il met au monde ses dieux, et qu'il façonne ce qui est en lui, une autre fois qu'il est l'engendreur qui détruit ses enfants, ce qui lui donne une certaine ressemblance avec le Cronos, le Saturne de la mythologie grecque. Ra prendra aussi la forme du grand disque qui fait voir le monde et qui éclaire l'Ament, c'est donc le soleil dans sa manifestation la plus frappante, pendant le jour, et lorsqu'il luit dans l'Ament, dans l'Occident, dans la région sous la terre. La lune paraît aussi dans la série.

Ce qui montre que ce livre est bien la doctrine d'Héliopolis, c'est que parmi les soixante-quinze formes du dieu, nous trouvons l'Ennéade telle que nous l'avons décrite. Les dieux se suivent, mais les derniers ne sont pas arrangés en paires comme dans les listes que nous avons citées. C'est Toum Khopri, Schou,

Tafnout, Keb, Nout ; jusque là l'ordre est le même, puis viennent deux déesses, Isis et Nephthys, et enfin Horus et Nou, remplaçant Osiris et Set. Ces différents dieux sont précédés de formules souvent vagues et difficiles à comprendre ; nous arrivons à déterminer d'après ces formules les éléments qu'ils représentent ; mais ces éléments sont personnifiés par d'autres formes ; nous l'avons vu pour la terre, il en est de même pour l'eau et le feu. L'Ennéade se trouve près du commencement du livre, mais très vite nous nous apercevons que ce livre a été composé ou plutôt coupé en morceaux dans un but rituel. Il n'y a aucun ordre dans ces soixante-quinze acclamations à Ra, on les répète sur les soixante-quinze figures qui paraissent jouer là le même rôle que les grains d'un chapelet : mais l'énumération est tout à fait confuse ; c'est un labyrinthe où nous cherchons en vain un fil conducteur ; nous passons de la terre au ciel, des astres à l'enfer, d'un élément à l'autre, sans qu'il nous soit possible de saisir aucune transition. Nous pouvons cependant constater quelques données qui sont d'un grand intérêt, surtout si l'on veut com-

parer la cosmogonie des Egyptiens à celle *d'autres nations. Ainsi l'attribut de la parole est* donné à la divinité. Ra parle et, par ce moyen, appelle les êtres à l'existence. C'est là une de ses qualités fondamentales à laquelle le livre fait souvent allusion. La parole créatrice est l'un des agents les plus efficaces de sa puissance. C'est aussi l'un de ses privilèges les plus désirables que les esprits bienheureux auront en partage quand ils atteindront l'autre vie.

Dans ces soixante-quinze formes de Ra, on ne voit apparaître distinctement ni l'homme ni les animaux. Il est évident que ces êtres sont des créations au second degré qui sont dues à l'action d'une des formes de Ra; ainsi dans un autre texte, les habitants de l'Egypte sont appelés une larme d'Horus ; et l'une des formes de Ra, c'est le pleureur, « celui qui crée l'humidité qui est en lui ». Ce que nous avons dans ce livre que j'ai appelé « Litanie du Soleil », lorsque je l'ai traduit pour la première fois, ce sont des éléments purement cosmiques ; c'est le monde avant que l'homme ait paru, et c'est pourquoi nous constatons l'absence complète de tout élément moral dans cette doctrine d'Héliopolis ; le bien et

le mal sont encore choses inconnues. Il y a *bien des ennemis de Ra*, des êtres qu'il est appelé à combattre ; mais c'est ce qui s'oppose à l'ordre qu'il veut établir. La création est souvent représentée comme une lutte entre le créateur et les éléments rebelles qu'il doit subjuguer. On pourrait voir dans cette guerre un type de la lutte entre le bien et le mal ; mais s'il en est ainsi, la valeur morale du bien est certainement fort affaiblie. Ce n'est pas chez les dieux cosmiques que nous trouvons la loi morale qui se montre d'une manière si frappante dans la légende d'Osiris.

Si nous nous demandons maintenant quel nom il faut donner à cette doctrine d'Héliopolis, il n'y a pas à hésiter, c'est de l'hénothéisme ou même du panthéisme. Tout est la création ou l'émanation de Ra Toum, et tout doit y retourner, car le livre que nous venons d'analyser rapidement, cette énumération des soixante-quinze formes de Ra, ce n'est que l'introduction à de longues prières du défunt dont l'espérance la plus vive, le vœu le plus ardent, c'est d'être assimilé, identifié avec Ra, de n'être plus qu'un avec lui. Ainsi la divinité primordiale manifestée par Ra embrasse tout ; Ra est la source

de laquelle émanent tous les dieux qui sont ses manifestations, les défunts n'aspirent qu'à rentrer en lui.

C'est certainement ce qu'on appelle d'ordinaire le panthéisme ; mais je me garderai cependant d'affirmer que la religion égyptienne soit le panthéisme, ni même qu'elle ait commencé par là. Cette caractéristique ne s'applique qu'à la doctrine d'Héliopolis dont nous ne connaissons pas l'origine. A côté de cette tendance très marquée, nous trouvons des dieux dont l'existence individuelle paraît bien établie, nous trouvons aussi des textes où il semble que la personnalité du défunt subsiste distincte, et ne se fonde pas dans le Grand Tout. C'est ce que nous disions au début, il n'y a pas de système unique dont les lignes soient arrêtées d'une manière définitive ; il y a des contradictions frappantes, et l'on peut dire que les croyances des anciens Egyptiens sont un mélange de doctrines les plus variées, et où il ne faut pas chercher l'harmonie. Si nous voulons nous rendre compte de ce qu'elles ont été, commençons par distinguer les temps et les localités. C'est ce que nous avons fait pour la doctrine cosmogonique que nous avons cher-

chée à Héliopolis. Là, nous pouvons le dire sans hésiter, c'est du panthéisme.

Si nous nous transportons dans d'autres villes, nous trouverons encore le principe de l'Ennéade, mais pas aussi strictement maintenu qu'à Héliopolis, puis c'est le dieu local qui est à la tête, et qui prend la place de Toum ; ainsi à Thèbes, la série comprend plus de neuf dieux, parce que les paires comme Osiris et Isis ne comptent que pour un. En revanche, on y a ajouté Amon qui est le dieu par excellence, soit de la localité, soit des grandes dynasties qui en sont originaires. Le dieu de Memphis, c'est Phtah ; on croit bien retrouver aussi dans cette ville une Ennéade ; mais ici comme à Thèbes, c'est plutôt le principe de la triade qui prévaut, cette triade consistant en père, mère et enfant.

On s'étonnera peut-être que je n'aie pas parlé d'Amon. Il est vrai que c'est celui des dieux d'Egypte que nous rencontrons le plus fréquemment dans les sculptures des temples. Il s'appelle d'ordinaire Amon-Ra, ce qui indique déjà que ce n'est pas autre chose que le grand dieu qui à Héliopolis s'appelle Ra Toum, ou Toum Ra. Amon est la divinité de Thèbes qui apparaît surtout depuis la XIe dynastie, quand cette

ville devint la capitale de l'Egypte, et que le pouvoir royal s'y transporta. Thèbes ayant beaucoup grandi et augmenté en importance, son dieu, que la dynastie royale considérait comme son père, prit une position particulièrement élevée, au milieu des autres divinités du pays ; et c'est en son honneur que les générations successives élevèrent l'un des temples les plus gigantesques qu'ait construit l'humanité, temple qui devint presque une ville, et dans lequel on trouve un résumé de toute l'histoire d'Egypte.

On cite bien une Ennéade de Thèbes ; mais elle est de date récente. Il me paraît probable qu'elle a été composée par symétrie avec celle d'Héliopolis. Dans les textes des pyramides, on ne voit guère Amon mentionné que sous la forme de Min, qui est l'Amon générateur. A Thèbes il est le chef d'une triade composée de lui-même, de la déesse Mout et de Chons. Mout veut dire la mère, elle est représentée sous la forme d'un vautour, et l'on peut dans bien des cas la considérer comme étant un symbole du ciel. Quant à Chons c'est certainement une divinité lunaire, qui elle-même se dédouble, car il y avait au moins deux Chons à Thèbes. Amon

s'appelle souvent le mari de sa mère, ce qui veut dire qu'il représente surtout la force productive génératrice, comme le sont dans la nature le soleil et l'eau. De même qu'Osiris, Amon est presque toujours représenté en homme tenant un sceptre, et coiffé de deux plumes. Mais il a un animal qui lui est spécialement consacré et dont il revêt aussi l'apparence, c'est le bélier. C'est pourquoi les temples d'Amon sont souvent précédés de longues allées de béliers, qu'on appelle faussement des sphinx. Le nom de sphinx désigne un animal complexe, un lion à tête humaine qui est l'emblème de Toum, et qui est placé à l'entrée de ses temples, comme par exemple à Héliopolis.

Toute la doctrine relative à Amon est de date plus récente que celle d'Héliopolis, mais elle a avec cette dernière les plus grands rapports. Il y a cependant quelques différences, quelques traits qui sont spéciaux à Thèbes et qui distinguent Amon de Toum ; ainsi on l'appelle le roi des dieux, et c'est pourquoi les Grecs en ont fait Zeus. Amon a quelque chose de plus humain que Toum, il est plus anthropomorphe dans le caractère ; comme nous le verrons, il intervient volontiers dans les affaires des

hommes. Il se rapprocherait davantage de certaines divinités de la Grèce, sans cependant qu'on retrouve en lui un caractère moral comme dans Osiris. Cette intervention de la personne du dieu dans les choses humaines paraît être un côté de la doctrine que les prêtres de Thèbes ont mis particulièrement en relief, et auquel ils ont donné une grande importance. Ainsi la théogamie, c'est-à-dire l'union d'Amon avec la reine mère, donnant naissance au souverain, est certainement une invention thébaine, de même que les statues parlantes dont nous aurons à nous occuper. Aussi le rôle d'Amon se manifeste-t-il surtout à l'époque des grandes dynasties thébaines, lorsque Thèbes était dans toute sa splendeur, et lorsque son dieu avait la première place au milieu des nombreuses divinités du pays.

Et cependant si nous consultons tous les livres qui nous parlent d'Amon, si nous étudions sa nature véritable, sans donner trop d'importance à tel ou tel détail, nous trouvons qu'Amon ressemble absolument à Toum ou à Ra, il a les mêmes attributs, le même pouvoir, la même origine. Le fond de la doctrine n'est pas différent. C'est toujours cette sorte de pan-

théisme assez vague, qui est sujet à ce que j'appellerai des intermittences ; tantôt créateur et créature, dieu et homme, père et fils sont absolument distincts, tantôt au contraire ils se fondent l'un dans l'autre, de manière à ne plus former qu'un être unique.

Nous avons plusieurs hymnes à Amon qui nous renseignent exactement sur ce qu'il est et sur l'idée que les Egyptiens se faisaient de lui. Voici un fragment de l'un d'eux qui doit remonter à l'époque thébaine :

« Forme unique, produisant toutes choses, l'un, l'unique qui crée tous les êtres. Tous les humains sont sortis de ses yeux, et les dieux sont nés de la parole de sa bouche ; c'est lui qui crée les herbes qui nourrissent les bestiaux, et les plantes nutritives pour les hommes, celui qui fait vivre les poissons du fleuve et les oiseaux du ciel, qui donne le souffle à celui qui est encore dans l'œuf... celui qui nourrit les insectes qui rampent, comme ceux qui volent, qui donne le nécessaire aux rats dans leurs trous, et qui nourrit les insectes de tous les bois. »

« Hommage à toi, auteur de toutes choses, l'un, l'unique, celui dont les bras sont nombreux, qui se repose et qui cependant veille

sur les humains, qui se repose et qui cependant recherche le bien de toutes les bêtes, Amon qui maintient en vie toutes choses. Toum et Harmachis t'adorent dans toutes leurs paroles et te disent : Adoration à toi, car tu demeures en nous, nous nous prosternons jusqu'en terre devant toi qui nous produis. — Toutes les bêtes te saluent, et toutes les régions te font entendre leurs acclamations, dans la hauteur du ciel, dans toute la largeur de la terre, et dans la profondeur de la mer. Les dieux sont couchés devant ta Majesté, ils exaltent l'âme de leur créateur, ils sont joyeux devant celui qui les a engendrés. Ils disent : Viens en paix, père des pères de tous les dieux, qui as suspendu le ciel et refoulé la terre, auteur des choses, créateur des êtres, prince suprême, chef des dieux, nous adorons ton âme[1].

A première vue on pourrait être trompé par cet hymne, et voir dans Amon un dieu créateur indépendant de ses créatures, pourvoyant à leur existence, comme le ferait le dieu du monothéisme hébraïque. Mais il n'en est rien; dans d'autres fragments il est appelé le dieu de la lune Ani, ou plus souvent encore le soleil

1. Traduit par M. Grebaut.

qui parcourt le Nou dans ses barques ; on finit en disant qu'il a créé l'humanité et toutes choses parce qu'il est Toum Khopri. Or, nous savons qui est Toum, l'être unique, primordial, qui sort de l'élément liquide. On le voit donc, l'identité avec la doctrine d'Héliopolis est complète, au moins dans les grands traits.

Un autre genre de documents que nous avons sur le dieu, ce sont les décrets par lesquels Amon confère aux morts certains avantages et certains privilèges dont ils jouiront dans l'autre vie. Ces décrets sont quelquefois précédés d'une sorte d'hymne en l'honneur du dieu. Voici quelques lignes de l'un de ces décrets qui date de la XXIe dynastie : Le dieu auguste, le maître de tous les dieux, Amon Ra, l'âme auguste qui fut au commencement, le grand dieu qui vit de vérité, le dieu du premier cycle qui a enfanté les dieux des autres cycles, et par qui sont tous les dieux, le un unique qui a fait tout ce qui existe quand la terre a commencé d'être à la création, aux enfantements mystérieux, aux formes innombrables et dont on ne peut savoir l'accroissement... maître souverain de l'être, tout ce qui est existe parce qu'il est, et quand il a commencé d'être, rien

n'était que lui ; dès la première aube de la création il était déjà le disque solaire, prince des splendeurs et des radiances, celui dont l'apparition donne vie à tous les humains[1]. »

Ces quelques lignes suffisent à faire comprendre l'esprit qui inspire le morceau tout entier.

Ainsi Amon, ici encore, est l'être unique de qui tout émane, et qui se manifeste dans ses créations telles que le soleil et la lune, et en même temps il est l'eau primordiale qui est l'origine de toutes choses.

Le caractère panthéiste de ces croyances se montre encore mieux dans un très long hymne de date relativement récente, puisqu'il ne remonte qu'à Darius, et qui est gravé sur les murs du temple de l'oasis de Thèbes, par conséquent en dehors de l'Egypte proprement dite. Ce temple était dédié à la triade d'Amon Ra, et l'on y voit aussi d'autres divinités, par exemple Toum et Thoth. Non seulement Amon leur donne l'hospitalité dans son sanctuaire, mais il s'identifie complètement avec eux. En voici quelques fragments[2] :

1. Traduit par M. Maspero.
2. Traduit par Brugsch.

« Il est Ra qui existe par lui-même, ses os sont d'argent, sa peau d'or, ses cheveux de lapis, ses cornes sont comme de l'émeraude. Il est le dieu bon qui repose dans son propre corps et qui se donne naissance à lui-même sans sortir du sein maternel... Quand il éclaire le monde les cycles des dieux sont en adoration devant sa face, ils l'élèvent aussi haut que le ciel, et ils lui adressent leurs prières à lui le créateur de ses enfants. Quand il se montre dans le monde caché, ils le célèbrent ainsi que leurs compagnons... ils célèbrent sa Majesté royale, leur seigneur qui se manifeste en toutes choses, et qui a donné des noms à toutes choses, depuis les montagnes jusqu'aux fleuves.

Car il est l'Amon qui réside en toutes choses, ce dieu vénéré qui était dès le commencement. C'est d'après ses desseins qu'existe la terre. Il est Phtah, le plus grand des dieux, celui qui devient un vieillard et qui se rajeunit comme un enfant, dans une durée éternelle. »

Ainsi nous voyons déjà le dieu appelé Ra, et ayant l'apparence du roi qui règne à Héliopolis, ainsi que nous le retrouverons plus tard dans un mythe. Il est aussi l'Amon, c'est-à-dire le dieu caché qui réside en toutes choses,

et en même temps le grand dieu de Memphis, Phtah le créateur. Mais il y a aussi des allusions à d'autres dieux, et aux mythes d'autres localités : « Ta demeure dès les vieux âges était sur la hauteur d'Hermopolis, tu parcours la terre et l'oasis ; lorsque tu es sorti de l'eau comme l'œuf mystérieux, la déesse Amentit est près de toi. Tu as pris place sur la vache, tu as saisi ses cornes et tu as nagé dans l'eau de Mehourit, quand il n'y avait point encore de plante. Tu es allé au nome de Cusae, là se trouve ton image, celle du dieu Herschefi, ton bélier auguste de Cusae, et tu te reposes après que des myriades et des milliers de dieux sont sortis de toi. Ce que tu as rejeté est devenu Schou, ce que tu as craché est devenu Tafnout, en sorte que tu as créé l'Ennéade, au commencement de l'être. » A plusieurs reprises il est assimilé à Osiris : « Ton auguste bélier réside à Didou, il réunit ensemble les quatre dieux du pays de Mendès. » C'est lui aussi qui dans le monde inférieur règne sur les âmes comme Osiris. L'hymne fait parcourir au dieu les localités les plus importantes de l'Egypte, et partout il est dit qu'il en est le grand dieu : « Le cœur de la déesse Saosis est réjoui quand tu demeures sur le territoire

d'Héliopolis. Tu es là l'eau de l'inondation, l'Amon et le roi du grand palais d'On... Le pays de Memphis s'ouvre devant toi, sous la forme de Phtah, le premier-né des dieux, celui qui était au commencement. Ton trône est dressé à Memphis, ton bélier est pareil à celui d'Amon Ra. » On ne peut pas résumer plus clairement la doctrine égyptienne que dans cette phrase : « Ton trône est élevé en tout lieu où tu désires, et quand tu le veux, tu multiplies tes noms. » Il n'y a donc qu'une seule divinité, qui porte un nom différent, suivant la localité où elle réside, c'est-à-dire où son culte est célébré.

Dans les grandes villes d'Egypte, à Thèbes, comme à Héliopolis, comme aussi à Memphis, il s'était constitué des collèges de prêtres qui étaient une puissance dans l'Etat, surtout quand ils résidaient dans la ville que le Pharaon avait choisie pour sa capitale, ou dont il tirait son origine. Les listes que nous trouvons çà et là, de donations faites par le roi à tel ou tel temple, montrent bien quelle était l'importance de ces collèges et quelle influence les prêtres devaient exercer sur le gouvernement du royaume. En Egypte l'ordre des prêtres avait certainement le premier rang, à tel point qu'il est infiniment

rare de trouver un personnage haut placé qui ne soit pas attaché au culte de telle ou telle divinité. Ce titre pouvait dans la plupart des cas être un titre *in partibus*, mais le personnage ne tenait pas moins à le posséder, cela lui donnait un rang plus élevé, et cela lui assurait peut-être certains privilèges. Aussi la religion était-elle intimement liée au gouvernement, ou comme nous dirions aujourd'hui à la politique ; et l'on peut se demander si dans l'essai de révolution religieuse que tenta un roi de la XVIII[e] dynastie, Aménophis IV, c'est le côté séculier ou le côté religieux qui l'a poussé.

La XVIII[e] dynastie est la dynastie des grands rois d'Egypte : c'est celle en particulier qui a produit Thoutmès III, le conquérant et l'organisateur, celui qu'on peut à juste titre appeler le grand. L'un des successeurs de Thoutmès III, vers la quatrième année de son règne, fut tout d'un coup saisi d'une idée étrange. Il s'appelait Aménophis comme son père, et sous une influence que nous ne connaissons pas, il résolut de détruire le culte de tous les dieux d'Egypte autres que les dieux d'Héliopolis, et parmi ceux-ci de donner la première place à la manifestation la plus brillante de Ra, le disque

solaire Aten. Ce disque devint son seul dieu. Il le fit toujours représenter de la même manière, un soleil lançant des rayons qui se terminent par des mains. C'est à ce disque solaire Aten qu'il adresse ses adorations, et qu'il fait des offrandes qui consistent surtout en fruits et en légumes. Jamais Aten n'est anthropomorphe, il est toujours le disque solaire avec ses rayons. Pour mieux établir le nouveau culte, le roi changea son nom, il se fit appeler « la splendeur du disque solaire, » et en outre, il fit effacer sur les monuments les noms des autres dieux égyptiens, jusque dans son propre cartouche, qu'il avait eu en premier lieu, ou dans le nom de son père. Il semble bien que ce soit sur le nom d'Amon à Thèbes qu'il se soit acharné, et c'est ce qui ferait croire que sa haine s'attachait non pas tant à la doctrine, au dieu lui-même, qu'au collège de prêtres que le dieu avait à son service, et dont il redoutait les empiètements.

Il ne voulait plus non plus de Thèbes pour capitale, et il alla fonder dans la moyenne Egypte à un endroit nommé maintenant Tell el arna une ville où il établit son nouveau

culte, et où il se bâtit un palais dont quelques restes se voient encore aujourd'hui. Dans la montagne voisine sont les tombes de sa famille et des grands du royaume, où le roi s'est fait représenter sous une singulière apparence, quelque chose qui a presque l'air d'une caricature, quoiqu'il ait les mêmes vêtements et les mêmes coiffures que les autres rois. Son menton très saillant et imberbe, la longueur disproportionnée de ses membres, le développement graisseux de tout le corps, une sorte d'apparence féminine maladive, le distinguent de tous les autres rois d'Egypte; et, pour lui plaire, non seulement toute sa famille, mais toute sa cour s'est fait représenter avec un type analogue. Il il y a chez ce roi un goût particulier, qui n'a pas encore été expliqué. Sa capitale ne dura guère plus que lui, ses descendants directs de la première génération revinrent déjà au culte d'Amon, et des autres divinités.

Le culte d'Aten ressemble absolument à celui qui était célébré en l'honneur des dieux que le roi proscrivait, mais ce qu'on y remarque, ce sont de très beaux hymnes dans lesquels on célèbre la puissance du disque solaire. Ces hymnes sont toujours sur le même

thème, plus ou moins développé, ce sont des fragments du même livre. Il y a certainement de la poésie dans plusieurs d'entre eux. Voici quelques fragments du plus étendu[1] :

« Splendide est ton lever à l'horizon céleste, ô Aten, dieu vivant, principe de la vie. Tu parais à l'Orient remplissant la terre de ta beauté. Tu es beau et grand, tu resplendis élevé au-dessus de la terre ; tes rayons enveloppent l'univers, rendant la vie à toutes les créatures. Comme Ra tu leur apportes le nécessaire, tu dardes tes rayons sur la terre, et le jour suit tes pas. Tu te couches à l'Occident, la terre est dans la nuit comme un mort ; les hommes dorment dans leurs demeures, leurs têtes sont couvertes, aucun ne voit celui qui est à côté de lui... Le lion sort de sa tanière et les serpents mordent. Le ciel lumineux s'obscurcit, la terre devient muette, car le créateur a disparu à l'horizon.

Au matin il apparaît éclatant sous la forme d'Aten, le jour dissipant les ténèbres. Tu répands tes rayons et la terre est en fête. Ils se réveillent se tenant sur leurs pieds, ils purifient leurs membres et se revêtent de leurs habits.

1. Traduit par Bouriant et par M. Breasted.

Ils lèvent leurs mains en adoration, parce que tu illumines la terre entière. Ils font ce qu'ils ont à faire, les animaux se couchent dans les pâturages, les arbres et les plantes s'épanouissent, les oiseaux volent hors de leurs nids, et leurs ailes se tendent implorant ton image... Tes rayons pénètrent jusqu'au fond de la mer, et ils animent l'enfant dans le sein de sa mère... » Le poète continue la description de l'enfant que le dieu calme afin qu'il ne pleure pas.

Tu as formé la terre suivant ta volonté, quand tu étais seul, les hommes, les animaux domestiques et les bêtes sauvages, tout ce qui est sur la terre et qui marche, tout ce qui est haut et qui vole de ses ailes, le pays de Syrie, de Kousch et d'Egypte. Tu as mis chacun à sa place.

» Tu es le dieu unique, qui a réuni ses formes à celles du disque vivant, soleil levant, resplendissant, qui va et vient, toutes ces formes sont en toi Dieu unique...

Quoique certainement le caractère panthéiste soit moins marqué que dans d'autres morceaux, parce que cet hymne s'adresse à un dieu qu'on ne voit jamais représenté que sous une seule forme, cependant le fond de la doctrine est le

même, un dieu unique qui comprend et duquel émanent toutes choses, et dont la manifestation la plus frappante est Aten, le disque solaire.

Ce n'est donc pas la doctrine que le roi voulait réformer. Il voulait avant tout se débarrasser des collèges de prêtres qui le gênaient, et pour cela unifier le culte dans tout le pays, et l'organiser à sa manière. Il exercerait ainsi une domination incontestée par le moyen de la religion. Mais cette unité forcée répugnait trop à l'esprit égyptien. Aménophis IV échoua dans son entreprise qui fut une révolution politique bien plutôt que religieuse.

SOURCES PRINCIPALES

Bouriant, U. *Deux jours de fouilles à Tell el-Amarna.* (*Mémoires de la mission archéologique française*, I. p. 1.)

Brugsch, H. *Reise nach der grossen Oase el-Khargeh*, Leipzig, 1878.

Grébaut, E. *Hymne à Ammon-Râ*, Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, vingt et unième fascicule Paris, 1875.

Maspero, G. *Études de mythologie et d'archéologie égyptiennes*, I, II.

Maspero, G. *Les momies royales de Deir el-Bahari (Mémoires de la mission archéologique française,* I. p. 594).

Naville, E. *La litanie du soleil.* Inscriptions recueillies dans les tombeaux des rois à Thèbes. Leipzig, 1875.

Wiedemann, A. *Religion of the ancient Egyptians.* Londres, 1897.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Le Livre des Morts. — Le jugement. — Osiris. Le pessimisme chez les anciens Égyptiens.

Quand Champollion, après avoir rendu au monde savant le clef du déchiffrement des hiéroglyphes, alla étudier les monuments du musée de Turin, son attention fut attirée par un grand papyrus d'une longueur de près de 20 mètres, écrit en lignes verticales d'hiéroglyphes, surmontées par une bande de vignettes. Il en retrouva des fragments de différente longueur, écrits en hiéroglyphes ou en hiératique, et voyant qu'il s'agissait de défunts et de ce qui les concernait dans l'autre monde, il appela le livre « Rituel funéraire ». L'étude de cet important document était l'un des sujets qui attiraient à Turin le jeune Lepsius lorsque, en 1836, il allait à Rome rejoindre M. de Bunsen qui le premier l'avait poussé à s'adonner aux études égyptologiques. Lepsius s'aperçut

bientôt que le titre donné par Champollion au livre n'était pas exact. Ce n'est pas un rituel, il ne contient pas de prescriptions minutieuses sur la manière dont les cérémonies du culte doivent être pratiquées, ou du moins s'il s'en trouve parfois, elles ne sont que l'accessoire ; en outre, ce n'est pas un prêtre qui prononce les paroles, lesquelles sont mises toujours dans la bouche des défunts. Aussi Lepsius donna-t-il à cette composition le nom de *Todtenbuch*, *Livre des Morts*. Ce titre ne nous dit rien sur la nature du livre, il nous apprend seulement, ce qui est parfaitement exact, qu'il était destiné aux défunts. Le grand papyrus de Turin fut publié par Lepsius en 1842, et il a été longtemps la base de tous les travaux relatifs à ce sujet. C'est au même savant qu'on doit la numérotation des chapitres qui forment la division du livre.

On se tromperait fort en considérant le Livre des Morts comme un ouvrage ayant un commencement et une fin, et dont les différentes parties suivent un ordre régulier. Ce n'est pas une unité, c'est un recueil de morceaux indépendants les uns des autres, comme le seraient les Psaumes. La présence de l'un des chapitres

n'implique pas la présence de celui qui dans tel autre papyrus est le suivant. C'est une collection de prières ou d'hymnes qui sont supposés être les paroles du mort lorsqu'il atteint l'autre vie. Ces morceaux sont des genres les plus divers, mais tout se passe dans l'Ament, dans la région de l'Occident à laquelle il est parvenu. Ici, le mort nous décrit les diverses transformations par lesquelles il passe ; là ce sont les portes qu'il doit traverser, à certaines conditions qui lui sont indiquées par le gardien. Ailleurs, il nous parle des génies malfaisants qu'il a à combattre, ou de la vie qu'il mène dans les champs Elysées, dans lesquels c'est surtout l'agriculture et la navigation qui l'occupent. Ici, il paraît comme un être incomplet auquel on donne une tête et un cœur ; on reconnaît une vague réminiscence du démembrement des âges anciens, et une protestation contre cet acte. Là, il passe en jugement devant Osiris, dans une scène fameuse sur laquelle nous aurons à revenir. Dans tout cela il y a un mélange confus des doctrines les plus diverses, c'est l'image la meilleure des croyances religieuses des Egyptiens. Nous assistons là à tout ce qui peut arriver au défunt. Il n'a pas devant

lui une voie bien tracée dont il ne puisse pas s'écarter. Les métamorphoses par lesquelles il passe, les dangers auxquels il échappe, les apparences qu'il revêt, tout cela ne représente pas des états successifs qu'il a à traverser conformément à une loi immuable, c'est tout ce qui peut lui arriver, toutes les perspectives entre lesquelles il peut choisir, à condition cependant que les formules qu'il récite soient suffisamment efficaces, ou qu'il connaisse bien les noms qu'il doit savoir. Mais rien ne l'oblige à passer par ces divers états, nous ne sommes nullement certains que toute âme doive paraître devant Osiris pour être jugée par lui, la sanction, l'obligation fait défaut.

Et cependant ce livre était nécessaire aux défunts, on le copiait sur les murailles de leurs tombeaux, sur les parois de leurs sarcophages, sur les linges qui servaient à les envelopper, et surtout sur des papyrus qu'on plaçait entre les bandelettes enroulées autour du corps. Comme il n'y a pas d'ordre suivi dans le livre, ces papyrus diffèrent beaucoup par le contenu et par la longueur. Pour tel défunt deux ou trois chapitres suffisaient, évidemment ceux que lui et les siens aimaient le mieux ; pour un

autre il faudra un texte beaucoup plus développé. Celui-ci se contentera de vignettes tracées à l'encre comme le texte lui-même, celui-là voudra de belles illustrations en couleur qui sont souvent faites aux dépens de la correction du texte. Ce devait être une question d'argent, de prix, qui déterminait la dimension ou la beauté plus ou moins grande du papyrus.

Le livre a un titre général sur le sens duquel nous ne sommes pas d'accord ; en général, on le traduit : « le livre de la sortie au jour, ou dans le jour, ou pendant le jour » ; une longue étude de ces textes m'a conduit à une interprétation un peu différente, je traduis : *le livre de la sortie du jour*, c'est-à-dire *de son jour*. La vie d'un homme, c'est son jour qui a un soir et un matin. Sortir de son jour, ce n'est pas quitter la vie, dans le sens de perdre l'existence. Nous savons qu'il y a plusieurs des éléments qui composent l'homme, lesquels conservent la vie, en particulier son double. Sortir du jour, c'est être délivré de cette durée fatale et déterminée qu'a toute vie terrestre, ne plus avoir de commencement et de fin, avoir une existence sans limites dans le temps et dans l'espace ; de là ce complément si fréquent à

l'expression sortir du jour « sous toutes les formes que veut le défunt ».

Ce livre est divisé en chapitres, eux aussi de longueur fort différente ; en général le chapitre se compose du titre, de la vignette, d'un texte plus ou moins développé, puis quelquefois d'une rubrique indiquant à quelle occasion ce chapitre est lu, ou quelle influence cette lecture aura sur le sort du défunt. Les titres sont comme ceux-ci : le chapitre de sortir du jour et de vivre après être mort, le chapitre de ne point faire de travaux dans le monde inférieur, le chapitre d'entrer et sortir dans le monde inférieur, d'empêcher le défunt d'être mangé par les serpents dans le monde inférieur, de repousser le crocodile qui veut enlever au défunt son pouvoir magique, de donner le souffle, de boire de l'eau, d'ouvrir la bouche, de donner au défunt un cœur ; puis c'est l'entrée dans la salle des vérités, où a lieu le jugement. Qu'on ne croie pas que le texte décrit la manière dont se fait ou doit arriver ce qui est mentionné dans le titre. Ce sont les paroles dites par le défunt à cette occasion et dont la vertu magique doit produire le résultat désiré. Le premier résultat à atteindre, c'est que le défunt

soit ce que les Egyptiens appellent *mâ kherou*, qu'on a longtemps traduit par « justifié ». M. Maspero interprète ces mots par « juste de voix », c'est-à-dire qui prononce d'une voix juste des incantations qui le rendent maître de ses ennemis. Je crois ce sens trop restreint, et qu'il y a lieu de traduire ces mots d'une manière un peu différente. La voix, c'est ici la voix qui appelle ou la voix qui commande ; ce qu'elle fait entendre, le défunt le fait exister, en fait une réalité, il le fait devenir vérité ; en d'autres termes, lorsqu'il adresse la parole à ses ennemis, il a le pouvoir de faire exécuter instantanément ses ordres, auxquels ses ennemis ne peuvent se soustraire ; je crois donc que l'expression vainqueur, triomphateur, dominateur, correspond mieux à l'idée égyptienne.

Avant d'aborder l'examen du contenu du livre, recherchons ce qu'il en est de son origine. Plusieurs des chapitres sont attribués à un roi de l'Ancien Empire et même à Ousaphaïs, un prince thinite. Voici, par exemple, ce que nous lisons au ch. LXIV : « Ce chapitre fut découvert dans les fondations d'Am Hounnou (c'est un temple d'Osiris) par un maçon bâtissant un mur au temps du roi Ousaphaïs le vic-

torieux, c'est une œuvre secrète qu'il ne faut ni voir ni regarder ». Une autre version du même chapitre l'attribue au roi Mycérinus de la VIe dynastie avec l'un des chapitres du cœur, en ces mots : « Ce chapitre a été trouvé à Eschmoun (Hermopolis) sur une plaque de métal du midi, gravé en véritable lapis, sous les pieds de ce dieu (Thoth) au temps du roi Mycérinus le vainqueur ; le fils royal, Hortetef, le trouva lorsqu'il voyageait pour faire l'inspection des temples. » Un autre papyrus, au lieu de nous dire que le texte était incrusté en lapis, nous dit qu'il était de l'écriture du dieu lui-même. Des textes plus récents que ceux que nous avons cités attribuent aussi ces chapitres à Ousaphaïs. Il semble donc qu'à cet égard il y avait une tradition bien établie, d'autant plus que ces indications nous sont données dans des papyrus qui viennent de Thèbes, et qu'Ousaphaïs est un roi thinite, et Mycérinus un roi de Memphis. Il est donc bien probable qu'une partie au moins du Livre des Morts remonte à une époque très reculée, aux premières dynasties memphites, si ce n'est plus haut. Quelques fragments se sont retrouvés dans les textes des pyramides, et comme la doctrine est la même, on peut assi-

gner aux deux livres une origine commune. Il est curieux cependant que les textes des pyramides soient restés exclusivement à l'usage des rois, du moins à l'époque où ces édifices ont été élevés, et que, à cette époque aussi, les tombes des particuliers avec leurs belles représentations se rapportant toutes à la vie terrestre, ne contiennent pas un mot du Livre des Morts, comme ce sera le cas plus tard.

Nous avons conservé quelques fragments du Livre des Morts de l'Ancien Empire ; depuis quelques années la découverte de tombeaux de la XIe et de la XIIe dynastie nous en a fourni un assez grand nombre ; nous avons surtout des reproductions du ch. XVII, l'un des plus importants, qui nous transporte d'emblée en pleine cosmogonie héliopolitaine. Le texte est beaucoup plus court qu'il ne sera plus tard, mais déjà à cette époque l'intelligence du texte commençait à se perdre ; nous en avons la preuve par des gloses et des commentaires qu'on y introduit. La phrase est interrompue par cette question « qu'est-ce que cela ? » à quoi le commentateur répond par une explication.

A l'époque de la XVIIIe dynastie, nous voyons surgir des textes en grand nombre, surtout sur

papyrus et aussi sur les murs des tombeaux. Ces papyrus sont dans un style d'écriture qui est intermédiaire entre l'hiéroglyphe pur et l'écriture cursive appelée faussement hiératique. Ils sont de longueur fort inégale, et ils ne contiennent en général qu'un choix des chapitres du livre tel que l'a publié Lepsius. Aussi, pour reconstituer l'ensemble de ce livre d'après la version de cette époque, il a fallu collationner plus de quatre- vingts papyrus, encore n'avons-nous pas retrouvé tous les chapitres de l'époque Saïte. En revanche il y en a d'autres qui se sont perdus plus tard. Dans ces papyrus il n'y a aucun ordre; tout ce que nous pouvons dire, c'est que presque tous finissent par le même chapitre; mais ils commencent différemment, et la scène du jugement, l'une des plus importantes, se trouve quelquefois même à deux places, dont l'une tout au début du texte. Souvent aussi c'est un hymne à Osiris qui est l'introduction.

A l'époque Saïte, c'est-à-dire vers le septième siècle avant notre ère, on fit une revision et une codification complètes du Livre des Morts : on adopta un ordre définitif auquel les copistes ne se sont pas tenus strictement, mais qu'ils ont généralement observé. On ajoute au texte divers

chapitres, en particulier ceux qui sont les derniers dans le papyrus de Turin, et qui renferment des mots bizarres et étranges. On dirait aussi qu'on fixa un texte dont on s'écarta depuis lors le moins possible. Mais ce travail fut fait par des hommes qui avaient certainement perdu l'intelligence de ce qu'ils écrivaient ; on y a introduit un grand nombre de gloses, qui ne font en général que le rendre plus obscur. Quoique nous ne puissions pas comparer la fidélité des copies à celle des manuscrits hébraïques, il est certain que le nombre des variantes est beaucoup moins considérable que dans les textes thébains.

Quiconque s'est occupé du Livre des Morts, a été frappé au premier coup d'œil de la difficulté qu'il y a à traduire ce livre, difficulté qui est la même que dans les textes des pyramides. Il y a à cela diverses causes. C'est d'abord l'incorrection du texte. Les copistes qui travaillaient pour les défunts étaient des industriels, qui montraient d'autant plus de négligence que souvent ils ne comprenaient pas ce qu'ils écrivaient. D'ailleurs si le manuscrit n'était pas correct, il n'y avait pas à s'en préoccuper. Personne ne le

verrait, il serait caché dans un tombeau, peut-être même enveloppé dans les bandelettes enroulées autour du défunt. et personne ne s'aviserait de le lire. Puis on peut se demander si ces textes religieux dont la composition remontait à mille ans peut-être avant l'époque où il fallait les reproduire, n'étaient pas pour des hommes illettrés des énigmes aussi insolubles qu'elles le sont à nous. Beaucoup de ces paroles mises dans la bouche du défunt sont des paroles magiques, dont l'effet sera d'autant plus certain qu'on les comprendra moins. En outre, il y a un nombre considérable d'allusions à des faits mythologiques, que nous ne connaissons qu'imparfaitement. Tout cela ne facilite pas, loin de là, la tâche du traducteur.

Ce n'est pas que la grammaire nous arrête; elle est en général fort simple, le sens des mots est connu, et cependant il arrive souvent qu'une phrase dont la traduction est aisée nous présente une idée bizarre qui a l'air d'une puérilité, pour ne pas dire d'une sottise. Nous pouvons être certains qu'il n'en était pas ainsi pour les anciens Égyptiens. Sous ce langage étrange, et qui à première vue nous ferait sourire, se cachent peut-être des vérités élémentaires, et des idées

de la plus grande simplicité. Nous ne les avons pas découvertes, parce que nous ne savons pas encore assez bien comment les Égyptiens rendaient les idées abstraites. Évidemment par des métaphores, et jusqu'à ce que nous en ayons trouvé la clef, nous sommes obligés de nous en tenir au sens littéral, qui peut nous induire en erreur, ou nous laisser ignorer le sens vrai, le sens figuré d'une expression prise dans ce qui frappe les sens, ou dans le monde matériel. Aussi la traduction du Livre des Morts comme celle du Livre des pyramides n'est encore que provisoire à bien des égards, car pourtant nous en avons acquis l'intelligence générale.

Plusieurs papyrus anciens commencent par un hymne à Osiris, dont le texte varie souvent ; en voici un des plus complets. Osiris à figure noire est assis dans un sanctuaire, le défunt et sa femme s'approchent de lui et lui parlent ainsi : « Salut, dieu vénérable, grand et bienfaisant prince de l'éternité, celui dont la demeure est dans la barque Sektit. On l'acclame dans le ciel et sur la terre, il est exalté par les hommes du passé et du présent. Grande est la crainte qu'il inspire dans le cœur des hommes, des lumineux et des morts. Son âme lui a été donnée

à Didou, sa force à Hanes, son image à On, son pouvoir sur les formes, dans le double sanctuaire. Je suis venu vers toi, mon cœur contient la vérité, mon cœur ne contient rien de faux, accorde-moi d'être parmi les vivants, de monter et descendre le fleuve dans ta suite. » On le voit, ici Osiris est un dieu qui a été reconstitué, les différents éléments qui forment sa personnalité viennent de localités diverses. Son attribut principal dans ce texte, c'est d'inspirer de la crainte, de l'effroi ; c'est en cette qualité qu'il était adoré, surtout à Héracléopolis, une ville de la Moyenne-Égypte, à laquelle on peut rattacher plusieurs traits du mythe d'Osiris.

Le chapitre qui porte le n° I dans le texte de Turin occupe aussi souvent la même place dans le texte thébain ; il est vrai que le titre mentionne qu'il est dit le jour de l'enterrement ; la vignette qui le surmonte représente la procession funéraire qui va déposer la momie à l'Occident dans le désert. Le défunt s'adresse à Osiris en ces mots : « O taureau de l'Ament, c'est Thoth, le roi éternel, qui est là. Je suis le grand dieu dans la barque divine, j'ai combattu pour toi. Je suis l'un des dieux, les puissances,

qui rendent Osiris victorieux sur ses ennemis, le jour où l'on pèse les paroles (c'est-à-dire le jour du jugement). Je suis de ta famille, Osiris. Je suis l'un de ces dieux, enfants de Nout, qui tuent les adversaires d'Osiris et qui enchaînent ses ennemis, pour sa défense. Je suis de ta famille, Horus ; j'ai combattu pour toi, je me suis avancé en ton nom.

» Je suis Thoth, qui rend Osiris victorieux sur ses adversaires, le jour où l'on a pesé les paroles dans la maison du prince qui est à Héliopolis.

» Je suis Didou, le fils de Didou, conçu à Didou et né à Didou ; Didou est mon nom.

» Je suis avec les pleureuses qui mènent deuil sur Osiris à Rekhit, et qui rendent Osiris victorieux sur ses ennemis.

» C'est Ra qui a commandé à Thoth de rendre Osiris victorieux sur ses ennemis ; cet ordre, Thoth l'a exécuté en ma faveur. »

Jusqu'à présent le défunt s'est donné comme étant lui-même ou Thoth ou l'un des enfants de Nout, ou même Didou c'est-à-dire Osiris. Maintenant il va nous dire qu'il est prêtre, et qu'il s'acquitte des divers offices que prescrit le culte.

« Je suis avec Horus, le jour où l'on célèbre les fêtes d'Osiris, et quand on fait de grandes offrandes à Ra à la fête du 6e jour du mois, et à la fête du 7e jour à Héliopolis.

» Je suis le prêtre de Didou, et j'exalte celui qui est sur la hauteur.

» Je suis le prophète à Abydos le jour où la terre est soulevée.

» Je suis celui qui voit les mystères de Restau.

» Je suis celui qui lit les liturgies de l'esprit qui est à Didou.

» Je suis le prêtre *Sem* dans tout ce qui tient à son office. » — Puis vient une invocation :

« O vous qui amenez les âmes bienfaisantes dans la maison d'Osiris, amenez avec vous l'âme du défunt dans la maison d'Osiris, qu'il voie comme vous voyez, qu'il entende comme vous entendez, qu'il se tienne debout comme vous vous tenez debout, qu'il s'asseye comme vous êtes assis dans la maison d'Osiris...

» O vous qui ouvrez les voies et qui préparez les chemins aux âmes bienfaisantes dans la maison d'Osiris, ouvrez les voies et préparez les chemins à l'âme du défunt qui est avec vous, qu'il entre hardiment, et qu'il sorte en paix,

sans qu'on s'oppose à lui, et sans qu'on le repousse. Qu'il entre quand il lui plaît, et qu'il sorte comme il veut, car il est victorieux avec vous ; et qu'on fasse ce qu'il ordonnera dans la maison d'Osiris. On n'a pas trouvé chez lui de transgression ; la balance est libre de tout ce qui le concerne. »

Les papyrus récents ajoutent à ce chapitre la rubrique suivante : « Celui qui sait ce livre sur la terre, ou à qui on l'a écrit sur son cercueil, il sort du jour quand il veut, et il peut rentrer dans sa demeure sans qu'on le repousse, on lui donne du pain, de la bière, beaucoup de viandes sur l'autel de Ra, il est doté de champs dans le jardin d'Aalou, on lui donne du grain puis il reverdit, pareil à ce qu'il était sur la terre. »

On voit quelle est l'efficacité de ce livre ; il suffit de l'avoir connu sur la terre ou de l'avoir fait peindre sur son sarcophage pour que le défunt entre en possession des privilèges et de la vie heureuse qui l'attendent dans les jardins d'Aalou. C'est là la vertu magique des paroles qui y sont contenues, et dont les anciens Égyptiens attribuaient la composition à Thoth.

Ce chapitre donne une idée assez exacte de ce qu'est le livre dans son ensemble. On y retrouve

ce vague, cet indéterminé qui est le caractère de la doctrine. Ici le défunt est Thoth, Hermès, celui qui a le pouvoir de rendre Osiris victorieux sur ses ennemis. Là il est Osiris lui-même celui de Didou, c'est-à-dire celui auquel on rend la vie dans l'Orient. Un peu plus loin il n'est plus qu'un prêtre, ou même un suppliant, qui s'adresse aux âmes qui sont dans la maison d'Osiris, et leur demande avec instances de lui ouvrir le chemin. Il vient de subir un jugement, puisque la balance ne contient plus rien qui tienne à lui. Il passe sans transition d'une condition à l'autre, de la puissance de Thoth à l'état du malheureux défunt qui demande qu'on ait pitié de lui, sans que rien nous indique quelle est la raison de ces métamorphoses si subites et si complètes. Tout cela nous paraît assez incohérent ; mais peu importait à l'Égyptien que ses idées pussent s'entrechoquer, ce qu'il redoutait, c'était la règle et le système.

Le mythe d'Osiris est déjà formé, et il y est fait plusieurs allusions. Osiris est un mort sur lequel on mène deuil, mais que son fils Horus venge, et auquel il fait des offrandes. On parle de lui comme de celui dont le cœur est sans mouvement ; ailleurs il est conçu et il naît à

Didou. Il est question aussi du jour où l'on pèse les paroles, c'est-à-dire où se fait le jugement ; ce sera le jour où Osiris triomphera de ses ennemis, probablement parce qu'ils seront condamnés, ce qui sera leur arrêt de mort, un arrêt qu'on ne voit jamais prononcé contre le défunt. Ainsi Osiris existe, il semble qu'il soit, comme nous l'avons reconnu à propos de l'Ennéade, l'homme primordial. Il meurt. Est-ce l'homme qu'on assimile au soleil qui se couche et disparaît, ou, au contraire, est-ce le soleil qui comme l'être humain périt après avoir été vu des habitants de la terre ? On peut se le demander. Je doute fort que les anciens Égyptiens eussent pu nous donner une réponse précise.

Dans le voisinage du chapitre I, on trouve parfois la scène de la pesée de l'âme ; d'autres fois des hymnes au soleil levant et au soleil couchant, qui ont quelques rapports avec celui d'Aménophis IV. Puis c'est quelquefois un groupe bien caractérisé, celui des transformations. Ce groupe porte un titre général : le commencement des transformations d'Osiris, « afin que vive son âme et se renouvelle son corps pour toujours éternellement. » Ces transformations sont au nombre de onze. On ne les

trouve pas fréquemment complètes, la première est assez rare ; « prendre la forme du dieu qui donne de la lumière dans les ténèbres », par quoi il faut évidemment entendre la lune ; puis viennent le *Bennou* que M. Loret appelle le héron cendré, le héron bleu, l'âme, qui peut être ou un bélier ou un oiseau à tête humaine, Phtah, qui n'est pas le dieu de Memphis, mais une divinité cosmique issue de Keb, le faucon d'or et le faucon puissant, l'hirondelle, le serpent, le crocodile, et le lotus. Ces chapitres qui varient beaucoup de longueur, sont certainement les restes d'une métempsycose, qui n'a nullement la rigueur de celles qu'on trouve dans d'autres religions. En prenant ces formes, le mort espérait hériter des attributs ou des privilèges qui étaient la propriété de chacune d'elles. Voici par exemple ce qui est dit du serpent : « Je suis le serpent (litt. le fils de la terre) aux longues années, je me couche et je suis enfanté tous les jours. Je suis le serpent aux extrémités de la terre, je me couche, puis je suis enfanté, je suis rétabli, je suis rajeuni tous les jours. »

La description du jardin des Aalou nous initie à la géographie de ces Champs-Elysées où les

défunts se livraient surtout aux travaux agricoles, aidés par les *répondantes*, ces petites statuettes qu'on trouve quelquefois par centaines dans les tombes et qui portent des instruments de labour. Le défunt leur demande d'être toujours prêtes dès qu'il aura besoin d'elles, et ces figures de répondre : « me voici, partout où tu m appelleras. »

Le chapitre XVII, l'un des plus importants et des plus anciens, débute par la cosmogonie héliopolitaine, la naissance de Toum sortant de l'eau, et le soulèvement du firmament. C'est certainement un morceau de la théologie d'Héliopolis, ainsi que la plus grande partie du Livre des Morts. Ailleurs on peut se demander si l'origine n'est pas différente, et si ce n'est pas d'Abydos que vient tout ce qui touche au mythe d'Osiris; mais cependant c'est bien à Héliopolis qu'est censé se passer ce que je considère comme le morceau central du Livre des Morts, le jugement. C'en est aussi le plus intéressant, parce que c'est presque le seul où paraisse un élément moral. Jusqu'ici, ce que nous avons vu surtout, ce sont des dieux plus ou moins cosmiques, des divinités dont le caractère naturel était fortement marqué, dont la relation avec l'homme était celle

qu'il a avec les phénomènes de la nature, et où par conséquent la notion du bien et du mal, et tout ce qui touche à la conscience faisait défaut. Comment se fait-il qu'à côté de ces tendances panthéistes si fortement accentuées, nous ayons aussi un code de morale, laquelle par son élévation peut se mettre à côté d'autres qui excitent notre admiration ? Il y a là une contradiction qui se trouve ailleurs qu'en Égypte, et qui tient à la nature de l'homme ; la conscience reparaît toujours, et elle deviendra toujours la règle du bien et du mal. Puisque Osiris était l'homme primordial, il ne pouvait pas être étranger à ces sentiments qui dirigent l'homme dans sa conduite ; c'est même lui qui devait en devenir le juge.

La scène du jugement compose le chapitre cxxv du Livre. C'est l'un des plus étendus, et l'un de ceux qu'on retrouve le plus fréquemment. En effet, c'est celui qui avait le plus de valeur pour le défunt, et qui à lui seul résume le livre. Il se trouve fréquemment à la suite du chapitre I, ou plus souvent encore vers la fin. Il est formé de trois parties, d'abord d'une introduction qui porte différents titres, dont voici l'un : « paroles prononcées lorsqu'on approche

de la salle des deux vérités ou des deux justices, afin que le défunt soit délivré de ses péchés, et qu'il puisse voir les faces des dieux. » Il est curieux que la vérité, ou comme traduit Renouf, la justice, soit représentée par deux déesses absolument semblables, et l'un des textes nous apprend qu'il y en a une à l'est et l'autre à l'ouest. Elles gardent donc les deux bouts de la salle où siège Osiris. Il y a là un singulier mélange d'idées cosmiques relatives à la course du soleil, et de cette scène qui est toute humaine et qui porte sur tout un ordre d'idées, qui n'a rien à faire avec la nature. Le défunt approche avec sa femme ; ils ont tous deux les bras levés en signe d'adoration ; avant d'entrer, il s'adresse déjà à Osiris qui est dans la salle et il lui parle ainsi : « Salut à toi, dieu puissant, seigneur de la justice. Je suis venu vers toi, mon seigneur, pour contempler tes beautés, je te connais, je connais le nom des quarante-deux dieux qui sont avec toi, qui dévorent ceux qui méditent le mal, qui boivent leur sang le jour où l'on rend compte de ses actions devant Onnofris. Vraiment ton nom est : celui dont les deux yeux sont ceux de la justice. Me voici, je suis venu vers toi, je t'apporte la

vérité, et j'écarterai toute fausseté. » Et il commence une confession qu'il répétera plus tard lorsqu'il sera entré dans la salle : « Je n'ai fait de mal à aucun homme. Je ne suis pas de ceux qui tuent ceux de leur famille ; je n'ai pas dit un mensonge à la place de la vérité... je n'ai pas fait ce qu'abhorrent les dieux. Je n'ai pas fait de tort à un serviteur auprès de son maître. Je n'ai pas causé de famine. Je n'ai pas fait pleurer. Je n'ai pas tué, je n'ai pas ordonné de meurtre. Je n'ai pas causé de souffrance aux hommes. Je n'ai pas réduit les offrandes dans les temples ; je n'ai pas diminué le pain offert aux dieux ; je n'ai pas volé aux morts leurs offrandes funéraires. Je ne suis pas un adultère. Je n'ai pas diminué la mesure du grain, je n'ai pas raccourci la longueur du palme... ; je n'ai pas pesé sur le bras de la balance, et je n'en ai pas faussé l'aiguille. Je n'ai pas ôté le lait de la bouche des enfants ; et je n'ai pas chassé le bétail de ses pâturages. » Voici des péchés qui ont un caractère strictement égyptien : « Je n'ai pas arrêté l'eau à son moment, je n'ai pas détourné un ruisseau dans son cours. » Il est certain que l'eau étant en Égypte ce qui donne la vie, est l'objet d'une vénération et d'un respect qu'elle

n'aurait pas dans un pays qui ne dépend pas entièrement d'un grand fleuve et de l'inondation. Il y a aussi des péchés à l'égard des dieux. Nous avons déjà vu que le mort se défend d'avoir diminué ou volé les offrandes ; d'autres péchés portent sur les cérémonies, comme celui-ci qui est le dernier : « Je ne me suis pas mis devant un dieu au moment de son apparition, » c'est-à-dire lorsqu'on le promène dans le temple à sa fête. Après cela le défunt s'écrie : « Je suis pur, je suis pur... qu'aucun mal ne m'arrive sur cette terre, dans la salle de la justice, car je connais le nom de tous les dieux qui s'y trouvent. »

Ceci n'est qu'une confession préliminaire prononcée à la porte ; elle ne suffit pas pour la justification du défunt. Anubis vient le prendre par la main, et le conduit dans la salle de la justice. Au fond, sous un pavillon, est assis Osiris, le juge suprême, quelquefois auprès de lui sont quatre juges assesseurs, les dieux des points cardinaux. Devant le juge est une balance dont le dieu Thoth vérifie l'aiguille, et tout autour sont les quarante-deux divinités dont le défunt a parlé comme étant celles qui dévorent les coupables et qui boivent leur sang. Ces dieux sont bien propres à lui inspirer de la

terreur; quelquefois aussi il y a l'ennemi par excellence, celui « qui dévore les morts, » un monstre fait du corps de trois animaux, le crocodile, le lion et l'hippopotame. Mais ce qui achève de glacer d'effroi le défunt, c'est qu'il ne sent plus en lui son cœur, il le voit dans un des plateaux de la balance, et dans l'autre la déesse de la justice. Son premier cri s'adresse à lui : « Cœur de ma mère, cœur de ma naissance, cœur que j'avais sur la terre, ne t'élève pas en témoignage contre moi, ne sois pas mon adversaire devant les puissances divines, ne pèse pas contre moi, devant le gardien de la balance ; ne dis pas voilà ce qu'il a fait, en vérité il l'a fait, ne fais pas surgir des griefs contre moi devant le grand dieu de l'Ament. » Puis il l'invite à revenir, à se joindre de nouveau à lui. Le cœur écoutera ce qu'il lui demande, et il ne sera trouvé ni trop lourd, ni trop léger. Mais il faut que le défunt présente sa défense. Pour cela il interpelle nominalement chacune des quarante-deux divinités qui assistent au jugement, celles qui sont prêtes à le dévorer s'il est coupable, et il prend chacune à témoin qu'il n'a pas commis l'un des quarante-deux péchés qui entraîneraient sa condamnation :

« O toi qui marches à grands pas et qui parais à Héliopolis, je n'ai pas fait de mal. O toi qui gardes le feu et qui parais à Kheraha, je n'ai pas volé. O toi le dieu au long bec qui parais à Eschmoun (Thoth) je n'ai pas été mal intentionné, » et ainsi de suite. Il reprend avec un peu plus de détails la confession qu'il avait faite à la porte. Quand on analyse cette confession, on est frappé de son élévation, du développement du sens moral qu'elle révèle. Si nous la comparons au Décalogue, par exemple à ceux des commandements qui règlent les rapports des hommes entre eux, nous trouvons dans les deux lois la défense du meurtre, de l'adultère et du vol ; le faux témoignage se retrouve aussi dans la loi égyptienne, c'est la calomnie, c'est cette défense de faire du tort au serviteur auprès de son maître ; si la convoitise ne s'y trouve pas, en revanche la loi égyptienne accentue très fortement la défense du mensonge et de la fausseté, une défense que les Égyptiens d'aujourd'hui paraissent souvent oublier. Le blasphème est interdit, ainsi que toutes les paroles prononcées contre le roi.

Certaines obligations sont intéressantes

comme celles-ci : « Je n'ai pas été sourd aux paroles de justice. » Je disais que la convoitise ne s'y trouve pas, du moins aussi clairement définie que dans la loi hébraïque, peut-être est-ce cela qui est exprimé par cette phrase que Renouf traduit ainsi : « Je n'ai pas eu de violent désir, si ce n'est à l'égard de ce que je possède. »

Pendant la confession Thoth pèse le cœur, et après il rend compte au juge de ce que la balance a montré. Je traduis d'après un papyrus écrit pour une princesse : « La princesse est victorieuse, elle a été pesée sur la balance devant le gardien Anubis, sur l'ordre du dieu d'Hermopolis lui-même, en présence des puissances de la salle de la justice. Il n'a pas été trouvé de coulpe en elle ; son cœur est selon la vérité, ses membres sont purs, tout son corps est exempt de mal, l'aiguille de la balance marque juste, il n'y a pas de doute, tous ses membres sont parfaits. » Et voici l'arrêt d'Osiris, le dieu éternel : « Qu'elle sorte victorieuse pour aller dans tous les lieux où il lui plaira, auprès des esprits et des dieux ; elle ne sera point repoussée par les gardiens des portes de l'Occident, donnez-lui des victuailles, des

offrandes, des boissons ... et des habits de fin lin. » — Après cela on lui rendra son cœur.

Voilà donc l'idée égyptienne de la conscience. Ainsi l'accusateur le plus terrible de l'homme, celui qui peut le mieux attirer sur sa tête la peine qu'il a méritée, celui dont personne ne saurait contester les affirmations, c'est lui-même, c'est son propre cœur, qui sait trop bien que cent fois il a contrevenu à cette loi morale qu'il connaît parfaitement.

Quand il sort victorieux de la salle de justice, le défunt va où il veut, quelquefois il entre dans une salle appelé "la grande", il proclame qu'il est celui auquel ceux qui le voient disent : « viens en paix » ; chaque partie de la salle lui demande s'il sait son nom ; c'est la porte, c'est le plancher, partout on le laisse passer. Plus tard il ira voir les quatorze demeures, ou comme traduit M. Maspero, les quatorze îles de l'Occident ; dans l'une sont les deux sycomores verts entre lesquels marche le soleil, lorsqu'il monte au firmament ; dans une autre on voit le Nil sortir des cavernes d'Eléphantine et couler jusqu'à Héliopolis, où l'on supposait qu'il avait une nouvelle source, car dans la mythologie égyptienne il y a deux Nils. C'est là en général que

se termine le Livre des Morts à l'époque thébaine, par ces mots « c'est fini ». Nous laissons le mort dans cette existence mal définie, où il est tantôt le double de sa personne sur la terre, tantôt un dieu, Osiris ou Ra lui-même, tantôt un oiseau ou un lotus, où il peut prendre toutes les formes qu'il veut, où il peut combattre des génies malfaisants ou se livrer à des travaux agricoles dans les jardins d'Aalou, où il a devant lui des perspectives sans nombre, sans ligne à suivre, sans obligation à laquelle se plier. Tout cela c'est, nous le répétons, l'ensemble, la collection des idées que les Égyptiens se faisaient sur l'autre vie, sans qu'on puisse y retrouver un système, une doctrine bien établie.

Nous avons vu sous l'Ancien Empire le mort aller joyeusement au-devant d'une vie calquée sur celle de ce monde, au sein de la richesse et de la prospérité ; plus tard on nous a décrit ce qu'est cette vie, où l'être humain devient un dieu, et où il peut s'appeler lui-même Ra ou Osiris, et jouir des privilèges que les dieux ont en partage. Nous avons entendu Osiris non seulement absoudre le défunt, mais ordonner qu'on le traite comme une divinité. Tout cela est un

avenir qui n'était pas pour effrayer le défunt. Il y avait même des fatigués de la vie sur qui ces perspectives brillantes exerçaient un grand attrait, et qui demandaient la mort à grands cris ; mais, qu'on me passe l'expression, une mort correcte, après laquelle on accomplirait religieusement tous les rites, qui serait suivie de funérailles conformes à toutes les prescriptions, et où l'on remplirait toutes les conditions nécessaires à l'entrée dans les jouissances de l'Occident. Pour cela il fallait aussi que les différents éléments qui composent la personnalité humaine fussent d'accord, il fallait que l'union entre eux fût maintenue. Il pouvait arriver que l'un deux, l'âme, ne consentît pas à mourir.

Un papyrus de Berlin nous a conservé un document très curieux, auquel malheureusement le commencement fait défaut presque en entier. Nous y voyons un infortuné qui s'adresse à son âme et qui la supplie de le laisser mourir ; mais l'âme est d'abord restée sourde à ses prières. Quelques mots que ce malheureux, lassé de l'existence, laisse tomber dans ses plaintes, nous donnent une idée de ce qu'a été sa condition. Il se dit un homme doux, et non

l'un de ces arrogants auquel tout réussit ; lorsqu'il tomba dans le malheur qui semble avoir été une grave maladie, il fut abandonné de frères et amis, personne ne lui demeura fidèle, ce qu'il avait fait hier, on se hâta de l'oublier, et son nom devint odieux à tous.

L'infortuné ouvre la bouche et répond aux paroles que son âme a prononcées ; la conversation a lieu devant des témoins dont nous ne connaissons ni la nature, ni le nombre. Il reproche à son âme de l'abandonner au jour du malheur et de lui donner un conseil perfide, celui de se jeter dans le feu, au lieu de lui rendre les derniers devoirs. Elle devrait s'abstenir de retenir dans la vie un désespéré, mais au contraire, le conduire à la mort, et lui rendre l'Occident agréable, cet Occident où il serait sous la garde des dieux.

L'âme répond d'abord par quelques paroles où il semble qu'elle refuse absolument de le rejoindre ; mais le malheureux reprend aussitôt qu'il ne s'en ira point seul au tombeau. Il prendra son âme avec lui, car son sort, à elle aussi, c'est de mourir, et son nom seul doit subsister ; c'est l'Occident qui doit devenir sa demeure. Elle n'a d'ailleurs rien à craindre,

elle sera aussi heureuse que celui qui est dans sa pyramide, et à qui un habitant de la terre a rendu les honneurs funèbres, elle ne sera pas comme d'autres âmes qui souffrent de la fatigue, de la chaleur ou de la faim. « Si tu me conduis ainsi à la mort, tu ne regretteras pas de t'être arrêté dans l'Occident. Aussi mon âme, mon frère, sois celui qui me rendra les derniers honneurs, qui fera les sacrifices, celui qui se tient vers la barque le jour des funérailles, et qui prépare le lit funèbre[1].

Alors mon âme ouvrit la bouche et répondit à ce que j'avais dit. Si tu penses à tes funérailles ce n'est que deuil, c'est ce qui fait couler les larmes, qui afflige les humains, c'est ce qui fait sortir l'homme de sa maison et le jette sur la terre ; tu ne remonteras plus pour voir la lumière du soleil. Ceux qui bâtissent en granit, ceux qui élèvent leurs belles pyramides par un travail excellent, ceux qui s'entourent de murs comme les dieux, leurs tables d'offrandes sont vides comme celles du misérable qui meurt sur le bord du canal... Écoute-moi ; c'est une bonne chose pour l'homme que d'écouter, fais un jour de fête et laisse-là tes soucis...

1. Tout le morceau a été traduit par M. le professeur Erman.

Alors j'ouvris ma bouche et je répondis ainsi à ce qu'avait dit mon âme. » Le malheureux va se mettre à parler dans un langage que nous devons appeler la poésie, à en juger par les refrains qui se répètent constamment :

« Voyez mon nom est odieux, voyez plus que l'odeur des oiseaux au jour d'été » quand le ciel est brûlant.

Voyez mon nom est odieux plus que l'odeur du pêcheur qui sort du marais après la pêche.

Voyez mon nom est odieux plus que l'odeur du crocodile.

Voyez mon nom est odieux plus que la femme au mari de laquelle on a parlé faussement à son égard.

A qui parlerai-je aujourd'hui ? les frères sont corrompus, et les amis d'aujourd'hui ne sont plus fidèles.

A qui parlerai-je aujourd'hui ? les cœurs sont orgueilleux et chacun s'empare du bien de son prochain.

A qui parlerai-je aujourd'hui ? l'homme doux va à la ruine et le violent a accès auprès de tous.

A qui parlerai-je aujourd'hui ? le misérable est

fidèle tandis que le frère qui est avec lui devient son ennemi.

A qui parlerai-je aujourd'hui? on ne se souvient plus d'hier; en un instant ce que j'ai fait est comme s'il n'était pas.

A qui parlerai-je aujourd'hui? je suis chargé de misère et le fidèle n'est plus.

A qui parlerai-je aujourd'hui! le mal frappe la terre, et il n'y a pas de fin.

La mort est devant moi aujourd'hui, comme le retour à la santé des malades, comme de sortir après la maladie.

La mort est devant moi aujourd'hui, comme le parfum de la myrrhe, comme de s'asseoir à l'abri de la voile un jour de vent.

La mort est devant moi aujourd'hui comme le parfum du lotus, et comme de s'asseoir sur la berge au pays de l'ivresse.

La mort est devant moi comme celui qui désire revoir sa maison après qu'il a passé de longues années en captivité.

Celui qui est là-bas est puissant comme un dieu vivant qui punit le crime chez celui qui l'a commis.

Celui qui est là-bas se tiendra dans la barque

de Ra et offrira des victimes de choix dans les temples.

Celui qui est là-bas est comme un savant que personne n'empêche de s'adresser à Ra dans ses paroles.

Alors mon âme me dit : laisse-là tes plaintes... si je te l'ai refusé jusqu'ici, cependant tu parviendras à l'Occident. Tes membres iront dans la terre, j'y resterai après que tu auras trouvé ton repos. Faisons-nous ensemble une demeure. »

Ainsi l'âme qui paraissait si inexorable au début, s'est laissé fléchir, et le désespéré atteint le repos tant désiré.

Nous sommes déjà bien loin des descriptions brillantes des jouissances de l'autre monde. Nous trouvons là, dans les premières paroles de l'âme, l'écho d'une tendance qu'on peut suivre presque au travers de toute l'histoire égyptienne.

On remarque, dès les époques les plus anciennes, une école toute différente que nous appellerions pessimiste ou même matérialiste, et qui a pour maxime : il n'y a que la vie de cette terre, jouissons de l'heure présente, car après la mort il ne reste que misère à attendre.

Cette tendance existe parallèlement avec l'enseignement du Livre des Morts, et elle se montrait dans une singulière occasion. Le jour des funérailles, les parents et les amis du défunt s'asseyaient à un banquet plus ou moins somptueux, suivant la condition du mort ; on faisait venir des musiciens, des harpistes, qui chantaient en s'accompagnant de leur instrument. Nous avons plusieurs versions du chant du harpiste, desquelles la date diffère de près de trois mille ans. C'est donc un texte qu'on pourrait appeler canonique. L'idée mère est toujours la même : *Carpe diem*, jouis de la vie, car dans l'autre monde il n'y a à prévoir que tristesse et déception. Voici la version la plus ancienne qui nous ait été conservée. Elle date du roi Antef, près de trois mille ans avant notre ère[1] : « Tandis qu'un corps se détruit, d'autres demeurent, depuis le temps des ancêtres. Les dieux qui ont été auparavant, et comme eux les momies et les mânes reposent dans leurs tombeaux. On leur avait bâti des demeures, il n'y a plus de place pour eux. Voyez ! que sont-ils devenus ? J'ai entendu les paroles d'Imhotep et de Hortetef, ceux qu'on

1. Traduit par M. Maspero.

chante et qu'on célèbre de toutes parts. Regardez le lieu où ils étaient, les murs en sont ruinés, leur place n'est plus, ils sont comme s'ils n'avaient jamais existé, personne ne vient pour célébrer ce qu'ils ont été, pour célébrer leur opulence, pour disposer notre cœur à nous laisser conduire au lieu où ils sont allés.

Apaise ton cœur en le faisant oublier, et sois heureux en suivant ton cœur tant que tu existes. Mets des parfums sur ta tête ; pare-toi de fin lin, sers-toi de ce qu'il y a de plus précieux dans ce qu'on offre aux dieux. Fais encore davantage pour te réjouir. Ne te lasse pas de suivre ton cœur, et tant que tu es sur la terre n'afflige pas ton cœur ; jusqu'à ce que vienne pour toi ce jour où l'on se lamente, et où celui dont le cœur ne bat plus n'entend pas les lamentations. Les pleurs ne peuvent point ranimer le cœur de celui qui est dans le tombeau.

Aussi fais un jour de fête, et ne te lasse point. Voici il n'est point accordé d'emporter ses biens avec soi, il n'y a personne qui soit allé et qui soit revenu. »

Voici un autre exemple, d'époque beaucoup plus récente, car il date des rois grecs, mais il est encore plus poignant, je dirai même plus

tragique. Il s'agit d'une femme qui a été heureuse et qui tient à nous le dire. Elle nous raconte sur la grande pierre funéraire qu'elle nous a laissée, qu'à l'âge de quatorze ans son père la donna pour épouse au grand-prêtre de Phtah. Trois fois elle fut mère, mais elle n'avait pas de fils, point d'heritier des hautes charges qu'occupait son mari. Alors les deux époux adressèrent leur prière au dieu Imhotep, le fils de Phtah, qui entend les prières, et qui donne des fils à ceux qui n'en ont pas. Le dieu apparut en songe au prêtre et lui prescrivit de faire certains travaux dans son sanctuaire en récompense de quoi il lui donnerait un fils. A son réveil, immédiatement le grand-prêtre convoqua ses subordonnés et les ouvriers les plus habiles ; on exécuta le travail, et le 5 du mois d'Epiphi, la prêtresse mettait au monde un fils qu'on appelait Imhotep. « Quatre ans après fut le jour où j'abordai à la tombe, mon mari le grand-prêtre me mit dans la nécropole, il m'accorda tous les rites, il me fit des funérailles magnifiques, et me déposa dans son tombeau, derrière Alexandrie ». Après qu'elle nous a raconté sa vie et ses funérailles somptueuses, écoutez maintenant les dernières exhor-

tations qu'elle adresse à la postérité : « O père, mari, parent, prêtre, ne cesse pas de boire, de manger, de vider la coupe du plaisir et de l'amour, et de célébrer des fêtes joyeuses, suis ton cœur jour et nuit, et ne laisse pas le chagrin pénétrer dans ton cœur pendant toutes les années que tu passes sur la terre. Car l'Occident est une terre de sommeil et d'obscurité, une demeure pesante pour ceux qui l'occupent. Ils dorment, ce sont des formes inertes ; ils ne se réveillent jamais pour regarder leurs frères, ils ne connaissent ni père, ni mère, leur cœur ne désire ni leur époux ni leurs enfants. L'eau vive que la terre a pour quiconque l'habite, elle est pour moi de l'eau croupissante... Je ne sais plus où j'en suis depuis que je suis arrivé dans cette vallée. Oh ! si j'avais de l'eau courante à boire, oh ! si mon visage était tourné vers le vent du Nord au bord de l'eau, peut-être rafraîchirait-il mon cœur, et calmerait-il mon tourment ? » et ainsi de suite.

Ainsi il y avait en Égypte des désolés qui ne voyaient pas sans terreur venir le jour où il faudrait quitter le monde. J'aime à croire que c'était le petit nombre, et que la foule répétait plus

volontiers ces paroles pleines d'espérance adressées à Ra, le grand dieu : « Je viens à toi, je suis avec toi pour voir ton disque chaque jour. Je ne suis pas enfermé, je ne suis pas repoussé. Mes membres se renouvellent à l'éclat de tes beautés, comme tous tes fidèles, car je suis un de ceux qui sont tes favoris sur la terre. J'arrive à la terre des siècles, je rejoins la terre de l'éternité; toi, voilà ce que tu as voulu pour moi, ô Ra, que je sois ainsi comme un dieu! »

SOURCES PRINCIPALES

Erman (A). *Gespräch eines Lebensmüden mit seiner Seele.* Académie des sciences de Berlin, 1896.

Le Page Renouf (P). *The Egyptian Book of the dead. Translation and commentary, continued by* E. Naville.

Maspero (G). *Études égyptiennes*, vol. I, p. 178.

Naville (E). *Das Aegyptische Todtenbuch der XVIII bis XX Dynastie. Einleitung*. Berlin, 1886.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

L'Anthropomorphisme. — Les mythes.
Les statues vocales. — La religion du peuple.

Ne demandons pas à l'Égypte des mythes charmants comme ceux que nous offre la poésie grecque. Il y a des mythes ; nous en connaissons plusieurs qui nous ont été conservés en détail. Il y en a un grand nombre dont l'existence ne nous est révélée que par des allusions répandues soit dans les textes des pyramides, soit dans le Livre des Morts, mais nous n'en avons qu'un trait, qu'une phrase, et cela ne suffit pas pour reconstituer l'ensemble. Du reste, il serait surprenant qu'il n'en eût pas existé, car cela répondait à l'un des traits de l'esprit égyptien. Le contemporain des Thoutmès ou des Ramses n'était pas un homme triste, toujours préoccupé de sa mort et de ses funérailles, comme on est quelquefois tenté de le croire. Il ne craignait pas la gaieté,

il aimait la musique et la danse, et, en littérature, il appréciait, le conte, quelquefois avec un fond historique, et en général avec un élément de merveilleux. Aussi, l'on comprend que son imagination se soit portée à créer une vie des dieux, à inventer les épisodes qui avaient pu la signaler, ou les aventures qui avaient pu leur arriver. Ainsi que je le disais au début, ces légendes n'ont aucun des attraits de celles d'Homère ou d'Hésiode ; mais elles sont intéressantes parce qu'elles accentuent le caractère anthropomorphique des dieux, bien mieux que les hymnes ou les formules magiques. Ces légendes nous parlent soit des rapports des dieux avec les hommes, soit de ce que les dieux se disent entre eux, ou de ce qu'ils font les uns vis à vis des autres. Commençons par la première catégorie, qui nous apprendra les sentiments qu'à l'occasion les dieux éprouvèrent vis à vis des hommes.

L'un des mythes les plus étendus et les plus complets, c'est celui de la destruction des hommes par les dieux. Il se trouve dans deux tombeaux de rois de la XIX[e] et de la XX[e] dynastie. Il nous transporte à Héliopolis, la capitale reli-

gieuse de l'Égypte. Là, le premier roi Ra règne depuis de longues années, cependant il n'a pas blanchi, car ses cheveux sont du vrai lapis. Or le bleu étant en Égypte la couleur conventionnelle pour le noir, cela veut dire que sa chevelure était encore couleur d'ébène ; ses os étaient d'argent et ses chairs d'or. Il apprit tout d'un coup que les hommes avaient prononcé contre lui des paroles blasphématoires. Alors s'adressant à son entourage, il leur dit : « Appelez en ma présence Schou, Tafnit, Keb, Nout et les pères et les mères qui étaient avec moi quand j'étais encore dans Nou, et j'enjoins à Nou qu'il amène ses compagnons avec lui : amenez-les doucement afin que les hommes ne le voient pas, et que leur cœur ne s'effraie pas. Vous irez avec eux dans le grand temple, quand ils auront donné leur consentement... » Lorsque les dieux furent arrivés dans ce lieu, ils se prosternèrent en présence de Sa Majesté, et ils dirent en sa présence : Dis-nous tes paroles afin que nous les entendions.

Ainsi les dieux vivent et circulent sur cette terre comme des humains, ceux-ci, à l'occasion, peuvent les voir, et éprouver de la crainte. L'assemblée des dieux ou plutôt le conseil de

famille, a lieu dans le grand temple d'Héliopolis. Quel va être le résultat de la délibération ?

« Dit par Ra à Nou : Toi, l'aîné des dieux, duquel je suis né, et vous, dieux anciens : voici les hommes qui sont nés de mon œil, prononcent des paroles contre moi. Dites-moi ce que vous ferez à ce sujet. Voici j'ai attendu, et je ne les ai pas tués, avant d'avoir entendu ce que vous avez à dire.

» Dit par la Majesté de Nou : Mon fils Ra, plus grand que celui qui l'a fait, et que ceux qui l'ont créé, ton trône est bien établi, et grande est la crainte que tu inspires, que ton œil seul se dirige sur ceux qui conspirent contre toi.

» Dit par la Majesté de Ra : Voici ils s'enfuient sur les montagnes, et leurs cœurs sont effrayés à cause de ce qu'ils ont dit. Ils dirent unanimement devant la Majesté de Ra ; laisse seulement aller ton œil, c'est lui qui vaincra ceux qui complotent des choses mauvaises... qu'il descende sous la forme d'Hathor. » Ainsi l'œil du dieu devint la déesse Hathor. Quand la déesse revint et qu'elle eut tué les hommes sur les montagnes, « dit par la Majesté de ce dieu : Viens en paix Hathor... » La déesse répondit : « Tu es vivant quand j'ai triomphé sur les hommes,

mon cœur en a été heureux. » Mais elle continue son œuvre de destruction, car il est dit que pendant plusieurs nuits, elle foule aux pieds le sang des hommes en partant d'Heracléopolis. Ce massacre ne laisse pas que d'effrayer Ra qui commence à craindre qu'il ne soit trop complet. Il s'agit de sauver ce qui reste des hommes, en arrêtant la déesse, et voici le moyen auquel il a recours.

« Dit par Ra : J'appelle vers moi des coureurs légers et rapides ; qu'ils soient prompts comme le vent. Ces coureurs arrivèrent sur le champ. Sa Majesté leur dit : Qu'ils courent à Éléphantine et qu'ils m'apportent des mandragores en grand nombre. Quand furent apportées ces mandragores, elles furent remises au meunier d'Héliopolis, pour les piler, en même temps que les prêtresses étendaient de l'orge pour faire de la boisson ; on mit les fruits dans des vases avec le sang des hommes, et l'on fit de cette boisson sept mille cruches.

» Alors vint la majesté de Ra avec ses dieux pour voir cette boisson, après qu'il eut dit à la déesse de tuer les hommes. Dit par la majesté de Ra : C'est bien, je vais protéger les hommes avec cela. Élevez vos mains à ce sujet,

parce que je ne lui dirai plus de tuer les hommes. » Mais la déesse était déjà partie, et il semble qu'il ne fût plus possible de l'arrêter ; au moins faut-il la rendre inoffensive, et voici la ruse à laquelle il a recours.

» La majesté de Ra ordonna à la faveur de la nuit de répandre de l'eau qui était dans ces vases, et les champs furent remplis d'eau à une hauteur de quatre palmes, par la volonté du dieu. La déesse vint au matin, et elle trouva ces champs inondés ; elle y mira son beau visage, elle se mit à boire à satiété, elle s'en alla enivrée, et elle ne vit plus les hommes. Dit par la majesté de Ra : Viens en paix, gracieuse déesse. » En mémoire de cela seront établies diverses cérémonies du culte d'Hathor. Tel est le stratagème. Ra n'ose pas arrêter lui-même Hathor, il lui donne le moyen de s'enivrer, et alors elle ne voit pas les hommes et ceux-ci échappent.

Voilà donc Ra qui, on pourrait le croire, est content de ce qu'il a fait, il a voulu se venger des hommes, et il réussissait si bien qu'il a fallu qu'il intervînt pour éviter une destruction totale. Rien donc ne doit manquer à sa satisfaction. Tout au contraire, il est plus mécontent que jamais.

« Dit par la Majesté de Ra : Il y a une douleur cuisante qui me tourmente ; qu'est-ce donc qui me fait mal ? Je suis vivant que mon cœur est lassé d'être avec les hommes. Je ne les ai nullement détruits ; ce n'est pas une destruction que j'ai faite moi-même. Dit par les dieux qui l'accompagnent : Arrière avec ta lassitude ; tu as obtenu tout ce que tu désirais : » Mais Ra insiste : « Mes membres sont souffrants depuis longtemps, je ne pourrai pas marcher jusqu'à ce que j'atteigne un autre pour m'aider. »

Alors Nou appelle Schou et Tafnit pour qu'ils viennent à son secours ; et sur les recommandations de son père, Nout, la déesse, se décide à charger Ra sur son dos. Pour cela elle prend la forme d'une vache. A ce moment il était nuit, mais au matin des hommes sortent portant leurs arcs, et il est probable qu'ils offrent à Ra de combattre ses ennemis ; aussi le dieu leur fait entendre ces paroles curieuses : « Vos péchés sont derrière vous, le meurtre écarte le meurtre, de là viennent les sacrifices. » Si cette interprétation d'une phrase où il manque plusieurs signes est correcte, l'idée qui a conduit à l'institution du sacrifice chez les Égyptiens est la même que chez les Hébreux ou chez les

Grecs. Le meurtre écarte le meurtre, la mort éloigne la mort. Les hommes se sont révoltés contre leur seigneur ; ils sont voués à la destruction ; mais une partie d'entre eux obtient son pardon en faisant périr ceux qui persistent dans la rébellion, et désormais les sacrifices commémorent cet événement qui a sauvé les hommes de l'anéantissement. Il y a sous ce vêtement bizarre une idée qui mérite d'être prise en considération.

Ra arrive au ciel porté par la vache, et pour témoigner sa reconnaissance à cette dernière, il donne un libre essor à son pouvoir créateur. Il crée d'abord le champ desAalou, et il y fait croître des fleurs ; puis il y met comme habitants les êtres de toute espèce suspendus dans le ciel, les étoiles.« Alors Nout se mit à trembler à cause de la hauteur. » Ra s'adressant à Schou lui dit : « Prends avec toi ma fille Nout, gardez les multitudes qui vivent dans le ciel nocturne, place-les sur ta tête et sois leur nourricier. » Ainsi Schou et Nout ont la garde de tous les êtres du ciel, c'est pourquoi la vache de Nout s'appellera « la multitude des êtres, » et Schou deviendra un Atlas qui soutient de ses deux mains et de la tête le corps de cette vache qui porte toutes les étoiles.

Nous revenons donc par ce mythe étrange à la cosmogonie d'Heliopolis. Ra descend de Nout, mais il est le père de Schou et de Nout. Celle-ci est le ciel ; elle est soutenue par Schou dont les bras puissants l'aident à soulever le fardeau de toutes les étoiles.

Puis Ra s'adresse à Keb et lui dit de garder avec soin les reptiles de la terre et de l'eau ; enfin il parle à un dieu qui est son préféré, et qui ne figure pas dans l'Ennéade d'Héliopolis : Thoth. Il lui dit qu'il deviendra « sa demeure », ou, comme le traduit M. Erman, « son remplaçant » ; c'est lui qui devra éclairer le ciel inférieur, et qui ainsi sera la lune. Ra donne au dieu divers symboles : l'ibis, le cynocéphale, le disque lunaire et la grue.

Voilà donc un récit qui commence par la révolte de l'humanité contre Ra, et qui se termine par la création du ciel et de la lune. On voit par là quelle incohérence il y a dans les idées égyptiennes. Ce livre est du reste un livre très saint qu'on ne peut lire sans s'y être préparé par diverses cérémonies : « Celui qui prononce ces paroles lui-même, est-il-dit, doit se frotter de baume et d'huile fine, il doit avoir

un encensoir dans les mains ; » après d'autres prescriptions minutieuses la rubrique ajoute : « Lorsque Thoth veut lire ce livre à Ra il se purifie lui-même par des purifications de neuf jours, les prêtres et les hommes doivent faire de même. » C'est vraisemblablement pour cela qu'on cache ce livre dans de petites chambres au fond du tombeau, dans un endroit qui certainement n'était pas accessible au premier venu.

On peut constater déjà à ce trait une différence fondamentale entre les mythes égyptiens et les mythes grecs. Ce n'est pas un récit à l'usage de tout le monde et sur lequel s'exerce l'imagination des poètes, c'est ou un livre sacré qui est l'objet d'une vénération particulière, ou un texte magique qui a des vertus spéciales sur lesquelles nous aurons à revenir. On a comparé cette destruction des hommes à d'autres légendes, ou même au récit du déluge dans la Genèse. Dans ce dernier cas on n'a pu constater aucune ressemblance quelconque. Les champs sont couverts d'eau, non point pour anéantir la race humaine, mais au contraire pour la sauver. Le seul trait commun dans les deux récits, c'est la volonté du dieu créateur de détruire son ou-

vrage qui, ici, comme le dit Ra, est celui de son œil.

Nous trouvons un peu plus d'analogie avec le déluge dans un récit tiré du Livre des Morts, dans un chapitre très rare, et dont nous n'avons que deux versions toutes deux fort incomplètes. Il est probable que nous avons là un mythe qui tire son origine d'Héracléopolis, dans la Moyenne Égypte. C'est un dialogue entre le défunt et diverses divinités, en particulier Toum. A l'une des questions du défunt, Toum répond par ces mots : « Voici je m'en vais défigurer ce que j'ai fait. Cette terre deviendra de l'eau par une inondation, comme elle était au commencement. C'est moi qui resterai seul avec Osiris, et je prendrai la forme d'un petit serpent qu'aucun homme ne connaît et qu'aucun dieu ne peut voir. Je vais faire du bien à Osiris, je lui donnerai le pouvoir sur le monde inférieur, son fils Horus héritera de son trône dans l'île des flammes. »

Voilà bien un déluge, c'est-à-dire une destruction de ce qui est sur la terre par l'action de l'eau, et cette eau, ce ne sera pas une pluie ininterrompue pendant bien des jours, elle montera comme une forte inondation qui fera de la terre un océan. Le seul survivant, ce sera Toum,

qui ne sera pas roi lui-même. Il se cachera, il se dissimulera aux regards comme un petit serpent; celui qui règnera, ce sera Osiris, dont le trône sera si bien établi qu'il transmettra la royauté à son fils Horus. Osiris pourra faire ce qu'il veut sur la terre, en sorte qu'Horus ira s'asseoir à sa place, et que lui-même prendra possession de son lieu de repos. C'est une cosmogonie un peu différente de celle d'Héliopolis. Toum disparaît, c'est Osiris qui prend la première place, et c'est l'Osiris humain qui meurt, et auquel succède son fils Horus. Tout cela nous indique clairement que nous avons affaire à un mythe d'Héracléopolis, dont le grand dieu était Osiris appelé « le terrible », c'est pour cela que les Grecs ont traduit son nom par Héraclès. Dans la suite du morceau où nous n'avons plus que des lignes sans commencement ni fin, il est parlé du sang qui coule à Héracléopolis et Ra dit à Osiris : « Grande est la crainte que tu inspires. J'ai augmenté la terreur que tu causes. » Retenons de ce mythe un fait, c'est qu'au commencement Toum lui-même avait détruit ce qu'il avait créé à la surface de la terre, pour faire place à Osiris.

Voici maintenant un mythe qui explique

pourquoi l'on ne sacrifie pas de porcs à Horus, et pourquoi deux de ses fils sont attribués au Nord de l'Égypte et deux au Midi. Le mythe est donc ici en rapport non avec la cosmogonie, mais avec le culte. C'est une mésaventure qui arrive à Horus qui avait montré quelque présomption, puisqu'il voulait égaler son père. Ce mythe est tiré du Livre des Morts. Le défunt parle ainsi :

« Savez-vous à quel propos le Nord a été donné à Horus ? Moi, je le sais, si vous ne le savez pas. C'est Ra qui le lui a donné en compensation de la blessure qu'Horus reçut dans l'œil, voici comment : Horus parla ainsi à Ra : « Permets que je voie les êtres qu'a créés ton œil, comme Ra les voit lui-même. » Alors Ra répondit à Horus : « Regarde donc là-bas ce porc noir. » Il se mit à regarder, et voilà un mal dans son œil d'une violence extrême. Alors Horus dit à Ra : « Mon œil est tel qu'il serait si un coup m'avait été donné par Set, » et, traduisant littéralement, « il mangea son cœur ; » il regretta amèrement la demande imprudente qu'il avait faite à Ra. « Alors Ra dit aux dieux : « Mettez Horus sur son lit, peut-être guérira-t-il. » En effet Set avait pris la forme d'un porc noir et il avait fait une bles-

sure cuisante à l'œil d'Horus ». Puis Ra parla ainsi aux dieux : « Le porc sera en abomination à Horus s'il guérit ». De là vient que le porc est en abomination à Horus. Et tous les dieux qui l'entouraient dirent : « Depuis qu'Horus était enfant, on lui faisait des sacrifices de gazelles et de porcs, le porc sera en abomination aux dieux qui l'entourent. Quant aux quatre dieux dont le père est Horus et la mère Isis, Horus parla ainsi à Ra : « Donne-m'en deux au Nord, et deux au Midi, ils sont de ma race, qu'ils soient avec moi pour une durée éternelle. »

Voilà donc pourquoi l'on ne sacrifie plus de porcs à Horus, c'est qu'Horus a demandé une fois imprudemment à son père de voir de la même manière que lui les êtres que son père a créés. Ra, avec beaucoup de sagesse, le laisse faire ses expériences et l'engage à regarder un porc noir, mais aussitôt l'infortuné Horus ressent une douleur d'une violence extrême dans son œil ; c'est que ce porc n'était pas autre chose que Set déguisé, et le pauvre Horus ne put que se repentir amèrement d'avoir ainsi voulu se grandir à la taille de Ra. La conclusion égyptienne du mythe, c'est donc que depuis lors on ne sacrifie plus de porcs à Horus. On pourrait presque en

tirer une morale, comme d'une fable, sur les dangers de la présomption.

Nous venons de voir deux mythes cosmogoniques qui nous parlent des grands événements lesquels ont occasionné la création du ciel et des étoiles, ou transformé la surface de la terre; un autre nous a appris pourquoi certaines victimes sont proscrites dans les sacrifices. Écoutons-en maintenant un autre qui a un effet magique ou plutôt médical. Il est destiné à accroître l'effet d'un remède. C'est quelque chose qui arrive à Ra et, comme on le verra, ce mythe n'indique pas que les dieux aient un grand respect les uns pour les autres. Isis ne se fait aucun scrupule de jouer un tour au maître du monde, pour améliorer sa condition qui semble avoir été celle d'une femme quelconque vivant sur la terre[1].

« Or, Isis était une femme habile en paroles, son cœur était dégoûté de la multitude des hommes, elles préférait la multitude des dieux, et elle estimait fort la multitude des esprits; ne pourrait-elle pas dans le ciel et sur la terre être pareille à Ra et être maîtresse

1. Traduit par Lefébure.

du monde, pensait-elle en son cœur, si seulement elle savait le nom du dieu vénérable. » Ce nom était mystérieux, et nous verrons pourquoi elle tenait tant à le savoir. « Or Ra venait tous les jours à la tête de ses nochers et il s'installait sur le trône des deux horizons. Mais le dieu avait vieilli, la salive lui coulait vers la terre, et ce qu'il bavait tombait sur le sol. Isis pétrit cela de sa main, avec de la terre qui était dessus; elle en fit un serpent sacré auquel elle donna la forme d'un dard; il ne se dressa pas vivant devant elle, elle le laissa couché sur la route par laquelle le grand dieu passait, suivant le désir de son cœur, dans son double royaume.

» Le dieu vénérable sortit, les dieux compagnons de ce pharaon à sa suite. Il se mit à marcher comme tous les jours, le serpent sacré le mordit... Le dieu ouvrit la bouche et le cri de Sa Majesté atteignit le ciel. Son cycle divin de dire : « Qu'est-ce que c'est? » et ses dieux de s'écrier « Qu'y a-t-il? » Mais Ra ne put répondre, ses mâchoires claquaient, tous ses membres frissonnaient, le venin s'emparait de sa chair comme le Nil s'empare de son domaine. Quand le grand dieu eut raffermi son cœur, il cria à ses compagnons : « Allons, à moi, enfants de mes

membres, dieux sortis de moi, que je vous fasse savoir ce qui est arrivé. J'ai été transpercé par quelque chose de douloureux; mon cœur a perçu ce que mes yeux ne l'ont point vu, ma main ne l'a point causé, et je ne sais point ce que je dois faire. Je n'ai jamais senti de douleur pareille; il n'y a point de souffrance plus cruelle, moi le prince, fils d'un prince, la substance issue d'un dieu; je suis un grand, fils d'un grand; mon père a imaginé mon nom, je suis celui qui a une multitude de noms et une multitude de formes; mon être existe dans chaque dieu. Toum et Horus m'ont adressé leurs louanges, mon père et ma mère ont prononcé mon nom, mais il a été caché dans mon sein par celui qui m'a fait naître, afin que l'enchanteur ne pût pas être maître de moi par ses enchantements.

Voilà, j'étais sorti de ma demeure pour voir ce que j'ai fait, et j'étais conduit dans le pays que j'ai créé, quand quelque chose m'a piqué que je ne connais pas. Ce n'est pas du fer, ce n'est pas de l'eau, et pourtant mon cœur est un brasier, mes chairs tremblent, et mes membres sont pris de frisson. Je vous en prie, qu'on m'amène ceux de mes enfants, des dieux dont les paroles sont bienfaisantes, dont la bouche est sage, et dont

l'habileté atteint le ciel. » Quand arrivèrent ses enfants, chacun des dieux présents pleura sur lui; mais Isis vint avec ses sortilèges, la bouche pleine de souffles de vies, ses incantations pour guérir les maux, et ses paroles qui font revivre les gosiers morts.

» Elle dit : « Qu'est-ce donc, père divin? Quoi donc? un serpent a répandu de la souffrance en toi, un de ceux que tu as créés aurait-il dressé sa tête contre toi? Certainement il sera renversé par mes charmes bienfaisants. Je le ferai reculer à la vue de tes rayons. » Le vieillard recommence le récit de ce qui lui est arrivé, il décrit à nouveau tous les maux qui le tourmentent : « L'eau coule sur mon visage comme dans la saison d'été. » Alors Isis dit à Ra : « Dis-moi donc ton nom, père divin, car il vit, celui qui est appelé par son nom. » On voit que la rusée déesse n'oublie pas à quoi elle en veut arriver. Mais Ra ne cède pas d'emblée, il tâche de répondre d'une manière détournée, et il commence un discours qui ne manque pas d'une certaine poésie : « C'est moi qui ai fait le ciel et la terre, qui ai soulevé les montagnes et qui ai créé tout ce qui est dessus. C'est moi qui ai fait l'eau et qui ai

créé le grand abîme. C'est moi qui ai créé le ciel et qui en ai couvert les deux horizons et j'ai placé dedans les âmes des dieux. Je suis celui qui, s'il ouvre les yeux, produit la lumière et qui, s'il les ferme, produit des ténèbres, qui fait monter l'eau du Nil, lorsqu'il l'ordonne, celui dont les dieux ne connaissent point le nom. Je suis celui qui fait les heures et qui donne naissance aux jours; c'est moi qui envoie les fêtes de l'année et qui crée les inondations. C'est moi qui fais surgir la flamme de vie afin de permettre les travaux de la campagne. Je suis Khepera au matin, Ra à son midi, Toum le soir »

Le dieu se tait, mais ses paroles sont sans effet; le poison n'était point arrêté dans ses progrès, et le dieu n'était point soulagé. Isis n'a aucune compassion de lui, elle demeure impitoyable. « Ton nom n'est point mentionné dans ce que tu viens de dire, dis-le moi et le venin sortira, car il est vivant, celui qui est appelé par son nom. » Le venin brûlait comme du feu, il était plus fort que la flamme d'une fournaise. Ainsi parla la Majesté de Ra : « Je consens à être fouillé par Isis; mon nom passera de mon sein dans le sien. » Alors le dieu se cacha devant les dieux, sa place fut vide

dans la barque des millions d'années. Lorsque arriva le moment de la sortie de son cœur, qui cachait le nom mystérieux, la déesse dit à son fils Horus : « Lie le dieu par serment qu'il me donnera aussi ses deux yeux ».

« Quand on eut enlevé son nom au grand dieu, Isis, la grande magicienne dit : « Coulez poisons, sortez de Ra, œil d'Horus sors du dieu, et brille hors de sa bouche. C'est moi qui agis, c'est moi qui fais tomber sur la terre le venin puissant. Vraiment le nom du dieu lui a été enlevé. Ra est vivant et le poison est mort ».

Le récit finit là, nous ne savons pas si Isis est satisfaite de la place qu'elle a conquise parmi les dieux, elle qui seule a réussi à guérir Ra. On ne nous en dit pas davantage, parce qu'on nous a conduit jusqu'aux paroles magiques dont ce conte décrit l'origine. « Un tel, fils d'un tel vivra, le venin mourra, voilà ce qu'a dit la grande Isis, la reine des dieux, celle qui connaît Ra par son propre nom. » Telles sont les paroles importantes dont l'efficacité sera bienfaisante, on les dira sur les figures de Toum, d'Isis et d'Horus; le fait d'avoir prononcé ces paroles devant elles ou comme dit l'égyptien « sur elles »,

donnera à ces figures le pouvoir de chasser le venin des serpents, ce seront des amulettes ou des talismans dont les vertus curatives seront infaillibles. Mais ce n'est pas seulement ces figures dont les paroles augmenteront la puissance, même les remèdes en éprouveront les bons effets ; car voici ce qui nous est dit en finissant : « écrit à mettre dans un liquide avalé par une personne. On le fait pareillement sur un morceau de lin mis à son cou. C'est un remède efficace. On fait une potion avec de la bière ou du vin que boit la personne que le mal tient. C'est la destruction du venin, parfaitement et pour toujours. »

Je disais en commençant que ce conte a un but médical, on nous le dit ici en propres termes. Le premier mythe était religieux, il était destiné au défunt, et quand on le lisait en faisant toutes les cérémonies prescrites, on lui attirait probablement la faveur des dieux. Ce mythe nous enseignait aussi l'origine de plusieurs cérémonies. Celui-ci n'a rien de religieux, c'est un mythe de magicien, nous pourrions presque dire de charlatan. Il est à l'usage « d'un tel, fils d'un tel. »

Et cependant il conserve encore les traits

principaux de la doctrine qui est ici comme ailleurs une sorte de panthéisme. Les dieux sont tout à fait anthropomorphes, Isis est une femme, Ra un vieillard qui a toutes les infirmités de l'âge ; cependant il est encore le créateur de toutes choses, dont l'être existe dans chaque dieu, et dont la puissance se manifeste dans tous ses ouvrages, qui sont le monde entier et ce qui le remplit.

Ce mythe a une grande analogie avec d'autres qui sont sur des amulettes, et qui sont destinés à préserver le possesseur de différents maux, en particulier de la morsure des serpents ou des scorpions. Ce sont les mythes magiques par exellence. En général il s'agit d'Isis et de la mort de son fils Horus qui a été la victime d'un de ces reptiles perfides. Voici un de ces contes qui date de l'époque du roi Nectanèbe[1] : « Moi Isis, j'ai conçu et j'ai enfanté Horus, moi la déesse j'ai mis au monde Horus, le fils d'Osiris, dans les marécages d'Athou. Je m'en réjouis fort car je reconnus qu'il remplacerait son père. Je le cachai avec soin de peur qu'il ne fût piqué. Je m'en allai à la ville d'Am, on me salua comme

1. Traduit par Golénischeff et Brugsch.

d'habitude, et je tardai de rechercher l'enfant et de lui apporter sa nourriture. Je retournai pour embrasser Horus ; et je trouvai mon Horus, mon or précieux, mon nouveau-né comme s'il n'était plus, il avait humecté le sol de l'eau de ses yeux et de l'écume de ses lèvres, son corps était raide, son cœur était immobile, aucun muscle de ses membres ne remuait, je poussai un cri de désespoir : « C'est moi, c est moi... » ce qu'elle dit est si détruit qu'on ne peut le traduire... « j'appelai alors quelques gens et vraiment ils tournèrent leur cœur vers moi, j'appelai aussi les habitants des marais qui m'entourèrent aussitôt ; les gens vinrent vers moi de leurs maisons, et ils s'approchèrent entendant ma voix. Eux aussi firent entendre des plaintes sur mon grand malheur, mais aucun d'eux n'ouvrit la bouche pour parler, car chacun d'eux éprouvait un grand chagrin, et aucun d'eux ne savait comment ramener la vie.

« Et il vint de la ville une femme bien connue, une femme de qualité dans son district, elle vint vers moi pour ramener la vie, son cœur était tout plein de cela, mais mon fils Horus resta immobile. » Il est difficile de comprendre les paroles qui suivent, il semblerait qu'il y a une

conversation entre les deux femmes et elles arrivent à découvrir que c'est un scorpion qui a piqué l'enfant. La pauvre mère ne se connaît plus de désespoir, elle met son nez dans la bouche de son fils pour voir s'il respirait encore, elle ouvre la blessure et elle trouve qu'elle contenait du venin, alors elle prend l'enfant dans ses bras, et elle se met à bondir, nous dirions comme une folle, les Égyptiens disent comme un poisson qu'on a jeté sur la flamme, en criant : « Ra, il est piqué ton fils Horus, il est piqué ton fils, il est piqué l'héritier des héritiers, le maître du diadème royal, l'innocent, l'enfant des dieux auquel je procurais le nécessaire. » La pauvre mère est touchante, elle est éloquente dans sa douleur. « Alors arriva Nephthys qui pleura et dont les lamentations retentirent dans toute la région, et Selk qui demanda et demanda encore : Qu'est-ce donc qu'a ton fils Horus ? Isis ! adresse ta prière au ciel, et alors s'arrêteront les nochers de Ra, et alors n'avancera plus la barque de Ra ; à cause de ton fils Horus elle restera en place. Isis fit entendre sa voix au ciel, et elle implora la barque éternelle. Le soleil s'arrêta lorsque la requête lui parvint, et la barque ne bougea pas de sa place, mais Thoth arriva

pourvu de ses enchantements et apportant sa formule de triomphe, et dit : « Isis, déesse glorieuse dont la bouche est savante, ton fils Horus n'a point de mal, car sa protection appartient à la barque de Ra. Je suis venu aujourd'hui de la barque du disque solaire, de la place où elle était hier, quand la nuit est venue et que la lumière a disparu, afin que je guérisse Horus pour sa mère et tout autre souffrant de même. »

» Alors Isis la déesse parla ainsi : « O Thoth, il est grand ton cœur, mais n'as-tu pas tardé dans ton dessein, viens-tu pourvu de tous tes enchantements et portes-tu ta formule qui triomphera sur ceci et sur cela, car on ne sait point le nombre »... « Ne crains point, déesse Isis, ne te lamente pas, Nephthys. Je suis venu du ciel pour rendre l'enfant vivant à sa mère. Horus! Horus! que ton cœur soit raffermi et qu'il ne succombe pas par la flamme du venin. Horus est sauvé comme celui qui est dans son disque et qui éclaire le pays par l'éclat de ses yeux, sauvé aussi quiconque souffre. Sauvé Horus le premier-né du ciel, celui qui donne leurs formes à ceux qui sont et ceux qui seront », et le dieu continue à faire entendre des for-

mules analogues dont l'effet sera de vivifier l'enfant. Les dernières lignes du texte sont obscures, mais nous y lisons cependant ces mots que Thoth adresse à Isis : « Je suis Thoth, l'aîné des fils de Ra ; Toum et le cycle des dieux m'ont ordonné de rendre Horus sain et sauf à sa mère Isis, et de guérir de même tout être souffrant. Horus ! Horus ! ton double est ton protecteur, et ta forme est ta sauvegarde ; le venin est mort, et sa flamme est détruite. »

Alors Isis reconnaissante demande à Thoth d'étendre ses bienfaits aux habitants de la région de Buto qui ont demandé avec supplications que le fils fût rendu à sa mère, et que pour eux aussi la puissance de Thoth apporte la vie et la guérison. Thoth lui accorde sa requête : « J'apporte la joie, dit-il, à ceux qui sont dans la barque Sekti, la barque solaire qui s'était arrêtée. Horus est rendu vivant à sa mère, Isis, de même tout malade sera rendu vivant à sa mère, car le poison est mort et sa force n'est plus. »

Ces dernières lignes nous font connaître le but du mythe ; c'est un talisman des habitants de Buto contre les piqûres des scorpions et des serpents. Si l'on a dans sa

maison la stèle ou le monument sur lequel est gravé ce récit, ce sera le meilleur préservatif contre les morsures de ces animaux redoutables. On le voit, le mythe égyptien n'est pas un récit indépendant qu'on goûte pour lui-même, et dont on apprécie la valeur littéraire et artistique. Il est toujours motivé par quelque chose, il va avec une cérémonie, il en est l'explication, et il a une valeur magique; et c'est pour cela qu'on tient à le lire ou à en avoir le texte chez soi.

Si c'est dans le mythe que se retrouve surtout l'anthropomorphisme, ce n'est pas là seulement. L'action directe des puissances divines sur les hommes, leur intervention dans la vie des humains ne se manifestent pas uniquement par la magie; les dieux ont aussi d'autres moyens de faire connaître leur volonté. Ils parlent aux hommes en diverses occasions, ils aiment par exemple à se faire entendre dans des songes. Cette croyance que le songe est souvent un message divin se retrouve du reste dans presque toutes les religions. Il y avait en Égypte des interprètes des songes, qui, avec les magiciens, appartenaient au collège des prêtres. Nous avons conservé le

récit de plusieurs songes dans lesquels les rois ont entendu la voix des dieux, et ont reçu des directions divines.

Voici par exemple le roi Thoutmès IV qui est à la chasse dans le désert en face d'Héliopolis, à l'endroit que nous appelons maintenant Ghizeh. Vaincu par le soleil et par la fatigue, au milieu du jour il s'endort à l'ombre d'un monument gigantesque, qui aujourd'hui encore fait l'admiration des voyageurs, le grand sphinx[1] : « Et Sa Majesté trouva que le Dieu lui parlait de sa propre bouche comme un père parle à son fils. » Ce dieu, c'est le sphinx lui-même, l'emblème du dieu Harmachis. C'est donc la statue qui s'adresse à lui : « Regarde-moi, contemple-moi mon fils Thoutmès, car je suis ton père Harmachis, je t'accorderai d'être roi sur mon trône, un prince parmi les vivants, portant la couronne rouge et la couronne blanche, le chef des dieux possédant la terre dans toute sa longueur et toute sa largeur, la splendeur de l'œil du maître de toutes choses. Je mettrai à ta disposition des revenus de tout le territoire d'Égypte, des tributs considérables, et un long terme d'années pendant lesquelles tu seras l'élu de Ra,

1. Traduit par Maspero.

car ma face sera tournée vers toi, et ta face sera tournée vers moi, et ton cœur sera incliné vers moi. Maintenant regarde ma destinée, afin que tu puisses protéger mes beaux membres. Le sable du désert m'a envahi, celui sur lequel je me trouve; j'ai résolu que tu exécuterais ce qu'il y a dans mon cœur, car tu es mon fils, mon défenseur, approche-toi, je suis avec toi, je suis ton père. » Quand le prince eut entendu ces paroles, il fut fort étonné, et il reconnut que c'étaient les paroles de ce dieu. » Malheureusement la stèle qui contient ce texte est brisée, et le récit finit là.

Ce conte, car c'en est un, est intéressant à bien des égards. Il nous montre quel genre de relations il y a entre les dieux et les humains. Le dieu ne se présente nullement avec la majesté imposante qu'on s'attendrait à trouver chez le soleil. Non, il est tout humble, il s'adresse à son fils en suppliant. Ce pauvre sphinx, déjà alors comme aujourd'hui, le sable du désert tendait sans cesse à recouvrir son énorme corps, et à ne laisser sortir que sa tête et son dos. Il aimerait beaucoup à être débarrassé de cette enveloppe et pouvoir se montrer dans toute sa splendeur; pour cela il faudrait que

le roi fît faire quelques travaux de défense. C'est là son vœu le plus cher ; mais c'est à peine s'il ose le faire entendre. Il essaie bien de faire appel à l'affection filiale que Thoutmès doit lui porter ; mais cependant il faut commencer par des promesses magnifiques. Il le mettra lui-même sur son trône, il lui accordera un règne long et glorieux ; toutes les richesses de l'Egypte et des pays étrangers afflueront dans son trésor. En compensation de ce brillant avenir que le dieu s'engage à lui assurer, Thoutmès devra faire le nécessaire pour déblayer entièrement l'image du dieu, et pour prévenir l'invasion du sable qui cache aux regards une grande partie de la personne de l'être divin. On conviendra que les deux termes du marché ne sont pas égaux, et que Thoutmès a de beaucoup la part du lion. Ce qui est caractéristique, c'est l'esprit mercantile qui règne dans les rapports entre dieux et hommes. Un dieu ne se croit pas en droit de demander quelque chose à l'homme, si de son côté il ne lui donne pas, je ne dirai pas l'équivalent, mais bien plus qu'il n'a obtenu lui-même. De son côté l'homme n'hésitera pas, à l'occasion, à élever des prétentions fondées sur la recon-

naissance que le dieu doit avoir envers lui. Nous en avons un exemple curieux dans une autre occasion où nous voyons le dieu Amon accourir au secours du roi. C'est dans un morceau que le premier traducteur E. de Rougé a appelé un poème, et certainement quoique nous ne connaissions pas le rythme de la poésie égyptienne, le style du morceau, l'imagination qui s'y révèle, la richesse et l'exubérance qui caractérisent certaines descriptions, sont bien la marque de la poésie.

Il s'agit de Ramsès II, un prince qui a longtemps joui d'un prestige usurpé. Longtemps on a cru qu'il était le plus grand des rois d'Egypte, et que sa puissance avait dépassé celle de tous les autres souverains. Mais à mesure que nous avons appris à le mieux connaître, son auréole s'est dissipée, et nous avons pu constater que Ramsès avait été un prince fastueux, cherchant uniquement à éblouir ses contemporains et la postérité ; et que son règne beaucoup trop long avait été le commencement de la décadence. Il faut pourtant lui savoir gré de nous avoir laissé l'œuvre du poète Pentaour, à laquelle il tenait beaucoup, puisque non seulement il faisait copier le livre sur papyrus, mais

il le faisait graver sur les murs des temples.

Ramsès est en guerre contre une population de Syrie, les Chétas. Soit inhabileté de sa part, soit ruse de l'ennemi, il se trouve tout à coup enveloppé par les innombrables légions des Chétas, parmi lesquelles deux mille cinq cents chars qui lui coupent la retraite. Il est seul de sa personne sur son char, n'ayant avec lui que son cocher. Le roi invoque alors Amon, et le dieu ne reste pas sourd à son appel. Il accourt lui-même, il fait entendre au roi sa voix, il se montre à lui, et il donne à Ramsès l'apparence d'un dieu, frappant ainsi de terreur les ennemis qui sont mis en déroute. Comment cette voix se fit-elle entendre ? quelle apparence avait le dieu ? nous ne savons, souvenons-nous que nous avons ici de la poésie. Mais ce qui est curieux, c'est l'invocation de Ramsès. Ce n'est point un cri de détresse, un appel à la bonté secourable du dieu. Il fait valoir ses droits, et il énumère tout au long dans ce moment critique les titres qu'il croit avoir à la reconnaissance du dieu; tout au plus à la fin de sa prière fait-il allusion à l'amour qu'Amon pourrait avoir pour lui. C'est le même esprit qui animait Thoutmès IV lorsque Harmachis s'adressait à lui :

« Alors Sa Majesté dit[1] : Qui es-tu donc, ô mon père Amon ? est-ce qu'un père oublie son fils ? ai-je donc fait quelque chose sans toi ? n'ai-je pas marché et ne me suis-je pas arrêté sur ta parole ? Je n'ai point violé tes ordres... Ne t'ai-je pas consacré des offrandes innombrables ? J'ai rempli ta demeure sacrée de tes prisonniers ; je t'ai bâti un temple pour des millions d'années ; je t'ai donné tous mes biens pour tes magasins. Je t'ai offert le monde entier pour enrichir tes domaines. J'ai fait sacrifier devant toi trente mille bœufs, avec tous les bois aux parfums délicieux... Je t'ai construit des pylônes de pierre jusqu'à leur achèvement, et j'ai moi-même dressé leurs mâts. J'ai fait venir des obélisques d'Eléphantine, et c'est moi qui ai fait amener des pierres éternelles ! Des vaisseaux naviguent pour toi sur la mer ; ils t'apportent les tributs des nations. O certes ! un sort misérable (est réservé) à qui s'oppose à tes desseins ; bonheur à qui te connaît ! car tes actes sont produits par un cœur plein d'amour. Je t'invoque, ô mon père Amon ! Me voici au milieu des peuples nombreux et inconnus de moi ; toutes les nations se sont réunies contre

1. Traduit par E. de Rougé.

moi, et je suis seul de ma personne, aucun autre avec moi. Mes nombreux soldats m'ont abandonné, aucun de mes cavaliers n'a regardé vers moi, et quand je les appelais, pas un d'entre eux n'a écouté ma voix. Mais je pense qu'Amon vaut mieux pour moi qu'un million de soldats, que cent mille cavaliers et qu'une myriade de frères et de jeunes fils, fussent-ils tous réunis ensemble. L'œuvre des hommes nombreux n'est rien, Amon l'emportera sur eux. J'ai accompli ces choses par le conseil de ta bouche, ô Amon ! et je n'ai pas transgressé tes conseils. Voici que je t'ai rendu gloire jusqu'aux extrémités de la terre. — La voix a retenti jusqu'à Hermonthis ; Amon vient à mon invocation : il me donne sa main. Je pousse un cri de joie, il parle derrière moi : « J'accours à toi, Ramsès ! je suis avec toi. C'est moi, ton père, ma main est avec toi et je vaux mieux pour toi que des centaines de mille. Je suis le seigneur de la force, aimant la vaillance ; j'ai trouvé un cœur courageux et je suis satisfait. Ma volonté s'accomplira. » Pareil à Month, de la droite, je lance mes flèches ; de la gauche, je les bouleverse. Je suis comme Baal dans son heure, devant eux. Les deux mille cinq cents chars

qui m'environnent sont brisés en morceaux devant mes cavales. »

Ramsès nous décrit le massacre qu'il fait de ses ennemis, auxquels il paraît être un dieu. Ils se disaient l'un à l'autre : « Ce n'est pas un homme qui est au milieu de nous, c'est Soutekh, le grand guerrier, c'est Baal en personne. Ce ne sont pas les actions d'un homme, ce qu'il fait : seul, tout seul, il repousse des centaines de mille, sans chefs et sans soldats. »

Voilà donc des interventions directes d'un dieu dans la conduite d'un roi. Il y a à remarquer que ces récits ne sont pas tirés de livres religieux proprement dits. L'un se trouve dans un conte, et l'autre dans un poème.

Nous avons vu à propos des mythes qu'on les lisait devant des statuettes ou des figurines qui acquéraient ainsi un pouvoir surnaturel ; elles devenaient donc des figures qui savaient guérir, auxquelles on recourait dans le cas d'une blessure ou d'une maladie. Mais les Égyptiens ont été encore plus loin ; non seulement ils ont admis que les dieux se parlaient entre eux ; non seulement ils ont lu les incantations que Thoth était supposé prononcer, comme si le dieu s'adressait à eux ; mais ils ont fait parler

les statues, ils ont eu des statues prophétiques, qui intervenaient dans maintes occasions de leur vie.

Ce genre de statues se trouvait principalement à Thèbes, et dans l'un des sanctuaires de la ville, celui du dieu Chons ; ce qu'on nous en dit date surtout de l'époque des derniers Ramessides, et de la XXI[e] dynastie, celle des rois prêtres, des grands prêtres d'Amon qui avaient réussi à prendre une place si importante à côté du roi, qu'ils finirent par écarter le roi et par s'asseoir eux-mêmes sur le trône. Chons était primitivement le fils d'Amon, et de Mout, son culte était intimement lié à celui d'Amon, et l'on peut supposer que les prêtres de ce dieu usèrent volontiers de l'art de faire parler les statues, disons-le, de cette supercherie, pour donner plus de prestige à leur dieu, et par conséquent à eux-mêmes. A la fin de la XX[e] dynastie, ils inventèrent une historiette qui devait remonter au règne de Ramsès II, et qui nous raconte comment on fit demander l'un des dieux pour aller exorciser une princesse en Mésopotamie. Ce qui prouve bien que ce récit est une légende, c'est qu'au début il place Ramsès II dans le pays de Naharaïn, la Mésopotamie, où les

princes de toute la terre venaient se prosterner en sa présence et implorer sa faveur. Or d'après ce que nous savons de son règne et de ses campagnes, jamais Ramsès II n'alla aussi loin. Il ne dépassa pas la Palestine et la Syrie.

Quoi qu'il en soit, on nous raconte que pendant qu'il était ainsi occupé, le prince de Bachtan lui amena sa fille d'une très grande beauté que le Pharaon emmena en Egypte, dont il fit sa femme et à laquelle il donna le nom de Raneferou. Or un jour qu'il était à Thèbes, et qu'il célébrait une grande fête à Amon, on lui annonça l'arrivée d'un messager du prince de Bachtan, porteur de riches présents, qui venait lui dire que la sœur de la reine Raneferou, la jeune Bentreschit, était fort malade, et que le prince priait Ramsès d'envoyer un homme de l'art pour la guérir. Ramsès convoqua tous les savants, les hiérogrammates, les magiciens, et il les pria de choisir parmi eux un homme habile qui pût aller à Bachtan. Le choix tomba sur un homme du nom de Thothemheb, qui part pour Bachtan et qui trouve la princesse possédée par un esprit. Il est obligé d'avouer son impuissance. Cependant il faut croire qu'on lui laisse le temps d'appliquer tous les traite-

ments qu'il croit efficaces, car ce n'est que neuf ans après le premier, qu'un second messager arrive au roi demandant instamment que cette fois on envoie un dieu. Alors le roi entre dans le temple du dieu Chons Neferhotep, l'une des personnes de la triade de Thèbes, le fils d'Amon et de Mout. M. de Rougé traduit ce nom de Neferhotep « tranquille dans sa perfection, » on pourrait traduire aussi « bon et paisible. » Cette épithète indique que le caractère de ce dieu est la tranquillité, le repos ; il ne se déplace pas comme d'autres, ce n'est pas non plus un dieu belliqueux. Il rend ses arrêts sans se départir de son calme olympien. Nous lui conserverons son nom de Neferhotep.

Ramsès lui demande l'autorisation de laisser partir pour Bachtan un autre dieu Chons, « celui qui exécute les desseins et qui expulse les rebelles, » et d'exprimer son consentement en faisant un signe de tête, ce que le dieu fait immédiatement à deux reprises. Ramsès lui demande aussi de lui donner sa protection pour le voyage, cette protection sera exercée, je le crois, par le double du dieu qui sera toujours derrière lui, quoique invisible, et le voyageur recevra aussi le pouvoir nécessaire pour gué-

rir la princesse. Chons, « celui qui exécute les desseins, » me paraît être une émanation de l'autre, peut-être une partie de son corps, qui a pris la forme du dieu. Dans le mythe de la destruction des hommes nous avons vu que le dieu Ra envoyait son œil qui revêtait l'apparence de Hathor. Chons, « celui qui exécute les desseins, » est quelque chose d'analogue à l'égard de Chons Neferhotep ; c'est lui qui est l'agent, c'est lui qui fait des voyages et que l'autre dieu envoie lorsqu'il faut que sa puissance s'exerce à distance. On peut supposer que « Chons, celui qui exécute les desseins, » était une statue à laquelle une vertu magique avait été conférée par des paroles qu'on avait dites sur elle ou devant elle, comme celles qui préservaient ou qui guérissaient des morsures des serpents. Son pouvoir spécial était probablement celui d'exorciste, cela paraît indiqué par l'épithète qui lui est donnée : celui qui chasse les rebelles, c'est-à-dire celui qui chasse tout ce qui s'oppose à la volonté des dieux.

Le dieu part dans sa barque qu'on portait sur les épaules, et où se trouvait le tabernacle renfermant sa statue ou son emblème. Il est accompagné de cinq barques plus petites, d'un char

et de nombreux cavaliers à droite et à gauche. On ne nous donne aucun détail sur les péripéties du voyage qui fut heureux, mais qui ne fut pas rapide, car il dura un an et cinq mois. A l'approche du dieu, le prince de Bachtan alla à sa rencontre avec ses chefs et ses soldats, se prosterna la face en terre devant lui, et lui souhaita la bienvenue. Chons alla de suite dans la maison de la princesse, lui communiqua sa vertu curative, probablement en lui mettant quatre fois la main sur la nuque, et la princesse fut soulagée à l'instant.

Mais l'esprit ou le démon qui la possédait ne s'en alla pas sans mot dire[1] : « L'esprit qui demeurait en elle dit en présence de Chons qui exécute les desseins de Thèbes : « Sois le bienvenu, grand dieu qui expulse les rebelles ; la ville de Bachtan est à toi, ses peuples sont tes esclaves, moi-même je suis ton esclave. Je m'en retournerai vers le lieu d'où je suis venu, pour satisfaire ton cœur sur le sujet de ton voyage. Que ta Majesté veuille ordonner qu'une fête soit célébrée en mon honneur par le prince de Bachtan. » Le dieu fit signe à son prophète : « Il faut que le

1. Traduit par E. de Rougé.

prince de Bachtan apporte une riche offrande à cet esprit ». Pendant que ces choses se passaient et que Chons, celui qui exécute les desseins, de Thèbes, conversait avec l'esprit, le prince de Bachtan restait avec son armée, saisi d'une crainte profonde. Il fit offrir de riches présents à Chons, ainsi qu'à l'esprit, et célébra une fête en leur honneur, après quoi l'esprit s'en alla paisiblement où il voulut. » Grande joie dans tout le pays de la délivrance de la princesse, si bien que le prince décide de garder avec lui ce dieu si bienfaisant, et de ne pas le laisser retourner en Egypte ; et en effet pendant trois ans et neuf mois Chons reste à Bachtan et ne songe pas à rentrer à Thèbes.

Il faut croire qu'au bout de ce temps, il se sentit pris du mal du pays, car une nuit le prince de Bachtan reposant sur son lit vit en songe le dieu sortant de son tabernacle sous la forme d'un faucon d'or et s'élevant dans le ciel du côté de l'Egypte. A son réveil le prince était très troublé, il fit appeler le prêtre de Chons et lui dit : « Le dieu veut retourner en Egypte, faites partir son char pour ce pays. » Il va sans dire qu'on ne le laissa pas s'éloigner sans le combler de riches présents. Le voyage dura

comme le premier plus d'une année, et au bout de ce temps, Chons qui exécute les desseins rentra heureusement dans son temple. Il eut la générosité de ne rien garder pour lui, de tous les présents qui lui avaient été faits à Bachtan, et de tout donner à Chons Neferhotep. Ici l'on discerne peut-être le but pour lequel ce conte a été composé. Il paraît évident que cette statue ou cet emblème de Chons devait être employé à obtenir des guérisons miraculeuses. Chons a dû faire d'autres voyages que celui de Bachtan, probablement à des distances beaucoup moindres, et les présents qu'on ne manquait pas de faire au dieu étaient généreusement abandonnés par lui au temple du grand dieu Chons Neferhotep, celui qui avait un collège de prêtres important et bien doté. Il est bien difficile de ne pas croire que c'est là le but et la raison d'être de cette composition de date assez récente. C'était, qu'on me passe l'expression familière, de la réclame pour le dieu Chons dont les guérisons étaient merveilleuses, comme celle-ci qui n'était pas si ancienne, puisqu'elle s'était passée sous Ramsès, le roi dont toute la dynastie alors au pouvoir avait pris le nom.

Chons Neferhotep aimait à se mêler des affaires des hommes. Une inscription à peu près de la même époque que le conte, nous en fournit un autre exemple. Il paraît qu'il y avait eu des malversations dans le temple d'Amon, si bien qu'on avait dû interrompre les fêtes du dieu. Un intendant du nom de Thouthmès était gravement compromis, et le grand-prêtre d'Amon Pinodjem désirait particulièrement qu'il fût blanchi de l'accusation qui pesait sur lui. Pour cela, il s'adressa à Chons Neferhotep, le troisième dieu de la triade Thèbes. Lorsque ce dieu devait se mouvoir, on le déposait dans une partie du temple où il y avait un plancher d'argent. Je croirais volontiers que c'était un endroit où l'on avait disposé des engins destinés à faire mouvoir les membres de la statue; ils étaient dissimulés par une plaque de métal.

Au moment de l'arrivée du grand-prêtre, et pendant toute l'entrevue, le dieu ne cesse de faire des signes d'approbation; il fait même plus. Pinodjem lui présente deux écrits, probablement deux rouleaux; sur l'un, il est dit qu'il y a des réclamations à faire à Thouthmès; sur l'autre il est dit, au contraire, qu'il n'y a pas de réclamations à lui faire. Deux fois Pinodjem étale les écrits de

vant Chons, qui prend celui qui dit qu'il n'y a pas de réclamations à faire à Thouthmès. Ainsi Chons déclare par ce choix qu'il abandonne l'accusation contre l'intendant. Mais cela ne suffit pas. Thouthmès paraîtra aussi devant Amon et celui-ci, non-seulement lui fera remise de la peine de mort qu'il avait méritée, de toute amende et de toute punition qu'il aurait pu encourir, mais il fera entendre par signes que Thouthmès doit devenir père divin d'Amon, intendant chef des greniers, économe, gardien en chef, premier inspecteur. Ainsi, le fonctionnaire qu'on supposait être infidèle, non-seulement est absolument blanchi, mais il est promu à des dignités bien supérieures à celles dont il jouissait auparavant. On voit à quoi servaient ces statues douées de mouvement ou même de parole, et l'on comprend que les prêtres aient fait grand usage de ce moyen de persuasion qui en imposait à la crédulité de la foule.

J'ai insisté quelque peu sur les mythes, et sur l'usage que faisaient les prêtres des statues vocales ou mouvantes, parce qu'il me semble que cela nous révèle ce qu'était la religion du peuple. Nous avons là non pas les croyances des prêtres, et les doctrines plus ou moins mys-

térieuses qui étaient consignées dans les livres dont on attribuait la composition à Thoth, mais nous saisissons l'idée que se faisait la foule de la divinité et l'influence qu'elle pouvait avoir sur la vie. Le fellah du temps de Chéops ou de Ramsès adorait avant tout le dieu de sa ville, la divinité dont il voyait le sanctuaire près de lui. Cette divinité pouvait s'appeler ici Horus, là Amon ou Hathor ; elle pouvait revêtir des formes diverses ; elle avait un ou plusieurs fils ; elle avait créé d'autres divinités. Le grand dieu du temple ou l'une des divinités secondaires issues de lui, était pour lui l'incarnation des forces ou des phénomènes de la nature dont dépendait sa vie, surtout du soleil, de la terre et du Nil. Non pas qu'il y eût dans le pays une religion unique qui imposât cette croyance, mais parce que tous les Egyptiens étaient dans des conditions physiques et climatériques absolument les mêmes, et que, par conséquent, ils étaient conduits à se faire une idée toute semblable de la divinité, quelle que fût la partie du pays qu'ils eussent comme habitation. Ces dieux cosmiques, ces êtres éloignés d'eux ne leur suffisaient pas ; il leur fallait des dieux plus rapprochés placés dans des conditions plus

semblables à celles où ils étaient eux-mêmes, en un mot plus humains. Aussi, en étaient-ils venus à se faire des dieux tout à fait anthropomorphes, ou même pouvant revêtir la forme des animaux qu'ils voyaient à côté d'eux. De là ces mythes dans lesquels les dieux non seulement parlent et agissent comme des humains, mais sont exposés aux mêmes infirmités que les hommes, et où ils n'échappent pas à des mésaventures toutes terrestres. Ces mythes nous disent que quelquefois un dieu pouvait être un faucon d'or, ou un porc noir, ou une vache contenant des milliers d'étoiles. Ces dieux étaient aussi représentés par des figurines ou des statuettes qu'il était bon d'avoir chez soi, car à l'occasion elles pourraient vous préserver des morsures de serpents ou des piqûres de scorpions, sans parler d'autres moyens qu'elles avaient d'exercer leur protection sur les habitants de la maison.

Telle est, nous semble-t-il, la religion de l'homme pauvre et obscur, non pas du riche aux funérailles somptueuses et au tombeau magnifique, mais du paysan ou de l'artisan, dont le corps, quand il était momifié, était jeté dans la fosse commune. C'est un culte de la nature, avant tout

l'adoration du soleil et du Nil, les deux éléments qui faisaient fructifier le troisième, la terre, et donnaient la vie aux humains, et qui, pour la vie de tous les jours, prenaient des formes toutes terrestres. Quant à savoir si ces trois dieux étaient un s' ils étaient trois émanations ou trois créations d'une même personne, c'est une question que l'Egyptien de la foule trouvait inutile de se poser, et à laquelle il eût été probablement incapable de répondre.

SOURCES PRINCIPALES

GOLÉNISCHEFF. (W.). *Die Metternichstele.* Leipzig 1877

LEFÉBURE (E.). *Zeitschr. für Æg. Sprache*, 1883. Un chapitre de la chronique solaire.

MASPERO (G.). *The life and monuments of Thoutmôsis IV* dans Th. Davis. The tomb of Thoutmôsis *IV*. Londres 1904.

Le double et les statues prophétiques. Études de mythologie vol. I.

NAVILLE (E.). *La destruction des hommes par les dieux.* Trans. of the Soc. of. Bibl. Arch. 1875.

A mention of a flood in the Book of the Dead. Proc. of the Soc. of Bibl. Arch. 1904.

Le chapitre 112 du Livre des Morts. Etudes dédiées à Leemans.

Inscription historique de Pinodjem III. Paris 1883.

ROUGÉ. (E. de). *Etude sur une stèle égyptienne, appartenant à la Bibliothèque impériale.* Paris, 1858.

SIXIÈME CONFÉRENCE

Rites et cérémonies. — La nature divine du roi. — Couronnement. — Fondation d'édifices. — Le service journalier. — Fin de la religion égyptienne.

Ce n'est pas seulement après sa mort, lorsque son corps était enfermé dans une pyramide, ou caché dans les profondeurs d'un tombeau creusé dans le roc, qu'un roi d'Égypte était dieu. Il l'était toute sa vie, dans tous les actes qu'il accomplissait, à la guerre quand il mettait en fuite les ennemis, ou dans la paix quand il posait les fondations d'un temple. C'est que dès sa naissance il était un être divin, c'était Amon qui lui avait donné la vie, c'est le dieu qui était son propre père. Cela nous est raconté en détail à propos de deux souverains de la XVIIIe dynastie, la reine dont le nom populaire est Hatasou et le roi Aménophis III. Il y a là toute une légende qui nous est exposée

sur les murs des temples de Deir el Bahari et de Louxor. Quoiqu'elle ne nous oit connue qu'à cette époque, c'est-à-dire au moment le plus brillant de l'histoire d'Égypte, je ne doute pas cependant qu'elle ne remonte beaucoup plus haut. Elle s'est maintenue fort tard, à propos non seulement des rois, mais des dieux eux-mêmes ; on la trouve encore dans le temple d'Esneh qui est d'époque romaine.

En voici l'analyse faite d'après la version la plus complète que nous possédions, celle du temple de Deir el Bahari. Il s'agit de la naissance non pas d'un roi, mais d'une princesse qui, par le fait que son époux Thoutmès II mourut jeune et qu'elle fut associée à son neveu Thoutmès III encore enfant, eut le pouvoir entièrement dans sa main, et fut non seulement reine, mais roi, car elle se fait toujours représenter en homme. La légende débute par une assemblée des dieux ; le dieu de Thèbes, Amon, convoque tous les grands dieux, et leur annonce qu'il naîtra une princesse qui éclipsera tous les souverains qui ont précédé. Puis Thoth, l'Hermès des Égyptiens, conduit Amon chez la reine. Il la lui nomme, il lui dit qu'elle s'appelle Aahmès, et qu'elle est plus belle qu'aucune femme. Amon

entre chez la reine qu'il trouve endormie. La scène suivante nous montre Amon faisant respirer à la reine le signe de la vie. Puis il appelle le dieu Chnoum, le potier, et lui ordonne de façonner sur son tour le corps de la princesse et celui de son double. Après cela, nous voyons la reine Aahmès qui vient de mettre au monde la princesse qu'elle tient sur ses genoux ; la déesse Hathor l'allaitera elle-même, et les vaches sacrées prendront soin de ses doubles. Il n'y a donc aucun doute, la princesse est un être divin, ce n'est pas Thoutmès Ier, c'est Amon qui est son père. Désormais sa nature divine se reflétera dans toute son existence, et, comme elle, les rois aimeront à rappeler leur origine par un tableau très fréquent dans les temples, où l'on voit un roi à qui une déesse sert de nourrice.

A la suite de la nativité, vient l'intronisation du fils des dieux par les dieux eux-mêmes. Ceux-ci doivent exécuter toutes les promesses qu'ils ont faites à l'enfant ; on lui a prédit une royauté éternelle, il faut maintenant que les dieux le placent sur le trône, et que lui-même assume les devoirs qui sont la contre-partie des faveurs divines. Les devoirs auxquels Amon, Phtah ou

Ra s'intéressent, sont naturellement ceux qui les concernent, eux et leurs temples. Le rituel d'intronisation se compose de plusieurs séries de cérémonies. C'est d'abord la purification et la présentation de l'enfant royal aux dieux. Il faut admettre que, pour toutes ces cérémonies, ce sont bien les dieux qui officient. Tout ce rituel compliqué qui nous est dépeint dans les sculptures des temples, s'exécute bien réellement, ce n'est pas une fiction. Les dieux, ce sont des prêtres qui s'affublent du costume, du masque et des insignes de chaque divinité. La marque distinctive qu'ils adoptent, c'est en général la tête seule, mais on peut supposer un déguisement plus complet, lorsqu'il s'agissait par exemple de représenter ce nain grotesque qui avait nom Bes, ou la déesse Api qui avait un corps d'hippopotame. Cela suppose chez les Égyptiens une grande crédulité, en même temps qu'une vénération profonde pour l'élément divin, puisqu'il suffisait d'un travestissement pour leur inspirer un saint respect. Jamais il n'est venu à l'esprit d'un Égyptien de tourner en ridicule une cérémonie qui, à certains égards, n'était qu'une mascarade. Ils savaient voir le sens caché sous cette apparence qui, quelquefois, devait être grotesque.

La purification est faite par deux divinités qui répandent de l'eau sur la tête du roi. A Deir el Bahari, c'est Horus et Amon qui disent à la princesse : « Tu es pure ainsi que ton double, dans cette investiture solennelle de roi de la Haute et de la Basse-Egypte. » A quoi viennent s'ajouter naturellement des promesses de longue et heureuse vie et d'un règne sans fin. Après cela, on la présente aux dieux ; Amon la prend sur ses genoux et l'embrasse, puis il la montre au cycle des dieux du Nord et du Sud.

Une fois que les dieux la connaissent, il faut aussi que les hommes qui doivent être ses sujets la voient et lui fassent hommage. La cérémonie est présidée par le père, le roi régnant qui, étant divin lui-même, joue le rôle du dieu Ra. Il est dans un pavillon, et devant lui se tient debout le prince ou la princesse qu'il va s'associer, il prend son héritier dans ses bras, à la vue de la foule, et le fait asseoir sur son siège. L'assemblée des grands officiers du royaume est prosternée en terre, et le roi leur prescrit non seulement d'obéir désormais et d'être soumis à celle qu'il vient d'installer à sa place, mais même de l'adorer « car ma fille est

devenue divine, et les dieux combattent pour elle et sont derrière elle tous les jours pour la protéger, suivant ce qu'a ordonné le seigneur des dieux ». Ainsi le père affirme d'une manière formelle devant ses sujets assemblés le caractère divin de son héritier, caractère qui oblige à ce qu'on lui rende les mêmes hommages qu'aux dieux. Aussi, n'y a-t-il rien d'étonnant, rien de choquant pour ses sujets à voir un roi s'adorer lui-même, et placer sa personne au milieu des divinités auxquelles il rend un culte, ou même mettre sa barque dans un sanctuaire à côté de celles qui renferment les emblèmes de tel ou tel dieu. Ne lui a-t-on pas enseigné dès son enfance qu'il était un dieu, ne l'a-t-on pas publié à la face des habitants du royaume ? Qu'est-ce qui empêche donc qu'il revendique pour son compte les mêmes privilèges que les autres divinités ?

Dans l'assistance qui est venue pour faire la connaissance de la princesse, se trouve une catégorie de prêtres chargés de composer et de proclamer « le grand nom » ou plutôt « le nom royal ». Ce nom qui est à proprement parler une phrase entière se compose de différentes parties. C'est d'abord le nom du double dont nous

avons parlé à propos des rois thinites, et qui établit que le roi est un Horus, c'est-à-dire qu'il appartient à cette race conquérante dont l'étendard était le faucon. Ce faucon est perché sur une représentation abrégée de la porte du tombeau par laquelle passera son double après sa mort. Sur le linteau de cette porte sont quelques signes qui représentent en général une épithète et qui sont le nom de son double. Celui de la reine Hatasou c'est « celle qui est puissante par ses doubles, ou riche en doubles » ; celui de son pere avait été « le taureau puissant aimé de Mat », la déesse de la justice et de la vérité. Après ce nom du double qu'on appelle souvent du nom d'étendard, vient une seconde épithète qui est précédée de ces mots : maître des deux couronnes, c'est-à-dire celles de l'Est et de l'Ouest ; pour la reine c'est « celle qui abonde en années », ou quelquefois « celle qui prend possession de tous les pays » ; pour son père c'était « celui qui surgit comme une flamme, le très courageux » ; cette partie-là du nom n'était pas absolument fixe, elle était susceptible de variantes, de même que la troisième qui est toujours précédée de ce groupe : l'Horus d'or. Ici aussi pour la reine nous avons

deux versions différentes : « celle qui est divine dans ses levers », et « celle qui vivifie les cœurs ». Son père en avait plusieurs, dont l'une est « celui qui frappe les barbares ».

Après cela venait le titre royal proprement dit, celui qui sert d'habitude à désigner la personne du souverain : « le roi de la Haute et de la Basse Egypte », suivi de deux cartouches, séparés par ces mots : « le fils de Ra ». Un cartouche, c'est cet ovale qui enferme un certain nombre de signes composant le nom du roi. Il y en a en général deux, dont le premier est celui de l'intronisation et contient toujours le mot Ra, le soleil, c'est le prénom solaire, celui qui rattache le prince au grand dieu ; celui de la princesse signifie « le vrai double, la vraie image de Ra. » Après ces mots le fils de Ra, vient le second cartouche qui contient le nom habituel du roi, celui qu'il avait reçu à sa naissance. Le nom complet de la reine, celui qu'on inscrira sur les monuments, c'est : « l'Horus, puissant par ses doubles, le maître des deux couronnes qui abonde en années, l'Horus d'or qui vivifie les cœurs, le roi de la Haute et de la Basse-Egypte, Kamara, la fille du soleil, Hâtschopsitou Khnoumit Amon (celle qui se

joint à Amon) ». On voit que le caractère divin du roi ou de la reine ressort distinctement de ce protocole, qui est dûment proclamé, et nous dirions enregistré par les prêtres assemblés à cette occasion.

Après que le roi ou la reine ont reçu leurs noms, diverses cérémonies complètent le couronnement ; la plus importante est celle où la reine doit passer par deux pavillons où se trouvent des dieux qui lui mettent sur la tête d'abord le diadème du Sud, puis celui du Nord ; ensuite le roi faisait le tour d'une enceinte murée qui était près de la salle où il avait reçu les diadèmes. Il était accompagné dans ce tour par le grand dieu de la localité qui l'embrassait, et qui de cette manière lui transmettait l'autorité sur toute la terre, et sur les territoires appartenant aux neuf arcs, c'est-à-dire aux barbares. Dans tout cela les dieux traitent toujours le roi comme un des leurs. Ils affirment et ils consacrent son caractère divin ; mais ce n'est pas absolument gratuit. Il faudra qu'en reconnaissance, le roi fasse ce qui leur est agréable. Il contracte envers eux des obligations dont il aura à s'acquitter, comme le fit le roi Horemheb, le dernier souverain de la

XVIIIe dynastie duquel il est dit : « dès que le roi eut pris possession de cette terre, il la réorganisa telle qu'elle se trouvait au temps du dieu Ra. Il restaura les temples des dieux... il refit toutes leurs statues divines plus nombreuses qu'elles n'étaient auparavant... ce que le roi trouva de ruiné, il le remit en place. Il fit cent statues de grandeur naturelle en pierre de prix. Il parcourut les cités où les dieux avaient des édifices, dans toute cette terre, et il les dota telles qu'elles l'avaient été au commencement, et il leur constitua toutes les offrandes journalières et tous les ustensiles nécessaires à leurs édifices, travaillés en or et en argent ; il les munit de prêtres, d'officiants, de soldats d'élite ; il leur fit donation écrite de champs, de bestiaux et les munit de tout ce qu'il convient d'avoir... » Voilà comment les dieux demandaient à être payés de retour.

S'agissait-il de fonder un édifice, par exemple un temple, c'était avec la collaboration des dieux que cela se faisait, les cérémonies étaient réglées par un livre qui s'appelait « le livre de fondation des temples pour les dieux de la première ennéade ». On commençait de nuit afin que le roi pût fixer l'axe du temple

d'après les étoiles. Le roi prenait quatre pieux et un cordeau d'arpentage et il marquait d'abord les quatre angles de l'édifice. Il était aidé dans cette opération par une déesse, Safekhaboui ou Seshaït, celle qui veillait sur la maison des livres, la déesse archiviste, qui inscrivait aussi sur une palme ou sur le fruit de l'arbre sacré les années du roi. Cela fait, le roi s'armait d'un hoyau avec lequel il traçait le pourtour du temple, puis il marquait sa ligne en y versant du sable, qui faisait ressortir le tracé sur la terre noire. Ensuite il moulait une brique pour chacun des quatre angles de l'édifice, mais, dans l'un des angles, il plaçait des dépôts de fondation qu'on a souvent retrouvés dans les fouilles. Quand même les textes nous disent que ces dépôts sont des briques d'or, et des pierres précieuses pour les coins du temple, il est rare que cela se soit vérifié dans les découvertes faites récemment, les dépôts de fondation consistent souvent en petites plaques d'or ou d'émail portant le nom du roi qui a fondé le temple ; en général, ce sont des modèles en petit des instruments qui ont servi à la construction. Puis, le roi pose la première pierre qu'il pousse avec un levier à la

place qu'elle doit occuper. A ce moment, probablement avant la pose de la pierre, il devait y avoir un sacrifice ; le seul que nous voyions, c'est celui d'un oiseau décapité, mais il n'est pas impossible d'admettre que c'est là une forme adoucie d'une tradition très ancienne, qu'on retrouve chez d'autres nations, et qui voulait que l'emplacement de la première pierre fût arrosé de sang humain.

Il semble qu'à l'occasion de la construction le roi ait fait faire un modèle en petit d'un édicule ou d'un pylône ; et il s'agissait de le consacrer à la divinité. Pour cela le roi répandait tout autour de l'encens de diverses espèces ; et au moment où il le donnait au dieu, il faisait de cet édicule un objet divin en le touchant un certain nombre de fois avec sa massue. Lorsqu'il s'agit de fondation, nous voyons presque toujours une scène sur le sens de laquelle nous ne sommes pas au clair. Le roi tient d'une main une rame et de l'autre un instrument qui semble être une équerre ; il fait une grande enjambée, il a l'air d'être à la course. En général, comme pendant de cette scène, nous en voyons une toute pareille, le roi faisant la même enjambée, mais cette fois tenant

dans chaque main un vase à libation. M. Moret, à qui nous devons une savante étude sur tous les rites, étude à laquelle nous avons beaucoup puisé, considère ces scènes comme étant une consécration ; l'eau des vases et le feu des emblèmes solaires symboliseraient la purification de l'édifice. Je croirais plutôt que cette course se place tout au début de la fondation, et que le roi mesure au pas l'emplacement sur lequel la construction doit s'élever, et dont il veut faire don aux dieux. Quoi qu'il en soit, dans toutes ces cérémonies, le roi agit comme être divin, il est le fils d'Amon auquel il dédie un temple, et c'est comme fils rendant à son père l'hommage qui lui est dû, qu'il manie lui-même l'outil avec lequel sera construit l'édifice.

Outre le couronnement, il y avait quelques grandes fêtes dans lesquelles on rendait au roi des honneurs divins. L'une en particulier est celle qui est appelée la fête Sed, qu'on a souvent considérée comme un anniversaire de l'avènement au trône, laquelle se célébrait au bout d'une période en général de trente ans. Je regarde la période Sed comme une période fiscale, et la fête qui l'inaugure comme étant une indiction, c'est-à-dire la date à laquelle on

règle pour un certain nombre d'années les impôts et les redevances qu'auront à payer les habitants du pays ; et comme l'origine de tout impôt, c'est la dime, c'est-à-dire ce qui est payé pour le culte et tout ce qui s'y rattache, rien d'étonnant a ce que la fète de l'indiction ait surtout un caractère religieux. Nous la trouvons déjà représentée sur les monuments de l'époque thinite ; elle a duré jusqu'à l'époque romaine.

Dans cette fète, le roi sort d'une pièce appelée le sanctuaire, qui est réservée pour lui dans le temple, puis il monte à un pavillon ouvert de quatre côtés, et auquel conduisent quatre escaliers. Le roi portant les emblèmes d'Osiris s'assied sur un trône, et se tourne successivement vers les quatre points cardinaux ; chaque fois deux dieux ou deux déesses élèvent la main au-dessus de sa tète et répètent par quatre fois : « le Sud est réuni au Nord », ou « le ciel est réuni à la terre ». C'est une sorte d'intronisation renouvelée. Puis le roi se présentait devant la divinité principale du temple. Il était escorté dans sa marche par les génies du Nord et du Sud qui même quelquefois le portaient sur un palanquin. Sur le seuil

de la salle où se tenait le dieu qu'il allait visiter, une divinité lui faisait une libation de bon accueil. Le dieu l'embrassait. Thoth et Safekhaboui rédigeaient le procès-verbal de la fête, lui fixaient un nombre infini d'années de règne, ou inscrivaient son nom sur les fruits de l'arbre sacré d'Héliopolis.

Au sortir de là, il passait dans la salle à manger où l'on voyait plusieurs pavillons chacun avec la statue d'un dieu, devant lequel étaient amoncelées toutes sortes d'offrandes et de victuailles. Il n'est pas rare de trouver parmi ces statues celle du roi lui-même. Quelquefois le roi agissant comme prêtre fait des offrandes à sa propre personne. C'est là ce qu'on peut considérer comme l'achèvement de la déification du roi. Il est si bien un dieu, il participe si bien à la nature divine, il est censé posséder si complètement le pouvoir et les privilèges de la divinité, qu'il n'hésite pas à s'adorer lui-même, à se faire à lui-même des offrandes, et surtout à se placer au milieu des dieux auxquels d'autres prêtres que lui rendent un culte.

On a souvent considéré ce fait comme une preuve de la présomption orgueilleuse

qui caractérise Ramsès II. Quand par exemple à Ibsamboul on a vu sa statue au fond du sanctuaire, avec trois des grands dieux d'Egypte, ou quand on a lu son nom sur les bas-reliefs à côté de divinités auxquelles il présente lui-même du vin ou du lait, on a pu croire au premier abord que c'était chez lui une aberration, une folie des grandeurs poussée au dernier terme. Mais il n'en est rien. Ramsès II n'est point seul des rois d'Egypte, auquel un culte soit rendu. Il n'y a là-dedans aucune usurpation, aucune marque d'impiété. Cette manière de faire est parfaitement légitime ; c'est la conséquence de l'idée que les Egyptiens se faisaient du roi, et qui était acceptée d'un consentement unanime. Engendré par un dieu, allaité par des déesses, recevant de leur main à son couronnement tous les privilèges et tous les attributs de la divinité, le roi est un des leurs, il appartient à leur cycle et il peut prétendre aussi bien qu'eux aux hommages qui leur sont rendus. Dans les grands temples, il y avait en général une barque portant un tabernacle qui renfermait l'emblème du dieu de la localité. Le roi avait aussi sa barque qui contenait son emblème. Je crois que c'était un

éventail, l'un des symboles du double, qui représente aussi la personne royale dans les processions où il est posé sur un trône.

Ce qui distingue le roi des simples mortels c'est que ceux-ci ne deviennent dieux qu'après leur mort, par leur assimilation, leur fusion avec Osiris ; le roi est dieu sa vie durant, il l'est dès sa naissance ; par conséquent pendant toute sa vie, il pouvait prétendre à ce qu'on lui rendît un culte, même en dehors des grandes fêtes et des cérémonies spéciales qui mettaient particulièrement en relief sa nature divine. Nous pouvons constater l'existence d'un culte régulier du roi dans les sculptures d'un édifice que j'ai déjà souvent cité, le temple de Deir el Bahari. Là nous trouvons une chambre qui était spécialement consacrée à la reine et qu'elle s'est dédiée de son vivant. On la voit assise devant un autel, et une nombreuse procession de prêtres lui apporte des offrandes de toute espèce ; sur les murs de la chambre sont gravés des chapitres des textes des pyramides. Tout cela ressemble beaucoup à un culte funéraire ; dans la chambre à côté, dédiée à Thoutmès I mort, on voit des représentations

presque identiques, et alors il n'y a pas de doute possible, il s'agit du culte rendu à un défunt. Mais il n'en est point ainsi dans la chambre de la reine. Celle-ci est pleine de vie lorsqu'on orne sa chambre de ces représentations ; elle règnera peut-être encore plusieurs années. Or, comme on ne peut guère supposer qu'elle a fait peindre par avance tous les détails du culte qui lui sera rendu plus tard, il faut admettre que déjà de son vivant on lui rend ces hommages comme à un dieu. Après sa mort ce culte continuera ; on n'y changera rien, ce seront les mêmes prêtres, les mêmes offrandes, les mêmes formules religieuses et magiques. Et ceci me conduit à une conclusion différente de celle de M. Moret. Je crois que le culte des rois morts n'est que la prolongation de celui qu'on leur rendait pendant leur vie. A mon sens, les dieux n'ont pas été d'abord des morts. Je crois, au contraire, qu'ils ont d'abord été des vivants, pour lesquels on a continué, peut-être en le modifiant, ou en le développant, ce qu'on faisait pour eux pendant leur vie.

En dehors du culte du roi, il y en avait un qui s'adressait aux nombreuses divinités du

panthéon. Il existait même un rituel compliqué qui comprenait un grand nombre d'offices divers. Nous le connaissons par le temple d'Abydos où il est gravé sur les murs de sept chambres, consacrées chacune à une divinité différente. Ces textes ont été reproduits sur des papyrus qui sont arrivés jusqu'à nous. On en trouve aussi des fragments épars sur les murs des temples de toutes les époques. Ils nous donnent le service journalier dans les temples fait par le prêtre de service, ou comme l'on dit en égyptien « en son jour », lequel remplace le roi; car théoriquement lui seul était digne de se présenter devant les dieux et de s'acquitter de ces offices. Mais comme il lui eût été impossible de le faire dans tous les temples du pays, et même de s'astreindre aux devoirs très stricts qu'entraînait le culte d'une seule divinité, il fallait bien qu'il déléguât cela à un prêtre, lequel était son substitut. Cependant l'idée originelle que le sacerdoce est affaire du roi, a subsisté au travers de tous les temps. Dans les innombrables tableaux où l'on voit un acte religieux exécuté devant un dieu, c'est toujours le roi qui est censé le faire. On considérait peut-être aussi qu'il n'y avait pas de

meilleur moyen d'honorer le dieu qu'en montrant que le seul personnage digne de le servir, c'était son descendant, son fils, celui qui était de même race que lui, et qui était son égal.

Le rituel d'Abydos, qui est aussi celui de Thèbes, s'adressait à des statues en bois doré, incrusté de pierreries. Elles étaient placées dans des *naos*, des tabernacles en bois ou en pierre, que l'officiant seul avait le droit d'ouvrir. Ce n'est donc qu'une partie du cérémonial qui est contenue dans ce rituel. Les dieux n'étaient pas toujours des statues. Il y en avait qui étaient représentés par des emblèmes, comme un sistre, ou un animal, comme un faucon. Il devait y avoir des prescriptions relatives à ce qu'on avait à faire en leur honneur, de même aussi pour toutes les cérémonies qui avaient lieu en dehors du temple, comme par exemple le transport de la barque sacrée avec son naos. C'est donc le rituel intérieur du culte des statues que nous possédons. Le livre a pour titre dans un papyrus : « le commencement des chapitres des rites divins faits dans le temple d'Amon Ra, roi des dieux, au cours de chaque jour, par le grand prêtre de service. » Ce culte

de la statue comportait des gestes précis, accompagnés de formules souvent fort obscures; elles nous expliquent ce que le prêtre a à faire, et elles y ajoutent des phrases magiques, ou des allusions à des mythes que nous ne connaissons qu'imparfaitement.

Le prêtre est dans le sanctuaire. Le tabernacle est encore fermé. Il faut commencer par des purifications faites par le feu, par des fumigations et par l'eau. Il allume le feu, avant tout pour éclairer la salle qui devait être dans une obscurité complète. Puis il prend l'encensoir, il met le vase à brûler sur l'encensoir, il jette de la résine sur la flamme et il s'avance vers le lieu saint. Chacun de ces actes est accompagné de formules dans lesquelles le prêtre se pose d'emblée comme un dieu. Mais il n'est pas seul à l'être, chacun des objets dont il se sert a un nom divin, c'est-à-dire une personnalité divine, et il est apostrophé comme une divinité. Voici par exemple ce qui est dit à l'encensoir : « Salut à toi, encensoir des dieux qui sont de la suite de Thoth. Mes deux bras sont sur toi comme ceux d'Horus, mes deux mains sont sur toi comme celles de Thoth, mes doigts sont sur toi comme ceux d'Anubis, chef du pavillon

divin. Moi, je suis l'esclave vivant de Ra, moi je suis pur, car je me suis purifié, et mes purifications sont les purifications des dieux. » Ces paroles prononcées à l'encensoir sont les mêmes qui seront adressées à Amon lui-même. Ainsi la nature divine est comme une émanation, une effluve qui se transmet du dieu à l'officiant, et de l'officiant à tous les objets qu'il touche et dont il se sert.

Le second acte du rituel, c'est l'entrée du prêtre dans le naos, où il doit purifier la statue et la prendre dans ses bras. Il rompt le sceau et enlève la terre sigillaire, car le naos était hermétiquement fermé, puis il fait glisser le verrou, ou comme l'appelle le texte « le doigt de Set ». Il se trouve alors devant une statue laquelle, suivant l'interprétation que je crois pouvoir donner à une phrase un peu ambiguë, est couverte d'une peau de bête, qu'il commence par enlever ; la face du dieu est ainsi dévoilée, et le prêtre peut voir le dieu. Voir une divinité ou plutôt la regarder, est un privilège qui n'est accordé qu'au roi, ou au prêtre son représentant, et qui n'est pas sans danger, soit pour celui qui regarde, soit même pour le dieu, puisque le regard qui tombe sur lui est

celui d'un roi, c'est-à-dire d'un dieu. On connaît la puissance de l'œil, puissance qui souvent peut être redoutable et même destructrice ; aussi voici ce que dit l'officiant : « Ma face est préservée du dieu, le dieu est préservé de ma face divine, car ce sont les dieux qui m'ont fait le chemin où je marche, et c'est le roi qui m'a envoyé pour voir le dieu. » Ainsi aucun des deux ne court aucun risque. Alors le prêtre se prosterne la face en terre, littéralement flaire la terre, puis il se met sur le ventre. Chacun de ses actes est accompagné de paroles comme celles-ci : « Salut à toi, Amon Ra ! tu es bien établi dans ta grande demeure. Je me suis mis sur mon ventre par crainte de toi, car j'éprouve de la crainte devant la terreur que tu inspires ; j'embrasse Keb et Hathor, pour que je sois fort et que je ne tombe pas victime des sacrifices de ce jour » ; puis il se relève en prononçant d'autres paroles. Cela devait ressembler à ce que l'on voit dans les mosquées à l'heure de la prière. De temps en temps, lorsqu'il répète les paroles, le fidèle se baisse et touche la terre du front, puis il se redresse ; d'autres fois il élève les bras, avec cette différence qu'il n'a point de statue devant lui comme le prêtre égyptien.

Celui-ci quand il s'est relevé prononce un hymne en l'honneur du dieu : « Salut à toi, Amon Ra, seigneur de Thèbes, jeune homme qui est l'ornement des dieux. Tous les hommes se réjouissent à sa vue, lui le maître de la terreur, qui calme les frayeurs, le prince de tous les dieux, le grand dieu vivant, le bien aimé qui fait plaisir aux dieux par ses paroles, le roi du ciel, le créateur des astres, l'or des dieux qui parcourt l'horizon et qui fait naître les dieux quand il parle.,. Amon Ra, le maître des rayons lumineux, le créateur des multitudes, le dieu aux plumes élevées, le roi des dieux... »

Ensuite il procède à des offrandes et à des fumigations, il offre à la statue un parfum fait avec du miel, puis de l'encens. Enfin le prêtre embrasse la statue ; c'était une véritable étreinte qui devait se faire facilement puisque les membres des statues étaient articulés ; après quoi le prêtre sortait une première fois. Il rentrait de nouveau, faisait les mêmes gestes, se prosternait encore, entonnait de nouveaux hymnes en l'honneur du dieu, et lui offrait une figurine représentant la déesse Mât. Cette déesse était celle de la justice, de la vérité et de la loi ; il me semble qu'en donnant

à un dieu cet emblème, celui qui présente cette offrande fait entendre au dieu qu'il lui accorde le droit de lui imposer la loi, et qu'il le considérera désormais comme son juge, aux arrêts et à la volonté duquel il est prêt à se soumettre. C'est, à mon sens, un moyen de faire hommage au dieu, de lui déclarer qu'on le reconnaît pour son souverain et son maître ; et l'emblème de la déesse n'est que le gage de cet acte de soumission. Aussi cette offrande est toujours parmi les premières, près de l'entrée.

La statue va être l'objet de toute une toilette, qu'on ne fera pas avant de lui avoir fait subir des lavages avec de l'eau contenue dans divers vases, ensuite on lui brûle de nouveau de la résine, puis on se met à l'habiller. On lui donne d'abord deux bandelettes blanches destinées à lui emmailloter la tête, on enroule ces bandelettes, après quoi on fait de même avec une autre bandelette de couleur verte, une troisième de couleur rouge, puis on enveloppe le corps de la divinité d'une pièce d'étoffe, et alors on lui offre différentes espèces de fards ou de parfums dont nous ne distinguons pas toujours exactement la nature. Chacune de ces offrandes est accompagnée de formules symbo-

liques ou magiques, dans lesquelles se trouvent des allusions que fréquemment nous ne comprenons pas. Du reste, c'est le propre de toute expression magique de n'être pas comprise; sans cela, elle perdrait certainement de son efficacité. Après encore plusieurs purifications, la cérémonie est terminée, le prêtre sort en fermant hermétiquement la porte et en y appliquant un sceau.

Tel est, en abrégé, ce cérémonial compliqué dans lequel fourmillent les répétitions, qui devait durer assez longtemps, à tel point qu'on se demande si vraiment il pouvait être célébré tous les jours. M. Moret voit dans tout ce cérémonial le culte d'un mort. Il s'adresse à un être mortel qui, comme Ra, meurt chaque jour, et qui est à toute heure sous le coup d'une attaque possible du dieu typhonien. Le but du culte en Egypte aurait donc été de préserver le dieu de la mort possible, en pratiquant sur lui les rites qui avaient pu ressusciter Osiris et les hommes défunts. Nous avons déjà précédemment déclaré qu'à notre sens c'était une affirmation trop absolue que de dire qu'en Egypte toute espèce de culte dérivait du des morts. Il nous semble bien plutôt

culte des morts est la prolongation de la vie, le désir de continuer l'existence à celui qui a quitté ce monde, et cela sous une forme qui n'a pas toujours été la même. Tandis que dans l'Ancien Empire il s'agissait d'une vie toute semblable à celle de la terre, plus tard on songea à un état se rapprochant beaucoup plus de la divinité. Il nous est impossible de reconnaître dans ce rituel un système, une idée mère se développant logiquement et avec suite. On y trouve le reflet des conceptions les plus variées que les Egyptiens se faisaient sur les dieux. Quelquefois le dieu auquel s'adresse le prêtre peut être considéré comme un Osiris, comme un dieu mort qu'il s'agit de ressusciter, mais dans d'autres cas il est bien vivant, comme, par exemple, au moment où le prêtre entre, et où un simple regard que le dieu lance sur lui peut lui être funeste. Pas plus que le Livre des Morts, le rituel n'est l'expression d'une conception unique et bien déterminée, de la divinité.

Avant de quitter le rituel, il nous reste à poser une question. Quel a été dans le culte égyptien le rôle du sacrifice, et y a-t-il eu des sacrifices humains ? Il est certain que dans les représentations du culte, nous voyons très sou-

vent tuer un bœuf ou une antilope. L'animal auquel on a coupé le cou est renversé, les quatre pattes liées ensemble, des sacrificateurs le dépècent : on commence par détacher les membres antérieurs, puis la tête, on lui enlève le cœur et l'on taille de gros quartiers dans la carcasse. Les tableaux en grand nombre où cela se voit sont presque identiques ; c'est en général la première opération, l'enlèvement de la jambe de devant que les sculpteurs aiment à graver ; mais c'est un sacrifice uniquement parce que des prêtres y figurent et l'accomplissent, le sens de l'opération n'est pas proprement religieux. Elle est avant tout destinée à procurer au dieu une offrande qu'on déposera sur son autel, car tous ces morceaux qu'on prépare, ce qu'on nomme les morceaux de choix, lui sont apportés par les prêtres. Il est probable cependant, qu'il y a là un souvenir lointain de la mort d'ennemis dont on présente les cadavres ou les dépouilles. Sans doute, l'idée de l'offrande, de la nourriture apportée au dieu comme elle l'est au double, joue le premier rôle ; néanmoins l'idée originelle se retrouve encore, par exemple, dans cette phrase de l'officiant qui apporte le cœur : « Je t'ai apporté le cœur de ton ennemi. »

Cette offrande est faite non seulement aux dieux, mais aux défunts. Pour eux aussi on immolait des bœufs, des gazelles, des oiseaux, que l'on considérait comme des ennemis. Il semble, ainsi que l'a fait ressortir M. Lefébure, que le but de cette cérémonie fût de s'approprier la vie et la force des victimes. Cela supposerait nécessairement que ces victimes étaient substituées à des êtres humains. Quelquefois on se contentait d'offrir au défunt une tête de bœuf; ou, dans d'autres cas, on momifiait la victime qui était déposée dans le tombeau, afin que l'effet du sacrifice eût la durée éternelle qu'on souhaitait au corps du défunt.

Nous avons trouvé dans le mythe de la destruction des hommes ce que les prêtres de Thèbes à l'époque de la XIX[e] dynastie considéraient comme l'origine des sacrifices. Au moment où Ra, fatigué de la société des hommes, s'apprête à se faire enlever au ciel par Nout, il aperçoit encore quelques hommes qui ont échappé au massacre. Au matin, ces hommes sortent portant leurs arcs, et l'on peut croire qu'ils offrent à Ra de détruire ses ennemis. Celui-ci leur répond : « Vos péchés sont derrière vous, le meurtre éloigne le meurtre », et

le texte ajoute : « de là viennent les sacrifices. » Cette explication ne parle pas du genre de sacrifices institués à cette occasion ; mais la conclusion logique à en tirer, c'est qu'il s'agit de sacrifices humains. Si la mort des ennemis de Ra doit faire pardonner aux hommes la révolte contre leur roi, si cette mort a une valeur expiatoire, il semble bien que ce soit celle d'un être pareil à celui qui échappe ainsi à la condamnation, et non pas celle d'un bœuf ou d'une gazelle qui lui serait substituée ; à moins cependant que ces animaux ne soient considérés comme des formes de Set, l'ennemi d'Osiris. Nous savons que Set prend souvent des formes animales ; mais comme ce dieu n'est pas nommé dans le mythe de la destruction des hommes, nous ne pouvons pas nous contenter de cette explication.

Il y a bien dans les textes égyptiens une réminiscence de sacrifices humains. Il y a même plus. Un roi de la XVIIIe dynastie, Aménophis II, revenant de Syrie, nous raconte ceci : « Sa Majesté s'en alla plein de joie devant son père Amon et il tua sept chefs de sa massue lui-même. » M. Lefébure voit dans cet acte barbare un sacrifice. Il me semble

qu'il y a là bien plutôt un exemple de la coutume répandue ailleurs qu'en Egypte de faire périr les chefs des ennemis vaincus ; et non seulement les vaincus, mais toute espèce d'étranger, qu'instinctivement on considérait comme un ennemi. Ce sentiment se retrouve encore de notre temps chez des nations peu civilisées. Plusieurs auteurs grecs nous parlent de ce que les Égyptiens sacrifiaient des étrangers. Hérodote, cependant, ne mentionne ce fait que pour le nier et nous dire que les Egyptiens ne sacrifiaient que des porcs, des oies, des brebis, des bœufs ou des veaux reconnus purs. « Comment donc sacrifieraient-ils des humains ? »

Il existe dans un tombeau de Thèbes une série de représentations très étranges et qui sont presque uniques. Il s'agit d'un rite funéraire célébré en l'honneur d'un grand personnage, qui n'était cependant pas de race royale, par conséquent qui ne pouvait pas prétendre à des hommages spéciaux. On le voit assis sur un tabouret. Devant lui, deux prêtres piochent la terre et y creusent une fosse. Puis il se lève et il regarde quatre serviteurs qui traînent sur une claie un homme couché la face tournée vers la terre. Un cinquième serviteur déploie

une grande peau d'animal. Cet homme couché s'appelle le *Teken*, ou suivant la vocalisation adoptée par M. Maspero, le *Tikanou*. Un autre tombeau nous le montre enserré dans cette peau et se tenant sur un tabouret, la face toujours tournée contre la terre. Je suis enclin à voir dans cette cérémonie, comme le fait M. Maspero, un symbole de la renaissance. L'homme traverse la peau d'un animal et cela lui rend la vie, de même que nous avons vu le soleil traverser pour renaître un énorme serpent. Je ne puis pas croire que le *Tikanou* soit sacrifié, car nous voyons dans la même scène une vache et une gazelle auxquelles un sacrificateur coupe la tête, ce qui n'est point le cas pour l'homme couché sur sa claie.

Plus loin, le traîneau reparaît, il est porté sur les épaules de deux hommes qui, dit-on, vont le jeter dans le lieu de la destruction, et, en effet, on voit un traîneau dans le trou qui a été creusé en terre. Tout à côté sont deux hommes couchés la face en terre. Ils sont emmaillotés et se soutiennent seulement avec la main. Le texte les appelle des Nubiens, des Anou, ceux que nous considérons comme la population africaine primitive de l'Égypte. Si

nous nous reportons aux documents les plus anciens que nous avons conservés, à ceux de l'époque thinite, nous trouvons qu'il est dit, une fois, « on apporte les têtes des Anou dans le sanctuaire »; il y a aussi une fête qui se perpétua fort tard « la fête de frapper les Anou ». Il est incontestable qu'il y a dans le tableau qui nous occupe un reste d'une tradition très ancienne. Il paraît bien qu'autrefois il a dû y avoir, dans de grandes occasions, des sacrifices humains où les victimes étaient ces vaincus sur lesquels les Horiens avaient établi leur domination.

Mais revenons aux Nubiens du tombeau. Un peu plus loin, nous les voyons démaillotés, agenouillés entre deux officiants qui leur ont passé une corde au cou et qui font mine de les étrangler. Au-dessus de la tête des Nubiens, on voit le sanctuaire crénelé qui est le signe des populations étrangères, et dans un cartouche deux signes qui se lisent *kesui*, et qui ont divers sens. Je crois qu'il faut traduire ici « les deux emmaillotés », c'est-à-dire les personnages qui, un instant auparavant, étaient couchés la face en terre, sans avoir l'air de faire un mouvement. Nous retrouverons un peu

plus loin le même cartouche crénelé contenant des signes qui veulent dire « des cheveux noirs », et nous verrons aussi une fosse dans laquelle on a jeté pour les brûler la peau de bête du *Tikanou,* les cheveux et la cuisse et le cœur des vaches sacrifiées. Tout cela me donne à croire qu'il ne s'agit pas ici d'un sacrifice humain réel, mais d'un sacrifice simulé. Je ne crois même pas que le *Tikanou* et les Nubiens aient été des hommes, qui se seraient prêtés à ce qu'on leur fît subir ce simulacre. Je crois que les emmaillotés étaient des mannequins qu'on faisait semblant d'étrangler, puis qu'on jetait dans la fosse afin qu'ils fussent détruits par le feu. A cet égard, je ne puis me ranger à l'opinion de M. Maspero ; je ne crois pas qu'on leur fît subir ce traitement pour envoyer au mort des esclaves ou des compagnons destinés à le servir dans l'autre monde. Les figurines répondaient à ce dernier but, on pouvait les déposer par milliers dans les tombes, ou même il suffisait de les représenter sur les murs. Ces mannequins avaient autrefois été des ennemis. Il fallait non pas perpétuer leur existence, mais au contraire, faire en sorte que leur double ne subsistât pas, et ne vînt pas faire la guerre à

celui du défunt. Ici le sacrifice, comme en mainte autre occasion, rappelle, commémore la victoire.

Néanmoins il me paraît fort probable que ce sacrifice n'est qu'une cérémonie fictive. Il en est des Nubiens qu'on étrangle comme de ces faisceaux d'ennemis que le roi tient par les cheveux et qu'il assomme d'un seul coup de sa massue. C'est une représentation symbolique. Je ne prétends pas que les Égyptiens n'aient pas eu des victimes humaines dans certaines occasions solennelles, par exemple dans de grandes calamités. Il en a été de même pour toutes les nations de l'antiquité. Sans doute aussi, à l'origine, le sacrifice humain a accompagné les fêtes destinées à célébrer d'éclatants triomphes. Mais plus tard la victime humaine a été remplacée par des animaux. Nous en avons la preuve dans une inscription d'Edfou de l'époque ptolémaïque. Elle nous décrit une fête solennelle destinée à rappeler les victoires d'Horus. On nous dit que ses victoires sont consommées, qu'il a frappé à mort tous les ennemis, même les Asiatiques ; et en souvenir on amène, non pas un être humain, mais un hippopotame, non pas vivant, mais en pâte ; on le

sacrifie, et l'on voit un sacrificateur plonger son couteau dans la peau de l'animal. Ainsi, puisqu'on en vint à renoncer à l'animal lui-même et à se contenter d'une victime artificielle, à plus forte raison avait-on renoncé aux victimes humaines, du moins dans le culte habituel, celui qui était réglé par des prescriptions qu'on exécutait tous les jours.

Sans doute, il est quelquefois dangereux de s'appuyer sur ce que nous n'avons pas trouvé de représentation de tel ou tel fait pour conclure à la non-existence du fait lui-même ; dans ce cas-ci cependant il serait extraordinaire, si les sacrifices humains avaient existé réellement, s'ils avaient fait partie des rites usuels, qu'on n'en trouvât pas un seul exemple au milieu des innombrables tableaux religieux qui décorent les murailles des temples. Le seul que nous ayons rencontré jusqu'à présent, c'est celui que je viens de décrire et, certes, il est difficile de le considérer comme très concluant.

Si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur la religion égyptienne, nous reconnaissons que ce qui paraît le trait dominant de son caractère, surtout dans les derniers temps, c'est la richesse en cérémonies, la pompe et l'éclat de

ses manifestations. Elle tenait certainement une grande place dans la vie de la nation. Ces grandes fêtes qui se renouvelaient souvent, ce rituel si complexe, ces innombrables statues de divinités dont les noms et les attributs variaient sans cesse, tout cela devait faire une grande impression sur le visiteur qui, pour la première fois, mettait le pied dans le pays. Qu'on y ajoute le langage mystérieux que les prêtres employaient dans les cérémonies, le pouvoir magique auquel ils prétendaient, et dont on voyait peut-être les effets analogues à ceux que décrivent aujourd'hui les voyageurs qui reviennent de l'Inde, et l'on comprendra que les Égyptiens aient acquis au dehors la réputation d'une sagesse et d'une science qui n'avaient été égalées par aucune autre nation. Et il fallait que cette réputation fût bien établie, pour que des esprits su érieurs tels que Solon, Pythagore et Platon crussent nécessaire de venir eux-mêmes puiser à cette science, et pour cela de faire le voyage d'Égypte, dans un moment où certainement le pays était en décadence, et où il est vraisemblable que l'intelligence des livres religieux et en particulier de la symbolique se perdait rapidement.

A l'époque grecque, sous les rois Macédoniens, ce qui prédomine, c'est le côté tout extérieur du culte. Les cérémonies, le rituel, déjà si riches et si touffus à Abydos et à Thèbes, à l'époque de la XIX[e] dynastie, le deviennent encore beaucoup plus sous les Ptolémées. Les rois, aussi bien que les Romains, ont compris que le moyen d'assurer leur domination sur le pays, c'était de se constituer les protecteurs de la religion, d'être les bienfaiteurs des temples et de tout ce qui tenait au culte. C'est l'époque où l'on construira les beaux temples qui sont arrivés jusqu'à nous, Dendérah, Edfou, Ombos, Philae. Et ces temples sont bâtis d'après un plan régulier dont on fait remonter l'origine aux vieux âges, au temps de Chéops le constructeur de la grande pyramide, ou même à celui des suivants d'Horus, ces personnages légendaires qui ont précédé Ménès. Plusieurs inscriptions nous rapportent les dotations considérables faites par les rois à tel ou tel de ces sanctuaires ; en revanche les prêtres reconnaissants se prêtaient volontiers à instituer et à régler les cultes de ces rois ou de ces reines qui, comme les anciens Pharaons, prétendaient être de nature divine. Tout cela se

fait suivant les règles et les coutumes héritées depuis les âges les plus anciens, car les Ptolémées n'innovent pas, ni dans les lois civiles, ni surtout dans tout ce qui tient à la religion.

Les inscriptions de ces temples diffèrent cependant de celles des anciens édifices. Elles sont infiniment plus complètes. Thoutmès III ou Séti I quand ils faisaient décorer les murailles de leurs temples, y mettaient sans doute des scènes religieuses, mais l'inscription était courte, elle indiquait la nature du rite ou de l'offrande, y ajoutait quelques promesses sans cesse répétées que le dieu faisait au roi. D'autres fois des textes plus longs racontaient tel épisode de la vie du roi, telle guerre heureuse; les sculptures montraient des scènes de batailles ou les prisonniers qu'on ramenait en Égypte. Dans les édifices ptolémaïques, aucune scène historique; s'il y a des guerres, ce sont celles qu'Horus a faites à Set; en revanche une profusion de prescriptions les plus minutieuses pour tout ce qui concerne le culte. Chaque chambre du temple a son nom et l'on nous explique quelle en est la destination. Si c'est une chambre de vêtements du dieu ou de la déesse, on nous dira de quoi ces vêtements se

composaient; si c'est la bibliothèque, les livres qu'elle renfermait; si c'est l'endroit où l'on prépare les drogues, on nous explique en détail comment on les fabrique; si c'est un escalier qui sert dans un jour de grandes fètes, les murs nous montreront la procession des prêtres dans l'ordre qu'ils ont à suivre. Si c'est la grande salle d'entrée, nommée la salle du ciel, le plafond sera une sorte de carte céleste et portera les noms des heures du jour et de la nuit.

On a donné comme raison de ce changement considérable le fait que la connaissance de tout ce qui concernait la religion se perdait par degrés, et qu'il fallait fixer cette science sur la pierre pour l'enseignement des générations futures. Je croirais bien plutôt que cela provient d'une modification dans la religion elle-même qui a perdu son caractère spirituel, et qui n'est plus qu'une affaire de formes et de cérémonies. Aussi celles-ci ont augmenté, elles sont devenues toujours plus détaillées, elles exigent un personnel encore plus nombreux que par le passé. La tombe ptolémaïque n'est plus cette demeure du mort qu'on ornait en vue de l'existence future que devait mener le dé-

fuit. Les rois ne se font plus élever de chapelles funéraires rattachées à une tombe placée à quelque distance. Et même, sauf le Livre des Morts dont nous rencontrons encore des copies souvent fort incorrectes, faites par des scribes qui ne comprenaient pas ce qu'ils écrivaient, les livres religieux proprement dits, comme les textes des pyramides, ou le « livre de l'hémisphère inférieur », ne paraissent plus être recherchés. On ne s'en préoccupe plus, on les oublie, sauf pourtant ceux qui se rattachent à la magie qui fut toujours chère au cœur des Égyptiens, à tel point qu'à Rome la religion égyptienne était souvent considérée comme de la sorcellerie, et que ses prêtres n'avaient pas un bon renom. C'est dans les premiers siècles après l'ère chrétienne que se produisit, surtout en Égypte, car je ne parle pas de l'extérieur, le mélange entre les divinités grecques ou romaines, et les anciens dieux égyptiens. Cela se traduit par l'apparition de figurines en terre cuite dont nous possédons un très grand nombre et qui représentent ces dieux égyptiens grécisés, et dont le nom a été suffisamment modifié pour qu'une bouche grecque pût les prononcer. Ainsi nous connaissons une foule de formes d'Harpocrate,

i n'est autre qu'Horus enfant; comme il porte la main à sa bouche, les Grecs en ont fait le dieu du silence. Isis se voit souvent allaitant son fils; quelquefois ce sera un serpent comme aussi Osiris; Horus se voit à cheval transperçant ses ennemis. Dans toutes ces figures, ce qu'on nomme les anciennes conventions ont été abandonnées; il y a une liberté inconnue aux anciens artistes, mais le mélange est peu heureux, ce n'est ni de l'égyptien, ni du grec, c'est un composé hybride, dont l'effet est rarement agréable à voir. D'autres éléments s'y introduisirent aussi du monde sémitique; on en trouve des traces sur des pierres qui servaient d'amulettes; toutes les superstitions de l'étranger, tous les charmes, tous les arts magiques paraissent s'être concentrés en Égypte.

Mais bientôt le christianisme se fit sentir. Ce ne fut pas sans violence qu'il s'établit; des iconoclastes fanatiques comme Schenouti et saint Macaire portèrent le ravage dans les édifices religieux de l'ancienne Egypte. Mais l'esprit égyptien survécut longtemps encore, par exemple dans le mode de sépulture. J'ai trouvé dans le temple de Déir el Bahari des momies qui étaient certainement chrétiennes. Sur les

linges qui les enveloppaient, on voyait la coupe et l'épi, le pain et le vin, les symboles de l'Eucharistie, à côté d'autres emblèmes pris à la religion des anciens Pharaons. Le gnosticisme qui joue un si grand rôle dans l'Egypte chrétienne est certainement un dérivé des conceptions de l'ancienne religion.

Les derniers livres qui reflètent les croyances de l'ancienne Egypte sont ceux qu'on a attribués à Hermes Trismégiste, et qu'on a appelés livres hermétiques. Ils ont joui longtemps d'une grande autorité. Ils se composent de divers fragments écrits en grec, dont quatorze réunis sous le titre de Poimandrès, d'autres cités par les polygraphes ou les pères, Stobée, Cyrille, Lactance, Suidas; enfin, un dialogue appelé Asclépios, que nous ne connaissons que par une traduction latine faussement attribuée à Apulée. M. Ménard, auquel nous devons une brillante étude et une traduction de ces livres, y voit les seuls monuments que nous connaissions de la philosophie égyptienne, quoiqu'ils ne nous soient parvenus qu'en grec. Il est certain que nous trouvons çà et là, dans la doctrine, de grandes analogies avec ce que nous avons vu dans plusieurs morceaux de l'ancienne

littérature. Nous y lisons que Dieu est la vie universelle, le tout dont les êtres individuels ne sont que des parties : « Dieu est tout, tout est plein de lui, il n'est rien dans l'univers qui ne soit Dieu. Tous les noms lui conviennent comme au père de l'univers. » Ou encore ceci : « Toute chose est une partie de Dieu ; ainsi Dieu est tout ; en créant, il se crée lui-même. » Si nous substituons au mot Dieu l'expression ancienne « ce dieu », c'est-à-dire Amon, nous croyons lire tel fragment d'hymne composé au temps de Ramsès II. Qu'il y ait dans les livres hermétiques des influences judaïques et même chrétiennes, c'est ce qu'on ne saurait nier. Il y a cependant des morceaux qui paraissent écrits par un adepte de l'ancienne religion, un de ceux qui, jusqu'à la fin, essayèrent de maintenir les croyances et les cérémonies des vieux prêtres, dans certains endroits retirés comme l'île de Philæ, où le culte dura jusqu'à l'empereur Théodose. L'auteur du discours appelé Asclépios, que nous ne connaissons que par une traduction latine, est un de ces derniers fidèles que rien n'a pu ébranler, et, dans des paroles d'une véritable éloquence, il fait un adieu prophétique à cette religion qui

avait duré plus de quatre mille ans, et dont la destruction serait l'avant-coureur de calamités terribles frappant le monde entier.

« Cependant, comme les sages doivent tout prévoir, il est une chose qu'il faut que vous sachiez : un temps viendra où il semblera que les Egyptiens ont en vain observé le culte des dieux avec tant de piété et que toutes leurs saintes invocations ont été stériles et inèxaucées. La divinité quittera la terre et remontera au ciel, abandonnant l'Egypte, son antique séjour, et la laissant veuve de religion, privée de la présence des Dieux. Des étrangers remplissant le ciel et la terre, non seulement on négligera les choses saintes, mais, ce qui est plus dur encore, la religion, la piété, le culte des Dieux seront proscrits et punis par les lois. Alors, cette terre sanctifiée par tant de chapelles et de temples, sera couverte de tombeaux et de morts. O Egypte, Egypte ! il ne restera de tes religions que de vagues récits que la postérité ne croira plus, des mots gravés sur la pierre et racontant ta piété. Le Scythe ou l'Indien ou quelque autre voisin barbare, habitera l'Egypte. Le divin remontera au ciel, l'humanité abandonnée mourra tout entière, et l'Egypte sera deserte et veuve d'hommes et de dieux.

» Je m'adresse à toi, fleuve très saint, et je t'annonce l'avenir. Des flots de sang, souillant tes ondes divines, déborderont tes rives ; le nombre des morts surpassera celui des vivants, et s'il reste quelques habitants, Egyptiens seulement par la langue, ils seront étrangers par les mœurs. Tu pleures, Asclépios ? Il y aura des choses plus tristes encore ; l'Egypte elle-même tombera dans l'apostasie, le pire des maux. Elle, autrefois la terre sainte, aimée des dieux pour sa dévotion à leur culte, elle sera la perversion des saints ; cette école de piété deviendra le modèle de toutes les violences.

» Alors, plein du dégoût des choses, l'homme n'aura plus pour le monde ni admiration, ni amour. »

Ces études dans lesquelles, autant que possible, nous avons laissé parler les Egyptiens eux-mêmes, nous ne pouvons mieux les terminer que par cet adieu pathétique et vibrant qu'un Egyptien de vieille roche adresse au passé.

SOURCES PRINCIPALES

ÉBURE (E). *Rites égyptiens*. Paris, 1890.

ARD (L.) *Hermès Trismégiste*. Paris, 1867.

RET (A.). *Le rituel du culte divin journalier*. Paris, 1902.

— *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*. Paris, 1902.

AVILLE (E.). *The temple of Deir el-Bahari*. Vol. II et III.

— *The festival-hall of Osorkon II in the temple of Bubastis*. Londres, 1892.

TABLE DES MATIÈRES
DU TOME XX

Chalon-s.-Saône. — Imprimerie Française et Orientale, E. Bertrand